

ALAIN

ENTRETIENS

 au Bord de la Mer

(Recherche de l'Entendement)

nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD

ENTRETIENS
au Bord de la Mer

ALAIN

ENTRETIENS

au Bord de la Mer

(Recherche de l'Entendement)

nrf

LIBRAIRIE GALLIMARD

LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A DEUX MILLE
SEPT CENT CINQ EXEMPLAIRES, SAVOIR :

CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR CHINE DONT
CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 50
ET CINQ DE A A E ;

DEUX MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR VERGÉ D'ARCHES DONT DEUX MILLE CINQ CENTS
NUMÉROTÉS DE 51 A 2550 ET CENT CINQUANTE HORS
COMMERCE DE 2551 A 2700.

EXEMPLAIRE SUR VERGÉ D'ARCHES

N^o 

PREMIER ENTRETIEN

PREMIER ENTRETIEN

*J'avais connu le polytechnicien Le- Politique.
brun au temps des Universités Popu-
laires, lui bien jeune, et moi déjà dans
la force et rêvant d'un changement poli-
tique qui ne se fit point. Les grands
corps n'ont peut-être que des soubre-
saits ; et puis, surtout, nous n'avions
pu prendre l'esprit prolétarien par le
dessous, là où il manque ; et il manque
là, parce que, sachant un métier, il croit
savoir quelque chose. Et puisque c'est
toujours d'une erreur, plutôt que d'une
ignorance, que nous pouvons réussir le
mouvement vrai, c'était des connais-
sances de métier, à la fois vraies et*

E N T R E T I E N S

Rencontre. fausses, que nous devions partir, et même n'en sortir point ; enfin redresser l'esprit là même où il s'applique, de façon que l'erreur soit sauvée toute. Par exemple le ciment, pâte à demi fluide et si promptement changée en cristal dur, exige un premier dessin des atomes ; mais il fallait penser comme Lucrèce et ensuite comme Thalès ; au lieu que nous traitions surtout de politique ; et ce n'est pas la politique qui peut sauver la politique. Mais nos rudes amis prenaient leurs désirs pour des idées, et nous aussi peut-être. Remuant ces souvenirs nous allions vers le promontoire ; à notre droite, des blés mûrs, à notre gauche, la mer sans moissons, comme Homère dit si bien. C'est alors que nous tombâmes au détour sur un peintre aux cheveux tout blancs, à qui Lebrun me nomma, comme si cette rencontre allait de soi. Les politesses furent courtes. Le peintre sembla heureux de

E N T R E T I E N S

me connaître autrement que par mes Peinture. petites feuilles. Dans le fait il n'était point peintre de son état ; mais plutôt il se reposait de philosophie en peinture ; et la suite fera assez connaître ce qu'il pouvait en l'une et en l'autre. Je ne dois pas oublier une sorte de Muse, fort sérieuse, et de style Italien ; par l'âge, entre Muse et Sibylle, et qui d'un regard me jugea ami.

J'ai le goût de peindre ; et j'y ajoute quelquefois de l'obstination. De ces exercices, je suis arrivé à soupçonner ce que c'est que l'esprit peintre, le moins soumis peut-être et le moins crédule qui soit ; car il n'y a point d'homme qui apprenne plus promptement que le peintre à se défier de toutes ses pensées. Ce genre d'esprit ne cède jamais, mais, pour l'ordinaire, ne se développe point. Seulement, et sans grand dommage pour les arts, nous en étions l'un et l'autre à prendre la peinture comme un remède à la manie de

Apparence. parler à soi. Dans la suite, nous philosophâmes les pinceaux à la main ; cela permit de longs silences, que le lecteur imaginera à sa convenance, et selon la difficulté des propos ; car je dois avertir que la peinture, je ne sais comment, nous conduisit presque aussitôt dans les chemins les plus arides ; et j'admire que la Muse Italienne ait eu la patience de retenir nos sévères discours.

“ Ce nuage a tout changé, dit le vieillard ; voici que la mer est couleur de vin. Nous finissons par nous tenir à l'apparence, nous qui cherchions l'être. Mais pourquoi ” ?

“ L'apparence, dis-je, l'apparence suffit. N'est-elle point toute vraie ? Ou bien soutiendrez-vous qu'il y ait quelque faute en ces mille reflets ? Un seul de ces éclairs, recueilli et mesuré, donnerait la hauteur exacte du soleil, la puissance de la vague, la chaleur de l'air, toutes choses enfin ”.

E N T R E T I E N S

“ Toutes choses, dit le vieillard, et *Hegel.* aussi le lieu où nous sommes, et la courbure même de mon œil, et même la fatigue qui y peut rester en souvenir d'un éclat trop vif. Étrange situation ; nous avons tout, et trop ”.

“ Plus que tout, dis-je, et voilà ce qui est trop. Car l'œil conserve le moment passé, et mêle ainsi dans l'être ce qui n'est plus ”.

“ Mais non, dit le vieillard ; la fatigue de mon œil appartient à l'état présent du monde, et le non-être n'est rien. Nous sommes donc servis et comblés ; tout l'être est dans cette apparence ; et je me souviens d'une grande parole de Hegel, que l'être ne peut pas nous apparaître mieux qu'il ne fait ”.

“ Je demande passage pour une sottise, dit Lebrun. Un champ carré là-bas m'apparaît comme une figure aplatie qui a des angles aigus et des angles obtus ; il ne m'apparaît pas comme il est ”.

Relativité. “ *Qu’est-ce, lui dis-je, qu’un carré ? Y a-t-il un champ carré ? Existe-t-il un carré ?* ” ? J’allais trop vite ; je voulais vaincre par tous moyens ; c’est le premier mouvement, car c’est celui qui nous conserve. J’aurais mieux fait de me coller à l’exemple, comme on devrait toujours, et de montrer comment les perspectives d’un même champ définissent les postes d’où je le perçois. Rien n’est vrai que d’un poste ; et cela même, pensé universellement, est ce qui efface la relativité. Mais cette tardive pensée resta sans paroles. Et Lebrun dirigea sur moi son regard d’ingénieur.

Le vieillard rit, et, à ce qu’il me sembla, de nous deux, nous regardant l’un après l’autre ; et puis passant les yeux sur les moissons, les arbres et les toits, il les ramena sur la mer couleur de vin. “ Vous êtes ici, dit-il, deux hommes que je connais assez ; l’un de vous a bâti en ciment armé tout ce qu’on peut bâtir ;

E N T R E T I E N S

et l'autre a bâti avec des mots tout ce qu'on peut bâtir avec des mots. Si la rencontre de nos trois atomes doit faire quelque chose de neuf, ne regardez pas trop à ces êtres de pierre et de terre. Ils nous portent, et c'est très bien ainsi ; pour notre bonheur ils nous font croire qu'ils demeurent ; et l'homme encore nous trompe, remettant une tuile à son toit, et relevant les mottes pour faire toujours le même champ. D'où ces formes, dont il faudrait donner raison, et raison de raison. Cette terre est métaphysicienne. Mais plutôt assurons-nous en notre siège Ionien, les yeux sur la mer. Car ici les formes nous assurent qu'elles ne sont point ; il n'y a évidemment pas une vague à côté d'une autre ; au contraire toute la mer ne cesse d'exprimer que les formes sont fausses. Voyez ces vagues courir ; elles ne courent point, mais chaque goutte d'eau s'élève et s'abaisse ; et du reste il n'y a point de gouttes d'eau. Bien clairement cette na-

La terre.

L'Océan. *ture fluide refuse toutes nos idées ; ou plutôt elle nous en refuse cette trompeuse image, redoutable même au géomètre. Un fleuve est encore trop lui-même et le même en son apparence, pour nous renvoyer notre pure pensée ; et j'ai souvent dit que l'Océan était l'objet de choix pour l'entendement, et meilleur encore qu'une mer sans marée. Briseur d'idoles. Ainsi nos idées se séparent de la chose, et restent en nos mains comme des outils. On ne demande point pourquoi l'outil, mais on se sert de l'outil. Ici la Raison avance au lieu de reculer et remonter à elle-même ; ici elle se divise, se limite, s'oppose à elle-même selon sa propre loi, sans jamais se faire chose ; car on ne creuse point de fossé dans la mer, et l'on n'y plante point de borne. Et puisque comprendre guérit de disputer, je pense qu'il faut finir par une philosophie de l'entendement ; et c'est la chose du monde la plus méprisée. C'est qu'on veut ré-*

E N T R E T I E N S

soudre par oui ou non ; mais oui selon *Entendement.* l'esprit, ou non selon le corps, c'est toujours système, et, dans le fond, système politique. Je n'ai guère connu de spiritualisme qui ne plaide pour le roi, ni de matérialisme qui ne plaide contre ; et ces ambitieuses pensées sont liées de plus d'une manière, à ce que je crois, à toutes ces pierres si bien entassées qui font murs, maisons, villages, et villes. Les formes éternelles et l'atome immuable sont étrangement parents ; des deux côtés la liberté périt. Il est plus difficile de démêler le rapport de l'idée à la chose, et l'on y vient toujours trop tard. C'est pourquoi par l'avance de mon âge, vous que je peux appeler jeunes gens, je veux que vous regardiez par ici, du côté de la mer, afin que notre rencontre ne soit point vaine ”.

“ Beaucoup de choses ensemble, lui dis-je, en vos paroles. Méprisée, dites-vous, cette sagesse qui jamais ne se sépare

E N T R E T I E N S

Raison. *de l'objet et qui jamais ne se prend pour objet. Vous me feriez comprendre pourquoi la politique est métaphysique, et la métaphysique si promptement politique. Car la Raison, qui est un entendement errant, ne se peut fixer que par décret ; et ce sont les passions qui décrètent ; d'où ce nécessaire, si profondément inutile, et pour quoi et au nom de quoi les hommes tyrannisent ”.*

“ Le fait est, dit Lebrun, que l'on n'a point encore rencontré sur cette planète une politique d'entendement ; et c'est cela sans doute que nous cherchions, en compagnie de nos rudes amis, trop tard instruits ”.

“ Mais plutôt, dit le vieillard, vous cherchiez l'entendement par les voies de la raison, encore une fois tendant vos filets trop haut. Car de fins nous avons abondance, et de moyens trop peu. Le comment est tué par le pourquoi ; et voilà les guerres de religion ”.

E N T R E T I E N S

“ Je veux maintenant, dit Lebrun, La roue. être plus sage que le maître. Et j’ai souvenir, mon maître, de nos recherches sur la roue, au temps où, laissant induction, déduction, et tout ce bagage scolaire, vous vouliez comparer voiture et traîneau, disant que la roue ne fait que tomber imperceptiblement d’un rayon sur l’autre, sans aucun frottement contre le sol, et qu’en revanche la voiture traîne sur le moyeu graissé comme sur une piste de choix, qu’elle emporte avec elle ; et aussi que la piste se trouve ici à l’intérieur de la roue ; que le moyeu doit être considéré comme le patin du traîneau, qui vient peser sur cette piste courbe, et sans fin l’abaisse devant lui et la relève derrière ; que la roue enfin n’est que cette piste courbe, et sans fin basculant ; et autres discours que j’ai suivis en tous sens, pendant que les roues tournaient sur la terre, sur la mer et dans les airs. Et ces discours me paraissent aujourd’hui encore

Le rouleau. pleins de réalité. Je veux dire qu'il me semble que si je savais et percevais en même temps ce que c'est qu'une roue de voiture, je verrais le monde comme il est. Mais je suppose que le Dieu de l'École m'a écartelé entre raison et besoin, me privant de ma nature moyenne."

"Ce n'est pas peu, dit le vieillard, si vous avez regret de votre nature moyenne. Seulement il faut dire que la roue, cette clef de puissance, est le supplice aussi de l'esclave. Trop difficile peut-être ; nous ne regardons pas assez au commencement, qui est le rouleau".

"Le rouleau, dis-je, où il n'y a plus de frottement du tout ; mais aussi l'esclave court, portant le rouleau et le glissant de nouveau sous le bloc de pierre. Et plaise aux dieux que nos pensées avancent ainsi ! La Fortune, au contraire, un pied sur la roue, comme on la peint, quelle image de nos pensées frivoles" !

"Sur roues le vainqueur, dit Lebrun ;

E N T R E T I E N S

au temps d'Achille et en notre temps. Cercle. Mais nous voilà encore une fois pensant le pied sur la roue ”.

“ Et cette vaine recherche sur la roue, dit le vieillard, mais non peut-être tout à fait vaine, est venue de chercher réponse à cette question d'une petite fille, tirant une voiture de poupée. Pourquoi, demandait-elle, la roue tourne-t-elle au lieu de glisser ” ?

“ Qu'est-ce que tourner ? dis-je ; il faut commencer par le commencement ; géométrie avant mécanique ; cercle avant roue ; et de nouveau nous voilà aux idées éternelles ”.

“ Mieux, dit le vieillard ; pensons mieux ; angle avant cercle. Cet immobile cercle, dont Aristote a fait un Dieu irréprochable, est sans doute l'énigme mère, et le modèle de la clarté impénétrable. J'ai souvent pensé à ce précieux moment de l'esprit où le cercle n'était pas encore tracé. Cette ligne nous trompera toujours ;

E N T R E T I E N S

Angle. car elle n'est point ligne ; elle n'est que tracé. Si le cercle n'est tracé, il n'est rien. Et voilà comment l'idée devient chose. Or l'angle, si je l'ouvre ou si je le ferme, l'angle qui balaie l'univers entier au delà de toutes limites, engendre à la fois tous les cercles possibles, et par cela même les efface tous. Et je me suis vu quelquefois sur le point de comprendre que l'idée du cercle n'est pas plus ronde que carrée. Mais on ne se lasse pas de contempler cette autre image de la droite qui refuse la droite. Et il faut du temps pour comprendre que l'image droite elle-même refuse la droite ''.

'' J'ai souvenir aussi, dit Lebrun, d'un mètre pliant avec lequel vous faisiez naître et mourir des triangles aussi mobiles que cette mer. Nos minces lignes de craie ne nous font rien gagner ; car ce seraient, à la loupe, des paysages calcaires ; et elles ne sont pas plus lignes que ce mètre n'est ligne. Mais, le cercle nous ra-

E N T R E T I E N S

vit ; il nous donne le goût des figures bien tracées, et tout est perdu ; le sage n'est plus qu'ingénieur, on voudrait dire ingénieux ”. Montesquieu.

“ Et nous voilà, dit le vieillard, métaphysiciens et politiques, par ces images qui semblent des idées ”.

“ Bon, dis-je ; et je commence à comprendre ce que Montesquieu, homme d'entendement, essayait de s'expliquer à lui-même ”.

“ Oui, dit Lebrun. Soutenir qu'il n'y avait point de justice avant les lois écrites, c'est prétendre qu'avant qu'on eût tracé le cercle tous les rayons n'étaient pas égaux ; c'est à peu près ce qu'il a écrit ”.

“ Et, dit le vieillard, toute l'obscurité possible est enfermée dans cette formule si claire. L'idée qui y est cachée est sans doute d'un ordre et d'un passage, selon lequel la droite est première et le vrai cercle n'est qu'engendré ”.

La chose. “ On pourrait, dis-je, ajouter qu’aussitôt engendré, aussitôt il meurt ; car l’idée échappe, et refuse tout à fait d’être image ”.

“ Aussi, dit le vieillard, entendement vient d’entendre, ce qui nous avertit que voir n’est qu’une bâtarde façon de comprendre. Plutôt brisons nos angles par le moyen de notre mètre pliant. Cette action est nature, et aussi fuyante dans le fond que le mouvement des vagues. Mais la chose est toujours notre objet et notre seul objet. Thalès, lorsqu’il disait qu’à l’heure où l’ombre de l’homme est égale à l’homme, l’ombre de la pyramide est égale à la pyramide, Thalès découvrait les figures semblables ; mais il ne traçait point de lignes ”.

“ Qu’est-ce qu’une ligne non tracée ? ” dit Lebrun.

“ Il n’y a, dit le vieillard, qu’une ligne qui puisse être pensée sans tracé. D’une étoile à une autre la droite est

E N T R E T I E N S

pensée en sa pureté ; cette distance entre deux points est la droite. Il y a bien des semblants de lignes dans l'univers ; mais il n'y a qu'une ligne qui ne soit point semblant, et qui ne soit point du monde, c'est la droite ''. Le monde.

“ Quoique, dis-je, sans le monde, nous ne puissions penser aucune droite ''.

Le vieillard m'arrêta d'un geste : “ Sans le monde ! Voilà une étrange supposition ; et je crois assez qu'elle se trouve à l'origine de toutes nos folies. Il est même plus qu'étrange de supposer que ce monde-ci puisse cesser un moment de nous tenir fort exactement, et de régler, par la suite des objets, la suite de nos pensées. Mais peut-être les esprits supérieurs qui ont cru pouvoir oser jusque-là, n'ont considéré cette supposition hardie que comme ils faisaient de tant d'autres, dont ils savaient très bien qu'elles étaient fausses, tels un atome dernier, un point, et choses de ce genre. Rien n'est plus rare

L'ordre. *qu'un doute assuré. Mais nous viendrons là. Présentement, par le bonheur d'être réunis, et d'échapper à cette contrainte politique qui est ici dans notre dos, nous faisons tourbillonner nos tronçons de pensées. Ainsi naissent les mondes ; et c'est quelque chose que le chaos ; au lieu que l'ombre des ombres, l'impalpable, le creux de la mort, c'est selon moi l'ordre que je n'ai point fait ''.*

“ Être rappelé à l'ordre, dit Lebrun, manière de parler creuse et merveilleuse. Méprisons donc l'ordre tel quel ; mais faisons un ordre ''.

“ Un ordre, dis-je, qui ne sera point. Supposer même de l'ordre entre les choses qui ne se précèdent point naturellement les unes les autres ''.

Le vieillard bocha la tête, et plus gravement : “ Ne citons point Descartes, dit-il ; il nous enfermerait. Ce voyageur savait rompre ses pensées ; mais il y a danger pour le disciple que les tourbillons,

E N T R E T I E N S

Dieu, et l'âme, fassent ensemble un cristal dur et impénétrable, quoique clair partout, par ces surfaces de clivage, invisibles, et qui font mur. Comme un bourdon, alors, nous venons et revenons buter sur l'obstacle transparent ''. *Spinoza.*

“ Spinoza ”. Je ne pus retenir ce nom adoré et détesté. C'est le Dieu et c'est l'idole. Cette perfection, que nous aimons contempler, aussitôt se referme sur nous et nous emprisonne ; tout est fait et sans remède ; le temps périt. Non qu'il n'y ait de grandes lumières en ce majestueux édifice, et peut-être une porte pour s'échapper ; mais l'homme libre ne s'occupe alors qu'à chercher la porte ; et nous allons tomber dans la dialectique, comme je vis au sourcil de notre Jupiter. Par un bonheur, le grand nuage de pourpre sombre avançait sur nous ; la pluie lançait des flèches éparses ; la risée courait sur la mer. Il fallut fuir. Les lumières devant nous s'allumaient. Nous entendions déjà ces

E N T R E T I E N S

Soir. mille bruits du village, qui signifient soir, repos, et portes closes. Ordre, foyer, sommeil. Ce qui rassemble les hommes nous sépara. Nature bénie, qui romps nos pensées !

DEUXIÈME ENTRETIEN

DEUXIÈME ENTRETIEN

Lebrun tenait à la main un mètre *Triangle.* pliant ; et, tantôt aplatissant son triangle mobile, il le réduisait à une droite, les trois angles couchés là ; tantôt au contraire il ouvrait deux angles jusqu'à ce que le sommet du troisième angle allât se perdre au delà des nuages, et même, comme il le fit remarquer, au delà des astres les plus lointains. Admirable relation, qui, par deux angles qui restent sous notre contrôle, nous assure du troisième, si loin qu'il s'échappe. Ce n'est pas d'hier que les mesureurs de la terre, se fiant à la seule preuve d'Euclide, ou même à d'empiriques vérifications, tendent leurs

Marée. triangles comme des filets ; et, de même que le filet n'a point forme de poisson, ils ne se soucient point de savoir si les choses ainsi mesurées sont triangulaires ou non. Ces notions faciles furent rappelées, pendant que le peintre essayait de fixer l'beurre claire, et le fil d'argent qui bordait le flot. Quant à moi, songeant à la difficulté de transporter un peu vite une jatte de lait bien pleine, j'essayais de percevoir ce mouvement de la terre penchant toujours vers l'est, et la course de l'eau dans cette coupe mobile, compte tenu, si je pouvais, de cette autre terre oblongue et continuellement déformée qui va jusqu'à la lune, et même jusqu'au soleil, montagnes séparées. La lune, à demi éclairée, suivait le soleil à un quart de ciel, et la morte-eau chantait déjà sa chanson tranquille. Le temps était Sicilien et dormant. Mais l'esprit veillait.

“ Qui a fait des remarques sur le triangle mouvant ? ” A cette question du

E N T R E T I E N S

vieillard peintre, il y eut plus d'une ré- Euclide.
ponse.

“ Tous les angles, dit Lebrun, venant se coucher sur la droite de base, cet angle plat me donne la valeur de ces angles pris ensemble ; voyez, l'angle au sommet s'élargit toujours, et les deux autres vont en même temps à s'annuler ”.

“ Au rebours, dis-je à mon tour en maniant le mètre pliant, si j'élargis les angles à la base, c'est l'angle au sommet qui devient nul ; et je veux nommer parallèles ces deux droites qui font un angle nul ; les deux autres angles donnent alors la somme des trois, qui est la même ”.

Le vieillard leva la main. “ Ce n'est pas mal ; nous touchons à des pensées réelles. Et j'aime à dire que le triangle est le Saturne en cet Olympe des formes, par rapport au Jupiter cercle, petit-fils et même arrière-petit-fils du jugement.

E N T R E T I E N S

Grandeur. Mais il y a toujours des dieux plus anciens ; et l'on voudrait considérer la pure grandeur angulaire en sa simplicité, quoiqu'à vrai dire notre angle tout seul risque de s'égarer en son mouvement tournant s'il ne s'appuie sur une troisième droite ”.

“ Il faudrait donc trois droites pour faire un angle, et penser trois angles dès que l'on veut en penser un ”. Sur cette remarque que je fis, nous vînmes à dire que la liaison des grandeurs tournantes ne se laissait point séparer de cette grandeur même, et que l'idée de grandeur, l'idée et non point l'image, était cette corrélation même. Car qu'est-ce qu'une grandeur toute seule et comme séparée ? Y a-t-il grandeur sans comparaison ? Et y a-t-il comparaison autre que purement empirique, s'il n'y a liaison décrétée, qui fasse correspondre une grandeur à une autre ? Et une grandeur risque de n'être plus du tout grandeur si elle ne nous renvoie à une

E N T R E T I E N S

Nombres.

autre. L'exemple le plus simple et peut-être le plus frappant est fourni par la suite des nombres, dont l'essence est de se prolonger toujours au delà d'elle-même. Que signifie un, si nous n'y pensons deux, trois, et les autres nombres ? Et qu'est-ce qu'un nombre qui n'aurait point de suivant ? Mais ces vues Platoniciennes n'allèrent point sans quelque confusion, car la suite des nombres est une sorte d'énigme ; il faudrait deux suites liées, au moins l'ordinaire et la cardinale ; nous nous noyâmes donc en cette eau claire. Seulement le vieillard avait vu plus d'un naufrage.

“ Il serait beau, dit-il, de s'affranchir de nécessité, ne se laissant tenir, alors, que par l'hypothèse jurée. Mais il se peut aussi que cette condition ne soit pas pour nous respirable, si j'ose dire. On suppose, et puis on prouve ; on change la supposition, la preuve tombe. Euclide portait son contraire en lui.

E N T R E T I E N S

Corrélation. Ce monde-ci par sa nécessité non hypothétique, car il nous tient, est sans doute le régulateur de nos pensées ; non qu'elles ne soient libres de lui, puisqu'il n'y a en cette nature ni triangles, ni droites, ni nombres ; mais nos pensées ne se savent libres, sans doute, que devant l'antagoniste. Bref il se peut que nos pensées les plus séparées et les plus libres soient assujetties à exprimer quelque chose de l'objet, si peu que ce soit. Et puisque la nécessité du monde, celle qui nous tient, consiste en ce que nulle partie ne peut être séparée des autres, de façon, comme dit Pascal, que toute la mer remue pour une pierre, il n'est pas mauvais qu'en nos idées les plus simples nous conservions quelque corrélation première. Par exemple on pourrait dire que penser la suite des nombres selon la loi de génération décrétée, c'est penser dialectiquement, au lieu que penser ensemble la suite des nombres et la suite parallèle de leurs numéros

E N T R E T I E N S

d'ordre, c'est déjà penser physiquement. *Rotation.*
Car l'entendement, séparé de la résistante nature, devient raison, et ne trouve que la preuve ; au lieu que la raison, étroitement collée à la chose et la tenant toujours embrassée, devient entendement et trouve les raisons dans les effets mêmes. Mais il n'est pas temps de juger la marche inverse, qui est du prétoire, et au fond, politique ; il faut seulement se tenir à la marche directe, vers la chose toujours, et par l'idée. Et ce triangle idée, que nous pensons dans un outil simple, est propre à nous montrer que le comment efface le pourquoi. Donc explorons cette grandeur tournante ”.

“ J'y vois à remarquer d'abord, dit Lebrun, si je considère toute la droite, et si je compare ses positions successives à la position initiale, qu'un angle est double à partir du sommet, et que ces angles opposés sont toujours égaux ; et cette grandeur tournante s'exprime aussi

E N T R E T I E N S

Lignes. par deux autres angles opposés, qui diminuent ensemble en restant égaux, pendant que les autres augmentent ”.

“ Pour moi, ajoutais-je, ce qui me semble digne d’attention, c’est que la ligne tournante revient sur elle-même, et deux fois, ce qui fait que la grandeur tournante est finie, et ne peut rien nous offrir de neuf une fois son tour fait ”.

“ Mais, dit le vieillard, il faut encore distinguer deux sens de la rotation, et seulement deux. Il faut que mon angle augmente, ou qu’il diminue ; il ne peut recevoir d’autre changement. Et, bien mieux, considérant toujours la troisième droite, qui fait triangle avec les deux autres, je remarque qu’une droite qui tourne dans un sens par rapport à une autre tourne nécessairement dans le même sens, et de la même grandeur tournante, par rapport à la troisième, et aussi par rapport à toute autre droite du plan. Seulement, parce que c’est toujours l’angle

E N T R E T I E N S

complémentaire qui fait l'angle intérieur du triangle, cet angle augmente ou diminue d'autant que le premier diminue ou augmente ; et cela étant vrai des trois, telle est la raison de cette somme constante des trois angles ''. *Sans plaider.*

“ Oui, dis-je ; mais je traduirais cette raison en termes plus clairs peut-être, si je diminuais mon triangle jusqu'à en faire un point. Car, faites tourner après cela comme il vous plaira les trois droites autour du point central, la somme de tous ces angles autour de ce point sera toujours toute la grandeur tournante possible, ou, comme on dit, quatre droits ; et puisque cette somme comprend les angles du triangle et leurs opposés, encore une fois je saisis la conclusion d'Euclide, mais sans plaider, et seulement par une connaissance meilleure que je prends de ce que c'est que la grandeur tournante ”.

Après un silence : “ Tout est clair, reprit Lebrun, ou presque tout ; je suis

L'objet. *sur le point de saisir le triangle lui-même, c'est-à-dire tous les triangles en un. Mais n'est-ce pas intuition, ou vue ? Et ne disions-nous pas que l'idée ne paraît jamais ? ”*

J'attendais avec curiosité la réponse ; car je suis enclin à tirer l'entendement vers l'imagination. Voici quelle fut la réponse.

“ Il n'y a point de connaissance sans objet, ni d'autre objet que la chose ; en ce sens toute connaissance est d'intuition. Et c'est pourquoi les hommes d'entendement, presque tous, oublient l'entendement. Ils adhèrent à l'objet de toutes leurs forces ; et, comme l'ouvrier ne regarde point sa main, mais la pointe de l'outil, tout de même les ouvriers d'entendement ne font point réflexion sur les relations qui font paraître la chose en sa vérité. Et cela arrive aussi bien dans les définitions préparatoires, qui supposent toujours un objet réel, bien que

E N T R E T I E N S

simplifié, comme tracé ou chiffre ou Lucrèce.
*symbole. Et jamais en aucun cas vous ne
saisirez l'idée hors de la chose, sinon par
le discours que l'on peut nommer réflexif,
et qui remonte de la connaissance vraie de
la chose aux conditions de cette connais-
sance. Aussi tout examen de réflexion,
ou recherche de l'entendement, suppose
d'abord une connaissance vraie de quelque
objet, connaissance qu'il faut se don-
ner, c'est-à-dire refaire. Hors de cette
méthode, que j'appellerais de réflexion
expérimentale, je vois deux erreurs pos-
sibles, dont la moindre est d'oublier l'en-
tendement, comme font tous les Démocrite
et tous les Lucrèce, et dont la pire
est d'oublier l'objet, c'est-à-dire la con-
naissance même, comme font nos dialecticiens.
Mais pardonnez-moi ce cours dicté ; nul n'oublie jamais son métier ”.*

*“ Quand je dîne en ville, dit Lebrun,
et que j'entends quelque propos de philo-
sophie, la connaissance réelle est tou-*

Parallèles. *jours sous-entendue, résumée, tenue pour acquise. On n'y fait qu'allusion, et c'est bien naturel. Mais quand j'ouvre un livre de philosophie, je retrouve sous la même forme, abstraite, séparée, abrégée, ces mêmes propos pour dîner en ville. On croirait que penser c'est proprement résumer, ou abréger. Etrange connaissance de la connaissance, où manque la connaissance ''.*

Le vieillard approuvait ; mais d'un geste il nous ramena. " L'esprit séparé se moque, et le commun langage nous en avertit ; donc revenons de nos lignes tournantes à un autre genre de transport, où les lignes ne tournent point du tout ''.

Je pensais tout haut : " C'est-à-dire que les lignes transportées doivent faire toujours les mêmes angles avec n'importe quelles lignes fixes ''.

" Et les lignes transportées, dit Lebrun, si on les compare à leur première position, sont dites alors parallèles ''.

E N T R E T I E N S

Le vieillard montra la mer : “ Il nous *La nature.*
suffit de cet éclair de réelle géométrie. Regardez maintenant cette chose mouvante, et puis revenez d'elle à nos deux mouvements séparés, le transport, qui ne change point les angles, et la rotation, qui ne change que les angles ; et encore dans le plan. Il est clair que cette distinction n'est point dans les choses, qui sont tordues et déplacées dans une confusion inexprimable. Et, selon mon opinion, c'est cette distinction purement inventée, et maintenue par nos discours, qui est d'entendement ; au lieu que le plaidoyer d'Euclide est de raison, et semble écrit pour un de ces auditeurs qui se trompent toujours et oublient toujours ce qu'ils ont juré. Aussi demande-t-il peu ; mais nous autres nous demandons tout ; car, regardez la mer ; les choses ne sont nullement ainsi ; et vouloir que rotation et translation y soient distinctes est aussi ridicule que d'y chercher des

Demandes. droites et des nombres, ou, comme a écrit quelque part notre Alain, de chercher l'équateur dans le ciel, comme on chercherait une comète ”.

Lebrun bouillait d'impatience: “ Je voudrais dire beaucoup de choses ; une grande clarté descend sur le livre d'Euclide et sur beaucoup d'autres. Car, retombant en quelque sorte à la mer, et puis se sauvant par les rochers jusqu'en terre ferme, où tout est d'une certaine manière et tout séparé, ils plaident afin de prouver que les choses sont comme ils ont dit. Qu'est-ce que la parallèle unique par un point, sinon une nécessité des choses, selon eux ? Car enfin il n'y a qu'un nombre trois, et toujours le même en ses applications ; et pourquoi ces parallèles seraient-elles deux, si l'angle droit n'est qu'un ? Ces demandes clairsemées n'impliquent-elles pas que nos preuves contraignent la nature, et que c'est seulement dans l'absence de preuve

E N T R E - T I E N S

que nous pouvons craindre que l'expérience vienne déformer nos définitions ? En somme s'ils demandent ceci ou cela, ne pouvant le prouver, n'est-ce pas qu'ils admettent que les choses y pourraient bien contredire '' ?

Je l'interrompis : " Les choses contredire, les choses qui ne disent mot " ?

" Contredire, reprit Lebrun ; quand il est clair qu'elles nient toute la géométrie, autant qu'elles peuvent nier " .

" Tout, dis-je, serait donc postulé, ou plutôt posé, selon l'esprit, non selon la chose. Et je trouve enfin à mettre en place une remarque que j'ai faite l'autre année, et qui m'a d'abord étourdi ; c'est que, parmi les géomètres paradoxaux qui se battent contre Euclide, et ont fait tant de bruit dans le monde, les uns nient un postulat, à savoir la parallèle unique ; mais les autres nient bel et bien un théorème, à savoir qu'on puisse mener une parallèle. Et ils n'y font point de diffé-

E N T R E T I E N S

Translation. *rence ; je vois bien pourquoi ; c'est qu'il n'y a pas de différence ''.*

“ Et, ajouta le vieillard, tout se plaide, comme parlent les avocats. Mais si les choses sont prises dans nos filets, il suffit. Pourquoi plaider ? ” Il songea un petit moment. “ Pourquoi ? reprit-il, sinon parce que les idées séparées font alors un autre monde de choses, qui portent leurs attributs. Ainsi nos plaideurs sont mesureurs d'idées, non mesureurs de terre, et se demandent où vont les parallèles en leur monde cristallin ; mais il n'y a qu'un monde, et les parallèles n'y voyagent point seules ; l'esprit les garde, et telles qu'il les a faites ; et la translation n'est point rotation ; non, jamais, ni nulle part, quand ce serait à la nébuleuse d'Orion ; car ces tourbillons-ci, à crête d'écume, suffiraient bien à tordre toutes les parallèles ensemble ; et autant vaudrait dire que les astres fatiguent les coordonnées à force

E N T R E T I E N S

de tirer dessus. Fils de la terre, comme Droite.
dit Platon, attachés aux arbres et aux rochers ! ”

“ La droite tracée, dis-je, est livrée à l’encre et au papier, au tableau et à la craie ; mais la droite pensée comme rapport entre deux points, sans considération d’un troisième, qui donc la pourrait gauchir, et en quel sens serait-elle deux ? ”

“ Identité, dit le vieillard, c’est fidélité. Homogénéité, c’est fidélité. La fiction de deux droites entre deux points, ou de plusieurs parallèles par un même point à une même droite, sont des jeux de ce monde remuant et déformant. Et si une droite est définie par un certain angle, soit de trente degrés, qu’elle fait avec une autre, pourquoi ne supposerait-on pas aussi qu’il y a dans le plan plus d’une droite qui fasse avec l’autre précisément cet angle-là ? ”

Je ne pus me tenir : “ Voilà donc mon

Espace. intime ennemie, l'imagination tireuse de lignes, prise pour l'entendement ''.

“ Il nous faut, reprit le vieillard, une image tracée à défaut de la chose réelle. Et, au vrai, tout est toujours ensemble dans la perception du moindre objet. La contrainte ou nécessité est de l'objet ; le mouvement, qui est imagination, est de nous ; l'entendement enfin distingue l'une et l'autre, et géométriquement renvoie à l'horizon ce que notre main ne peut saisir, et à nous-mêmes le mouvement de cette main impatiente ; d'où l'espace s'étend et se creuse, l'espace qui n'est point, l'espace qui n'est que refus, absence et présence, anticipation, pensée ”.

“ Et non point, dit Lebrun, cette boîte vide échappée de quelque traité de géométrie. Mais n'ai-je point lu quelque part que c'est dans l'espace intelligible, et non dans l'espace sensible, que le soleil est renvoyé à sa vraie distance ? Comme s'il y avait deux espaces ” !

E N T R E T I E N S

“ Disons plutôt, conclut le vieillard, *Platon.* qu’il n’y en a même pas un. Et cela revient à dire que le loin et le près ne sont inhérents à aucune chose. Ce bateau là-bas n’est pas loin tout seul ; c’est lui et moi ensemble qui sommes loin ; mais s’il me plaît de considérer lui et moi et toute la terre comme un point, je le puis. De la même manière, si je veux rassembler en un nombre deux unités, je le puis ; et si je les veux séparer, je le puis ; mais il n’y a au monde ni unités séparées, ni unités jointes en un nombre ; et c’est par de telles remarques que Platon se plaisait à faire presque paraître nos pensées. Mais non ; plutôt à tout faire paraître par nos pensées ”.

Je suivais cependant d’autres pensées encore et armées en guerre. J’avais souvenir d’un niais qui écrivait ceci : “ On a cru jusqu’ici que l’espace était plan ; on se demande maintenant s’il n’est pas courbe ”. C’est ainsi qu’un miroir dé-

E N T R E T I E N S

Propriétés. formant nous effraye de notre naturel visage. Qui n'a cru une fois que l'espace existait, au lieu d'être fait, défait, refait sous la loi suprême du doute percevant ? Qui n'a bâti quelque mur chinois ? Ainsi je partais en guerre contre des erreurs qui ne sont rien. C'est que nous revenions au village, tirant après nous nos ombres longues, allant, comme il faut tous les soirs, de l'océan des relations au monde de l'inhérence et des propriétés. Un sentier entre deux murs nous servait de guide.

TROISIÈME ENTRETIEN

TROISIÈME ENTRETIEN

Ce jour-là, Lebrun arriva déclamant: Couleurs.

*Zénon, cruel Zénon, Zénon d'Élée,
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, et vole, et qui ne vole pas ?*

“ Il a fallu, lui dis-je, un poète, chose rare et qui arrive une fois peut-être en un siècle, pour transformer en lieu commun ce subtil paradoxe ”.

Le vieux peintre était fort occupé à ses pinceaux. Nous l'avions trouvé dans une sorte de chambre rocheuse, ouverte sur le ciel et sur la mer, et renvoyant les bruits chaotiques. Une fumée rousse sur l'horizon, un ciel dévoré de lumière, une mer bleue, des ombres violentes, allaient

La flèche. faire naître quelque pochade héroïque :
 “ Cet Univers est tout neuf, dit le vieillard, et de nouveau la Grèce chante. Mais disputez comme il vous plaira ; l’arène est vierge, non encore foulée. Je serai juge ; car cette peinture-ci ne veut pas de pensée ; les couleurs sont partagées ; l’esprit est séparé, et le temps suspendu. Etre et non-être se mirent, et ce monde refuse nos pensées ”.

“ Disputer, lui répondis-je, est-ce de cette saison ? Et toute dispute n’est-elle pas faite et refaite ? Comme la flèche n’est ni loin ni près, ni grande ni petite, sinon par comparaison, et puisque distance et grandeur ne sont point des vêtements qu’on lui puisse ajuster, que dirons-nous du mouvement ? Lorsque Descartes a remarqué que le mouvement n’est pas plutôt dans la chose qui se meut que dans les choses environnantes dont elle s’éloigne et se rapproche, n’a-t-il pas répondu à Zénon ” ?

E N T R E T I E N S

“ Disputons, dit Lebrun, mais que ce *Mouvement.*
soit dispute d'entendement, non de raison.
Pour moi, j'aimerais mieux considérer
d'abord ces mouvements géométriques
qui nous occupaient hier. Mouvements
sans sillage ; car nos angles tournants
n'ont point changé le monde, et nos
parallèles ont filé au delà des mondes
visibles selon une vitesse infinie, infinie
ou bien nulle, comme on voudra dire. Et
n'est-ce point le mouvement pensé entre
deux points qui fait la droite, et même
la soutient ? Mouvement immuable, di-
rais-je, puisque je le pense tout. Nous
n'allons pourtant pas demander si la
ligne droite est composée de points, ni de
combien de points elle est composée. Ces
points cessent d'être points si on les
prend seuls ; et je dirai, comme vous
disiez hier, Alain, sans doute faut-il
deux points pour en penser un ; car
qu'est-ce qu'une position sans relation ?
C'est donc, il me semble, par le mouve-

Distance. ment que nous pensons l'immobile. L'espace est de trajets, ou trajectoires ; et c'est par ces trajectoires que les choses sont quelque part. Les distances, pourrait-on dire, invitent les choses au mouvement. Mais la distance n'est point chose. Le loin et le près ne sont pas dans la chose plutôt que dans les autres choses dont elle est loin ou près. Or, qu'est-ce que mouvement, sinon distance accrue ou diminuée ? La flèche ne peut porter ces relations entre pointe et barbe. Et vous voyez, mon maître, que nos pensées s'opposent en moi comme en lui ; c'est la vérité de toute dispute ”.

“ Et, ajoutais-je, si l'on en croit Platon, Parménide savait très bien cela ”.

Le vieillard posa une touche éclatante, se leva, chercha le point du jugement, et cependant il rêvait à nos discours : “ La flèche, murmurait-il, est immobile, car elle est où elle est ; elle ne peut être ailleurs ; elle ne peut se dépasser ; comme

E N T R E T I E N S

Achille ne pouvait dépasser la tortue ; Trajectoire. mais le vrai est qu'il ne peut sortir de lui-même ; sa propre course n'est pas de lui seul.

..... Achille immobile à grand pas. ”

Marchant à grands pas lui-même, le vieillard, foulant et marquant le sable vierge, voulait-il prouver le mouvement à la manière de Diogène ? Mais non ; il s'éveillait de son rêve pictural. “ Le mouvement, dit-il, qui n'est pas achevé n'est pas encore commencé. Le mouvement est un tout indivisible ; et par le tout sont les parties, c'est-à-dire les positions successives ; successives lorsque je les parcours, elles désormais immobiles. Elles se suivent comme les nombres se suivent, et l'une n'abolit pas l'autre. Hors de ce mouvement pensé et recensé, tracé, fixé, il n'y a que changement. ”.

“ On peut toujours, dis-je, effacer le mouvement à la manière de Hume, disant,

Nuages. quand une bille roule sur le billard, qu'il se peut que l'une naisse toujours et que l'autre meure, comme il arrive pour les fumées qui semblent suivre la locomotive ; mais nous disons alors plutôt qu'une fumée meurt ici et qu'une autre naît là ”.

“ Les nuages, ajouta Lebrun, nous laissent souvent en doute ; car il est vrai quelquefois que le nuage se déplace comme un navire ; mais, bien plus souvent qu'on ne croit, le nuage s'accroît par un côté et s'use par l'autre ; condensation ici, vaporisation là ; ainsi, devant l'écran cinématographique, quand nous voyons qu'un cheval immobile est remplacé par un autre et par un autre, nous pensons que c'est le même cheval qui galope ”.

Le vieillard interrompit : “ Nous choisissons le mouvement ; il ne nous est point proposé. Le mouvement, c'est-à-dire le changement de l'identique. Et la supposition du mouvement universel est bien ce qui prouve que penser est quelque

E N T R E T I E N S

chose. Aussi, dans ce nuage qui fond au *Muscade.* soleil, nous pensons encore la même eau changeant de place, et des parcelles que nul œil n'a vues, qui sont molécules et atomes, s'éloignant un peu plus les unes des autres. Bien clairement un tel mouvement est supposé ; mais disons que tout mouvement est supposé, que tout mouvement est substitué au changement inexprimable ”.

“ La muscade, dis-je, était ici ; elle est là ; je n'y ai rien vu, mais je suppose que j'ai mal vu, et qu'elle n'a point péri, et qu'une autre n'est point née ; je suppose un mouvement caché ; voilà comment l'entendement se retrouve devant les prestiges. En quoi il arrive que je me trompe ; car il se peut qu'on m'ait caché la première muscade au creux de la main, et qu'on m'en fasse voir une autre sous le gobelet ”.

Le vieillard de nouveau montrait la mer : “ Tout est prestige, et le premier

Vagues. mouvement inventé n'est presque jamais le bon. Vous voyez courir ces vagues, un peu au large de ces rochers ; mais l'eau n'est point transportée comme il semble ; elle est plutôt soulevée et abaissée ; ainsi quand on frappe sur une corde mollement suspendue, quelque chose semble courir, mais rien ne court ”.

“ Peut-être, dit Lebrun, n'est-il pas nécessaire de citer encore tant d'exemples de mouvements mal supposés, et redressés dans nos perceptions elles-mêmes, les passagers du bateau qui croient que la terre s'éloigne d'eux, le voyageur dans le train, et autres semblables. La relativité du mouvement, aujourd'hui mieux connue que jamais, suffirait pour prouver que le mouvement est d'entendement et non d'événement. Car il est bien compris que si l'on change de poste, ou de référence fixe, ce qui se mouvait s'arrête, ce qui était en repos se meut ; et comme il ne peut être vrai de la flèche qu'elle se meuve et en

E N T R E T I E N S

même temps qu'elle ne se meuve pas, l'entendement reprend ici son bien ''. *Relation.*

“ Cela serait, dit le vieillard, si la relativité, trop promptement acclamée, n'avait porté au comble l'ordinaire confusion. La courbure d'espace est ici une sorte d'enseigne, qui ne peut tromper. Averti par cette erreur énorme, par cet effronté passage de forme à matière, j'ai aperçu dans la doctrine même du mouvement relatif une erreur du même ordre, qui est à vouloir que la relation soit inhérente à la chose ''.

“ Bah ! répondit Lebrun, ce sont des physiciens ; ils sont tournés vers la nature des choses, et n'en pensent pas plus long ; leur métier n'est pas de réfléchir ''.

“ Celui-là, dit le vieillard, ne connaît pas la nature des choses, qui n'a pas séparé ce qui est de la chose et ce qui est de lui, et encore, dans ce qui est de lui, ce qui est du corps et ce qui est de l'esprit ''.

De nouveau il y eut un silence, et les

Physiciens. *pinceaux travaillèrent. Le travail du peintre est sans paroles, même sans paroles à soi ; car la peinture est proprement l'art où l'apparence suffit à tout, et suffit par soi. Quand j'ai reconnu par concept tel bateau qui tend ses voiles rouges, et quels sont les passagers, et choses de ce genre, je crois bien m'approcher du réel ; mais il se peut que je m'en éloigne ; car ce bateau est alors séparé et seulement possible ; au lieu que tous les reflets le font être dans le tout. Mais je ne pouvais faire travailler que mon esprit ; c'est pourquoi je rompis le silence.*

“ Quant à l'erreur de mêler les passions à l'objet, elle couvre des siècles, des étendues de pays, des foules ; et l'homme partout se bat contre son ombre. Et toutefois il me semble que le physicien est assez bien gardé contre cette erreur-là. Mais l'ombre même de l'entendement, si l'on peut ainsi dire, est bien plus trompeuse ; car nous sautons aisément du vrai

E N T R E T I E N S

à l'être, demandant si le monde est fait *Essence.*
ou non de points, de lignes, d'atomes,
de mouvements ; et quand nous le saurions,
qu'aurions-nous saisi alors sinon un uni-
vers seulement possible, et, comme on dit
dans l'école, l'essence de l'Univers, ce qui
ne nous approche nullement de la situation
réelle, dont le nom est existence. Et, de ce
que je sais que ce bateau est la Marie-
Jeanne, et qu'il est mené par le roi de la
raffinerie, je ne puis conclure s'il a trop
de toile pour cette risée qui passe.
Bref, il me semble qu'il y a autre chose
dans l'existence qu'une nécessité hypothé-
tique ”.

Lebrun, m'interrompt : “ Toujours
est-il bien évident que le mouvement et
l'atome ne sont pas plus des choses exis-
tantes, que les triangles ne sont des élé-
ments réels de la France triangulée. Je
me tiens ferme là ”.

“ Je m'y tiens ferme, repris-je, au-
tant qu'on peut se tenir à ce qui n'est

Nécessité. point. Mais l'étoffe même du monde, si bien cousue à nous, ou, pour mieux parler, ce poids du monde, ce sillage retombant, cette réelle navigation où nous sommes embarqués, est-ce l'entendement maigre, léger, aérien, si maître de ses conceptions incorporelles, est-ce l'entendement qui me le dressera et dessinera comme une machine ? Enfin, de l'essence à l'existence, qui fera ce saut ? Ou bien, en des mots qui sentent moins l'école, qui me passera, quel passeur, de la nécessité des théorèmes à la nécessité de gagner mon pain " ?

Le vieillard essuyait ses pinceaux :
 “ Je ne ferai rien de mieux, dit-il, pour aujourd'hui ; voilà un horizon qui arrive à l'existence ; mais qui sait ce que dira la couleur sèche ? Il faut attendre. Mes bons amis, ajouta-t-il, parlez prudemment de la nécessité, car il y a deux nécessités, l'une qui nous tient par nos définitions, si nous le voulons bien, et l'autre qui nous

E N T R E T I E N S

tient à la gorge, que nous le voulions ou non. Il m'a fallu du temps pour comprendre que ce n'est point le principe d'Archimède qui noie les hommes, mais plutôt une certaine rencontre de vent, de vague et de voile, en tel lieu et en tel moment. Et toutefois ce n'est pas un petit profit si nous avons compris qu'un axiome ne nous peut noyer. C'est pourquoi il est bon de ramener à l'esprit la nécessité selon l'esprit. Quand nous aurons repris nos idées en charge, quand nous serons assez sûrs qu'elles sont de nous, le monde paraîtra ''.

Je me plaisais déjà à cette autre Genèse, et à ce geste du créateur qui retire la main. Mais Lebrun, toujours attentif aux exemples, restait accroché à la barque.

“ Axiome ? dit-il. Que la poussée soit justement égale au poids du liquide dont le corps flottant occupe la place, est-ce axiome ” ?

Liquide.

“ Ce serait axiome, dis-je, si nous y pensions assez. Car supposez seulement un liquide pesant en équilibre ; chaque partie du liquide flotte sur les autres ; elle est portée selon son poids ; il n’y a qu’à analyser les pressions en tous sens, et tout est clair, pourvu que nous nous gardions de penser que le léger ou le lourd soient inhérents à la chose flottante ; mais cela nous devons toujours l’apprendre, et nous ne le saurons jamais assez ”.

“ Et du reste, ajouta Lebrun, il n’y a point de liquide en équilibre ; cette mer ne serait point réelle si elle ne frottait contre les rochers, contre l’air, contre la lune et contre le soleil ”.

“ Mais, repris-je, le principe d’Archimède est une liaison simple, et comme une référence, par rapport à laquelle on mesure un réel naufrage ”.

“ Ou un sauvetage, dit-il, aussi bien ”.

“ Voilà, dit le vieillard, de bons écoliers. Et, quoi que pensent nos physi-

E N T R E T I E N S

ciens, vous ne craignez pas plus qu'on ne trouve en défaut le principe d'Archimède, que vous ne craignez que deux parallèles viennent à se rencontrer ; et nul ne pense autrement. Mais il n'est jamais facile de savoir ce que l'on pense. Aussi peut-être avons-nous conduit trop vite nos pensées depuis le mouvement jusqu'à la pression''. Séries.

“ Bab ! dit Lebrun ; il nous manque la force ; mais vous m'avez appris à nettoyer cette notion-là aussi, en suivant la série inertie, mouvement uniforme, vitesse, accélération ; ces constructions théoriques, strictement conformes à l'ordre cartésien, sont vraies de la même manière, et juste autant réelles, que le point, la droite et l'angle ; et même on découvre aisément entre ces deux séries d'admirables correspondances, qui nous assurent que l'entendement est ici chez lui ”.

“ Si nous voulions abrégé, dit le vieillard, nous nommerions vérités selon

Descartes. *l'esprit toutes ces constructions soumises aux règles de Descartes ''.*

“ Nous nous étions promis, interrompis-je, de ne pas citer Descartes ''.

“ Il est vrai, dit le vieillard ; mais le Descartes des fameuses règles, le Descartes occupé à ses séries pleines, qu'il compose par ordre, qu'il fait et défait, n'a pas encore dans l'apparence cet orgueil, qu'au fond il n'eut jamais, de faire un monde avec des idées. Simplement il fait l'ordre en son esprit, et s'accorde à lui-même. Qui n'a point suivi ce chemin est réduit à conjecturer, et incapable de supposer ''.

“ Et cette remarque, ajoutai-je, jetterait quelque lumière sur ce champ de la réflexion, où des esprits très éminents ont tout brouillé comme à plaisir. Car il y a des hypothèses qui, même sans être vérifiées, sont honorables aux yeux de l'esprit ; et il y en a d'autres qui, même vérifiées, sont indignes de l'esprit.

E N T R E T I E N S

Mais nous ne voulons pas abrégér ”. L'idée.

“ Donc, reprit le vieillard, nous devons considérer de plus près ces séries pleines, où l'objet est construit d'après une loi de formation, comme sont la suite des nombres entiers, les progressions par addition, par multiplication, par puissance, la suite géométrique, droite, parallèles, angles, cercle, la suite mécanique, mouvement uniforme, vitesse, vitesse de vitesse, et tant d'autres. Seulement au lieu de regarder à l'objet ainsi produit, tel que tables numériques ou musée de formes planes et solides, nous devons faire attention à l'idée elle-même, qui est l'invariable relation transportée d'un terme à l'autre, et reconnue la même dans les différences. Mais nous devons bien remarquer ceci ” ?

“ *Quoi ?* ” demanda Lebrun.

“ *Que les objets n'existant ici que par le dessin et l'écriture, ce qu'il y a de nature en eux, et qui exprime nos émotions,*

Compter. est sans rapport avec le mouvement de l'esprit qui les parcourt et leur donne un rang par la relation au précédent et au suivant. Aussi faut-il distinguer compter et compter ; par exemple, le dénombrement d'une multitude est une recherche qui concerne la nature des choses, et à proprement parler, une vérification de la série des nombres comme applicable aux choses ”.

Lebrun tenait une poignée de sable :
 “ Car, dit-il, quel que soit, à l'essai, le nombre des grains que je tiens ici dans ma main, les compter n'est nullement la connaissance de ce nombre même ; mais c'est comme précédent et suivant dans la série pleine que je le puis connaître en sa vérité ? ”.

“ Un nombre, ajoutai-je, n'est pas premièrement un fait. Mais n'est-ce pas plutôt par le nombre que la multitude devient un fait ” ?

“ En votre main, dit le vieillard, la

E N T R E T I E N S

multitude des grains n'est qu'évènement ; Le sable. quelques-uns coulent, et le vent les emporte. Mais il vaudrait encore mieux dire avec Platon que ces grains ne peuvent être plusieurs, quand ils seraient agglomérés par quelque cause. Être partie de deux, de trois ou de quatre, cela n'appartient pas à la nature d'un grain. Le nombre est d'eux pris ensemble, et n'est d'aucun d'eux ''.

“ Mais, interrompit Lebrun, ce n'est pas encore assez dire ; et comme il faut défaire et refaire le triangle si l'on veut séparer et comme arracher l'idée de la chose triangulaire où elle est toujours prise, il faut sans doute composer le nombre quatre de toutes les manières, faisant passer chaque grain du trois au deux, les percevant tous ensemble comme trois et un, puis deux et deux, puis un et trois, si l'on veut sauver le quatre ; car le confier à ces grains, c'est le procédé du coffre-fort ; c'est le livrer au vent et à l'eau ''.

Sillages.

“ Au vent et à l’eau, reprit le vieillard, qui n’y peuvent rien ; quatre est le suivant de trois dans la série pleine ; et c’est à refaire la série pleine que l’entendement se reconnaît ”.

“ Laissez-moi, dis-je, appliquer ces remarques à la série des mouvements construits. Voici qu’un sillage de bateau vient croiser les vagues soulevées par le vent ; tantôt les mouvements de monter et descendre s’ajoutent, tantôt ils se contrarient ; et c’est une importante remarque, que j’ai trouvée dans Helmholtz, que chaque goutte d’eau n’a jamais qu’un mouvement, comme elle n’a, à chaque moment, qu’une position ; toutefois ce n’est qu’une demi-vérité ; car, comme nous disions, une goutte d’eau n’a ni mouvement ni position, ce qui nous met à l’aise pour la saisir à volonté dans tel mouvement et dans telle position qu’il nous plaira. Elle tourne autour du soleil, elle s’élève vers la lune, elle est soulevée, elle tombe,

E N T R E T I E N S

elle tourne dans un tourbillon, dans deux *Axes.* tourbillons à la fois, selon que je rapporte son mouvement au plan vertical ou au plan horizontal ; mais enfin elle n'est qu'elle ; elle ne peut donc se mouvoir d'aucune manière en elle-même ; elle est comme la flèche de Zénon ''.

“ Sans compter, interrompit Lebrun, qu'elle n'est point du tout ''.

“ C'est, dit le vieillard, une idée prise pour une chose. Mais ne nous arrive-t-il pas de substituer à un mouvement oblique deux autres mouvements pris sur des axes rectangulaires ? Rien n'est plus simple et tout homme un peu instruit se fie à cette méthode d'analyse, tant qu'il ne réfléchit pas. Ce qui ne l'empêche pas, dès qu'il réfléchit, de demander si la bille ou la balle ou l'obus fait réellement ces deux mouvements. L'entendement ne reprend ici que des morceaux de soi ''.

“ Ce n'est point, interrompis-je, Zénon le Cruel qu'il faudrait dire, mais

E N T R E T I E N S

Zénon. *Zénon le Secourable, car, invincible par-dessus les siècles, il ne cesse point de sauver l'Entendement ''.*

“ Les idées, dit le vieillard, ne sont idées qu'à leur naissance. On se lasse de nier que ce monde pense. On laisse une âme à la flèche, supposant en elle toutes les relations auxquelles elle peut participer ''.

Je citai Homère: “ La flèche avide de sang ”...

Lebrun m'interrompt: “ Nous pensons de même que la flèche est avide d'espace, forte de son élan, et autres pensées fétichistes, tant que nous voulons penser que son mouvement est en elle ''.

“ Qualités occultes, reprit le vieillard ; oui, la force dans le mobile, le poids dans la chose pesante, la position dans le point ; ces exemples sont meilleurs que la vertu dormitive dans l'opium. Et qu'est-ce que la droite sinon la négation que le point soit par lui-même position ?

E N T R E T I E N S

Et l'angle, sinon la négation que la droite soit par elle-même orientation ? C'est par le refus de l'inhérence que l'entendement est entendement ''. Atome.

“ Et cela, dis-je, définit passablement l'atome, car l'atome n'est rien que par relation. On pourrait dire que, depuis la géométrie, tout l'effort de l'esprit humain est à refuser que l'atome soit chose. Mais n'avons-nous pas abusé du discours, et à quoi nous sert de nous entretenir en un si beau lieu '' ?

Un beau couchant s'approchait. La mer, tout unie et couleur d'argent, commençait à refléter des flammes mauves. Lebrun tendit le bras: “ De nos discours, dit-il, l'Océan se moque ”.

A quoi le vieillard répondit: “ Cela même, qu'il se moque de nos discours et de tout discours, cela même, il ne faut pas moins que les plus subtils discours pour nous conduire à le penser. Car c'est au moment où l'esprit, si fuyant à lui-même,

E N T R E T I E N S

L'univers. se découvrir enfin, c'est à ce moment seulement que paraît l'Univers nu. On ne peut sauter de l'essence à l'existence ; et même toute la sagesse possible consiste à refuser ce saut à tout instant. C'est par opposition, en niant non seulement de l'essence toute existence, mais de l'existence toute essence, que nous arrivons à savoir ce que c'est qu'existence ''.

Là-dessus je me mis à rêver sur cette grande séparation, qu'il faut toujours refaire. Car, me disais-je, c'est notre constante folie de supposer que l'univers veut et ne veut pas, promet, menace, ou pardonne. Nous ne consentons point à refuser toute pensée à un chien ou à un chat, alors qu'il est clairement de notre devoir de refuser toute pensée à un homme ivre ou à un homme irrité. Ample matière. Mais il fallait revenir au monde des hommes, où tout est mêlé, pour le sommeil, où tout est mêlé ; au monde des hommes, qui protège si bien et qui instruit si mal.

QUATRIÈME ENTRETEN

QUATRIÈME ENTRETIEN

Pluie et vent. Nous trouvons asile *Atelier.*
dans l'atelier, où la Muse avait préparé
toutes choses. Ciel gris, qui semble éteint ;
mais toute la clarté du monde tombe du
toit vitré. Contraste étonnant. Et l'on
devine qu'en ce lieu clos, où toutes choses
avaient la forme du corps humain, nous
allions suivre d'autres pensées. Lebrun
ne semblait pas content de nos propos
d'hier. " J'ai bien peur, dit-il, que nous
n'ayons pas inventé autre chose que de
nouveaux discours pour dîner en ville.
Nous disions bien qu'il faut rester tout près
de l'objet ; mais il vaut mieux le faire
que le dire ; aussi j'ai apporté ce clou, et

Sorbonne. *j'exige que l'entendement me dise ce que c'est qu'un clou ''.*

Là-dessus je tirai de ma poche une vis à bois: " Voilà, lui répliquai-je, un autre clou, qui n'est nullement un clou. Cela me rappelle qu'au temps où je pensais à une thèse doctorale comme à une chose non impossible, j'avais trouvé ce beau titre, le clou et la vis. Mais, outre que je ne me souciais nullement de l'approbation des gens de Sorbonne, je n'espérais point qu'ils prendraient au sérieux mes pensées ouvrières. Si j'avais traduit le Phédon, en faisant seulement deux contresens à la page, ils auraient mieux reconnu leur manière ''.

" J'avais trouvé, dit le vieillard, un plus beau titre: Réflexions sur les poulies et les nœuds de cordes. Occasion, à ce qu'il me semblait, de faire entendre ce que c'est que former une idée ; car un nœud coulant n'est, au vrai, qu'une sorte de poulie montée en moufle ; et cette courroie

E N T R E T I E N S

de cuir, où je serre mon bagage de peintre, Machines.
n'est aussi qu'une poulie très petite. Et
il m'était venu à l'esprit que, dans tous
les nœuds bien faits, on doit retrouver
cette lutte de deux brins contre un, et enfin
cette inégalité de tensions et de chemins
parcours pour un même effort, qui fait
que plus on tire sur le nœud, plus on le
serre. Moi-même je me proposais de
prendre l'entendement dans ces nœuds-là.
Mais ce n'était qu'une partie de mon pro-
jet. Car, puisque ces machines sont aussi
anciennes que l'homme, et puisque, selon la
vraisemblance, elles ont été inventées sans
discours, et dans l'action même, je me
proposais de serrer aussi dans mes nœuds
la technique, cette pensée sans discours, et
assurément sans réflexion, et l'apprentis-
sage aussi, cette imitation muette, crain-
tive, rituelle, pieuse, qui regarde à la fois
la chose et le visage humain ; double
crainte, source d'un ordre qui n'est point
l'ordre cartésien, et qui est pourtant

Travaux. quelque chose ; car la suite ou série des outils enferme une théorie du travail, comme Proudhon l'a entrevu. Ainsi, me dit le vieillard, je me mettais un peu plus que vous à la mode. Mais il me semble, ajouta-t-il en s'adressant à la Muse, que nous sommes encore plus ennuyeux aujourd'hui qu'hier ”.

La Muse répondit : “ J'avoue que les jeux de l'entendement m'ont paru quelquefois monotones. Les définitions et les calculs faisaient comme un désert. Et pourquoi employer ainsi cette courte vie ? Mais j'ai promise cette fois que les idées ne sont que des outils d'explorateur, et que par elles le monde va paraître ; c'est comme un fond de tableau, et je sens que nous nous en approchons ; enfin la tête ne va pas seule ”.

“ La femme, dis-je, se laisse moins aisément que l'homme couper de son propre corps. Elle le supporte mieux, par ceci que l'inférieur est rehaussé, et

E N T R E T I E N S

les besoins relevés. Minerve est sortie de la tête de Jupiter ; mais cela n'est arrivé qu'une fois. Grand avis, je pense, grand avertissement pour ces têtes séparées que je vois qui veulent être artistes ”. *Le puits.*

“ Ce divan, dit le vieillard, a la forme de l'homme ; ce fauteuil aussi ”.

“ Ce jardin aussi, dit Lebrun, qui regardait par le vitrage ; et même ce beau puits est comme la statue en creux d'une femme qui puise de l'eau ; toutes les hauteurs, toutes les distances sont à la mesure du corps humain. Les arbres, les clôtures, les fleurs, tout est par l'homme et selon l'homme. Tout attend l'homme. Ce n'est pas comme cette mer, qui serait si bien la même quand l'homme n'existerait plus ”.

“ Et qu'est-ce qu'un escalier, ajoutai-je, si ce n'est la trace d'un homme grimpant ? Au reste ce simple sentier de paysan, que l'on voit à peine, et que l'herbe recouvre par places, n'est-il pas

E N T R E T I E N S

L'empreinte. *comme une écriture bien touchante, et que l'on lit couramment, bien qu'elle soit à demi effacée "* ?

" L'empreinte d'un pied humain, dit le vieillard, est déjà une sorte de statue, mais en creux, comme vous dites bien qu'est le puits, comme est aussi le manche de l'outil, ou cette partie de l'arc d'Ulysse qui a la forme de la main. Les arts les plus anciens sont plutôt des traces de l'homme que l'image de l'homme tel qu'on le voit. Cette absence, mais présence imminente aussi, ce creux de l'homme, est l'éloquence propre aux édifices ".

" Hérodoté, dis-je, raconte que la tour de Babylone portait une chambre sacrée, mais sans aucun dieu visible. Ne vous semble-t-il pas que l'imagination trouvait alors devant elle, si l'on peut dire, son objet propre, qui n'est rien ? Et cela m'a fait quelquefois penser que le dessin fut d'abord comme une signature plutôt qu'une copie de tel objet ou de tel autre ;

E N T R E T I E N S

c'est pourquoi tout dessin et toute peinture a encore pour nous ce sens mystique, ou bien ce n'est rien qui puisse nous toucher. L'ornement est la règle suprême, quoique bien cachée, de tous les arts d'imitation''. (Ornements.

“ Quoi ? demanda le vieillard ; même de la poésie ” ? Mais il fit lui-même la réponse : “ Evidemment de la poésie ; car ce rythme et ces retours de sons sont des signaux de l'homme, qui ne ressemblent à aucune chose qu'à l'homme. Et si cet ornement pur n'est premier, s'il ne règne pas sur les paroles qui décrivent, ce n'est que versification. Le poème est un appel de l'homme ”.

“ Oui, ajoutai-je, un appel du pied. Quoi de plus émouvant qu'un pas ” ?

Lebrun me dit là-dessus : “ J'ai contribué moi-même à vous rejeter dans vos recherches d'esthétique. Et j'aperçois ici des chemins tout neufs, qui recouperaient de mille manières ceux que vous avez déjà

E N T R E T I E N S

La femme. tracés. Mais le clou, la vis, la poulie nous attendent. Nous avons juré, ou du moins j'ai juré, de découvrir ensemble l'entendement nu et son objet nu ''.

La Muse souriait: " A l'ordre, Messieurs, dit-elle. N'est-ce pas le mot des assemblées " ?

" Au contraire, répondit le vieillard, il me semble que c'est l'ordre qui nous tient. Il est vrai qu'il y a plus d'un ordre ; celui-ci est l'ordre humain, ou politique. L'ordre cartésien est plus près de la nature ; et l'ordre des choses, qui soutient les deux, est peut-être désordre pur, comme nous le fait entendre le bruit de ces gouttes d'eau, qui nie la musique ; qui la nie, et l'appelle. Mais que voulions-nous ? Seulement décrire en passant cet ordre en creux, qui est l'empire de la femme, et le centre de ses pensées ? Que fait-elle, sinon attendre ? Attendre l'homme, attendre l'enfant ; sauver le creux à forme humaine ; or cette précieuse pensée définit

E N T R E T I E N S

assez bien la pensée virile, qui est son op- *Gargouilles.*
*posé. Le dehors de la maison n'a point
forme d'homme ; un toit est contre la
pluie ; chose contre chose ; la gouttière est
faite selon l'eau ''.*

“ Gargouilles, interrompis-je, mons-
tres ; forme humaine en péril ''.

“ Mais l'entendement '' ? dit Le-
brun.

*“ L'entendement, dit le vieillard, est
seul contre tous les dieux ; il ne cesse
d'effacer l'homme. Comme dans notre
triangle, qui est un signe humain, il veut
considérer seulement ce qui ne dépend
point de l'homme. Et cette nécessité abs-
traite n'a point de sens, si on la sépare
d'une autre nécessité qu'elle nous dé-
couvre. Mais cela même est abstrait. Point
de salut hors des exemples ''.*

“ C'était votre refrain '', dit Le-
brun.

*“ Qu'est-ce donc qu'un clou '' ? reprit
le vieillard. Il avait pris en main le clou,*

Le clou. il le maniait, il l'interrogeait. " Tu es un solide ; la perfection d'un clou n'est pas de changer de forme selon les pressions. Tu serais parfait si tu ne changeais jamais de forme, quelle que soit la pression sur cette tête plate ".

" Laissez-moi essayer, dit Lebrun ; il faut d'abord écarter l'idée que le bois est moins dur que le marteau ".

Je l'interrompis : " Qualités occultes, qui sont, comme dit Comte, définies seulement par l'effet ".

" Frappons donc, reprit Lebrun, avec un marteau de bois, et frappons bien droit sur la tête, de façon que la surface du marteau et celle de la tête s'appliquent exactement l'une sur l'autre ".

" Supposant, dit le vieillard, ces surfaces parfaitement planes, et le clou parfaitement solide, que se passe-t-il à la pointe " ?

" La pointe, reprit l'autre, n'est qu'une surface fort petite en comparaison

E N T R E T I E N S

de la surface de la tête, disons cent fois *Surfaces.*
plus petite. N'est-il pas évident que l'effort de vingt kilos, admettons cette valeur, étant supporté par toute la surface de la tête, le centième de cette surface n'en supporte ici que la centième partie ; au lieu que la pointe, qui est égale à la centième partie de la tête, rassemble tout l'effort sur cette faible surface. Supposons tout égal, dans les deux surfaces de bois ; celle qui cédera sera celle qui s'oppose à la pointe. Ainsi le clou est une machine solide, qui, par sa forme, reçoit un choc sur une large surface, et le rassemble sur une surface comparativement très petite ”.

“ Et, dit le vieillard, de quelque façon que puisse se faire le déchirement du bois, chose que nous ne connaissons point, nous éliminons cette résistance en la supposant égale dans le marteau et dans la planche, et nous ne considérons que la forme ”.

“ Éliminant encore, ajoutai-je, cette idée de pointe, qui signifie seulement ce qui

Dureté. pique, nous la remplaçons par un rapport de surfaces. Il ne reste, comme qualités occultes, que ceci, d'abord que le clou est beaucoup plus dur que le bois, ensuite que le marteau et la planche sont également durs ; et c'est encore beaucoup ''.

“ Attendez, dit le vieillard ; nous arrivons, par l'estimation des surfaces, à une valeur calculée des déformations du bois, dans l'hypothèse où la dureté est égale de part et d'autre ; c'est-à-dire que l'empreinte de la tête dans le marteau devra être cent fois moins profonde que celle de la pointe dans la planche. N'est-ce pas là une sorte de définition de duretés égales ? Et l'écart entre la valeur calculée et la valeur mesurée ne donnera-t-il pas une mesure des duretés si elles se trouvent inégales '' ?

“ Oui, lui répondis-je ; et la dureté du clou, immense par rapport aux deux autres, ne sera-t-elle pas définie par l'absence de toute déformation appréciable '' ?

E N T R E T I E N S

“ C’est ainsi, poursuivit le vieillard, *L’égal.* qu’un rapport défini conduit à d’autres mesures, et que l’égal est juge de l’inégal. Et cet essai des idées se trouve tellement le même dans tous les genres de recherches, que je ne crois pas utile de chicaner là-dessus. En revanche je suis moins satisfait de ces surfaces planes, que nous substituons à ce qui n’est pas plan ; supposez la pointe et la tête vues au microscope ; ce seraient des paysages de roches ferrugineuses, avec des pointes, des arêtes, des gouffres ”.

“ Je me suis souvent demandé, interrompis-je, ce qu’est la limite d’un champ réel. Car même le cordeau de l’arpenteur n’y marquerait qu’une suite de vallons, fort variés aux yeux et aux pattes d’une fourmi ”.

“ Et le cordeau lui-même n’est qu’un corps rugueux et bosselé ”, dit Lebrun.

“ Et nous appelons inégal, ajouta le vieillard, nous appelons varié et bosselé

Références. et tortueux ce qui n'est pas droit ; on aperçoit ici deux termes qui se séparent, à savoir la définition et la nature rebelle. Pour moi, il me semble que l'esprit ne finirait jamais d'explorer les différences, et ainsi n'avancerait pas plus que la flèche de Zénon, s'il ne commençait par finir, tendant la droite comme un pont au-dessus des abîmes ; et bref nous triangulons toujours et partout ”.

“ Nous gardant bien, dis-je, de plier la droite selon les variétés ; et c'est en ce sens que, selon l'ordre de la connaissance, l'espace précède toujours la chose, sans que la chose se range jamais à l'espace. Car nous avons beau trianguler, nos triangles, multipliés même à l'échelle des fourmis et des cirons, et même des cirons de cirons, ne seront jamais que des références, par rapport auxquelles nous dresserons la carte de la chose, poussant l'exactitude autant qu'il nous est utile, mais jamais au point que nos formes

E N T R E T I E N S

puissent êtres dites vraies. La forme Timée. n'égale jamais la matière. En revanche, encore une fois, la différence n'est jamais exprimable que par l'uniforme ''.

“ Et le rugueux, ajouta le vieillard, que par le poli ; mais je dis l'absolument poli, ou le plan, qui n'est point. Ainsi l'application de la géométrie aux choses n'est pas arbitraire. Nous commençons par finir, et celui qui découvre qu'en un sens le tout est avant la partie découvre l'entendement ''.

“ Non point, dis-je, comme un procédé appliqué à la nature, mais comme donné en même temps que la nature, et d'abord collé à elle et comme tressé avec elle. Ce que voulait dire Platon, sans doute, lorsqu'il annonçait, dans son Timée, que les derniers éléments des choses, si on les trouvait, seraient de petits triangles. Toutefois, selon mon opinion, il développe alors la notion de Dieu, plutôt que celle du monde. C'est qu'il

E N T R E T I E N S

Respect. parle ici encore par mythe, décrivant toutes les découvertes possibles de l'esprit, excepté celle qui compte, à savoir que la nature n'est pas l'esprit. Au reste je suis persuadé, d'après des signes concordants, qu'il le fait exprès, attendu qu'il était né roi. Mais nous, nous sommes ouvriers, massacreurs de formes ”.

“ L'entendement, dit le vieillard, est méprisé, parce qu'il ne respecte rien. Mais avons-nous dit assez sur le clou ” ?

“ Assez, sans doute, lui répondis-je, si nous voulions montrer ce que c'est qu'idée, en quel sens l'idée s'applique à la chose, et en quel sens non ”.

Lebrun examinait la vis, et parlait à soi: “ Le clou, translation ; ici rotation, mais plutôt translation par rotation ; ici une surface dure et oblique, qui détourne mon effort. Ici je fais plus de chemin en tournant que la vis en s'enfonçant ”.

“ Aussi, lui dis-je, je gagne sur l'ef-

E N T R E T I E N S

fort, comme en toutes les machines tour- Treuil.
nantes. C'est la loi du travail que, por-
tant vingt seaux d'eau successivement au
lieu d'un baril, je fais un moindre effort,
mais sur un parcours plus grand, et même
exactement vingt fois moins d'effort, sur
un parcours vingt fois plus grand, si je
néglige le retour avec le seau vide ; et
cette loi si simple explique toutes les ma-
chines tournantes, treuil, levier, moufle,
où la chose mue se meut moins vite que
celui qui la traîne ”.

“ Et il me semble, ajouta le vieillard,
que cet effet ne se rencontre que dans les
machines tournantes ; car, par la trans-
lation seule, sans aucun changement
d'angles, toutes les parties d'un solide
parcourent en même temps une égale
distance ”.

“ Attention, interrompit Lebrun ;
vous oubliez les liquides enclos et pous-
sant des pistons. Car, dans la presse
hydraulique, il arrive aussi qu'en par-

E N T R E T I E N S

Pistons. courant un grand chemin avec le petit piston, vous n'arrivez à déplacer le large piston que d'une fraction de millimètre ; au reste, autant que l'eau transmet les pressions, la loi du travail, comme vous disiez, s'applique aussitôt, de façon que le produit de la distance par l'effort soit toujours le même ; par exemple, sur un mètre de parcours un kilo d'effort, devient, sur un millimètre de parcours, mille kilos d'effort ”.

“ Vous me faites penser, dit le vieillard, que votre presse hydraulique est à peu près le contraire de notre clou ; car dans notre clou, une pression d'abord répartie sur une grande surface se trouve rassemblée tout entière sur une surface très petite. Si notre clou était liquide, et maintenu seulement dans une enveloppe solide, et si je supposais un piston sur la tête et un autre à la pointe, la pointe ne transmettrait que la centième partie du coup de marteau ”.

E N T R E T I E N S

“ Et cette remarque, dis-je, est propre *Le solide.* à enrichir une définition du solide et une définition du liquide ; et, au reste, il n’y a pas plus de liquide ni de solide, qu’il n’y a de pressions, de forces, de surfaces, ni de lignes. On conte que des solides comparables aux rochers coulent sous des pressions suffisantes ”.

“ Relations toujours, ajouta Lebrun. Une chose n’est pas solide en elle-même, mais par relation aux choses voisines ”.

“ Mais, reprit le vieillard, si nous retournons à notre formule générale, nous pourrions bien dire qu’en la presse hydraulique aussi la direction, c’est-à-dire l’angle, de l’effort, change, puisque l’effort s’exerce toujours normalement à toute paroi ”.

“ Oh ! mais, dit Lebrun, normalement ? Cela sera à examiner, car il n’y a point de normale à une paroi de cuivre ou de fer ”.

E N T R E T I E N S

Loi. “ Je l’entends bien ainsi, répondit le vieillard, et notre vis nous ramènera à cette étrange proposition qu’un effort quelconque contre une surface doit être compté normal à cette surface ”.

“ Comment, ajoutai-je, serait-il compté autrement ? ”

“ Cela s’analyse, dit Lebrun. Mais ce qui me paraît remarquable, c’est que, dans les machines que nous avons citées, comme dans les machines analogues que l’on pourrait découvrir, cette analyse est inutile. Car, posant que la machine est inerte, c’est-à-dire qu’elle ne peut rendre à un bout que le travail qu’on lui fournit à l’autre, j’aurai toujours le même rapport inverse entre l’effort exercé et le chemin parcouru. N’est-ce pas là une idée, ou une loi, comme on voudra dire ? ”

“ Soit, répondit le vieillard. Mais je n’ai jamais pu me défaire de cet étrange préjugé d’après lequel une idée commune à plusieurs choses ne convient à aucune

E N T R E T I E N S

d'elles. Ces sortes d'idées ne sont à mes *La vis.*
yeux que des abrégés pour la pratique, et,
en somme, des comptes faits. Le com-
ment, en chaque machine, voilà ce qui
m'intéresse. Toutefois, il n'y a peut-être
ici d'autre différence dans les idées que
l'usage qu'on en fait. Car le praticien
va toujours à la formule générale, et
c'est elle qu'il nomme vraie, voulant dire
utile ; au lieu que le théoricien, ce qui
veut dire le contemplateur, pousse ses
idées du côté de la chose, et par l'idée et
la composition des idées, exprime la
chose autant qu'il peut. Revenons donc à
notre vis ; et, pour mettre au jour l'ef-
fort qu'elle exerce contre le bois, je vou-
drais la comparer à une voiture qui
monte ”.

“ Oui, dis-je, et pour aider un peu
l'imagination afin qu'elle ne gêne pas
l'entendement, je supposerais une mon-
tagne bien conique, et une route en pente
qui monterait jusqu'au sommet en tour-

La pente. *nant tout autour. N'est-ce pas là une vis ? ”*

“ Et, ajouta Lebrun, la voiture est comme un écrou qui grimpe le long de la vis ”.

“ Oui, reprit le vieillard ; mais, après que cette imagerie a amusé un peu l'animal, il faut dérouler cette route tournante ; car il n'importe pas beaucoup qu'elle tourne ou non ; nous avons à nous détacher de cette rotation sensible, et regarder à un autre genre d'angle qui nous importe surtout ; et nous voilà au plan incliné. Encore faut-il considérer qu'il importe peu que ce soit la route ou la voiture qui soit poussée ; car, dans notre vis, la voiture est fixe, et c'est la route qui marche. Mais ces étranges changements, qui ne changent rien, n'étonneront point si l'on garde en l'esprit l'idée correcte du mouvement comme relation ”.

“ A condition, ajouta Lebrun, que la voiture, ainsi soulevée par la route,

E N T R E T I E N S

soit assujettie à ne se mouvoir que verticalement ''. La route.

“ Et voilà, dis-je, le coin, qui est une vis élémentaire ”.

“ Trop vite, interrompit le vieillard. Le coin déplace verticalement la voiture, par un mouvement horizontal de la route. Dans la vis, concevez que la route inclinée vient buter contre la voiture fixe, et s'abaisse verticalement à mesure qu'on la pousse horizontalement. Le mouvement a tourné d'un angle droit, par l'intermédiaire d'un plan incliné et d'appuis inflexibles. Regardez, c'est bien ainsi. Le tournevis s'efforce latéralement, et la vis s'enfonce en profondeur ”.

“ Bon, dit Lebrun, pour le changement de direction ; mais le rapport de l'effort exercé sur l'outil et de l'effort transmis finalement contre le bois ? ”

“ Il faut, dit le vieillard, revenir à la voiture et au plan incliné, et faire va-

E N T R E T I E N S

La voiture. rier l'inclinaison, où se trouve tout le secret de la machine ”.

“ Si le plan est vertical, interrompit Lebrun, j'ai à hisser la voiture comme le seau d'un puits ; chemin plus court, effort plus grand ”.

“ Si, dis-je à mon tour, le plan est horizontal, je n'ai plus rien à soulever ; je n'ai à vaincre que la roue. Chemin parcouru infini, effort nul ”.

“ Entre deux, dit le vieillard, se trouve l'effet utile de notre machine. Mais laissons les formules à tout résoudre. Je pousse contre le plan incliné cette voiture d'enfant. Que se passe-t-il ? ”

“ Des choses effrayantes, interrompit Lebrun ; la roue s'use, des blocs sont broyés, un sillon est creusé dans la surface. Le paysage est changé pour les fourmis. La voiture butte, écrase, s'élève et tombe. Suite de catastrophes ”.

“ Très bien, reprit le vieillard ; mais je tends obliquement mon plan parfait,

E N T R E T I E N S

parfaitement uni et parfaitement dur. Je pousse, supposons-le, horizontalement ; ma voiture butte là comme sur un mur. Mais verticalement, elle peut se mouvoir. Si le plan avait des marches, je devrais soulever, puis pousser, puis encore soulever. Mais mon plan n'a point de marches. Cela fait un étrange obstacle. Je pousse, et il élève la charge. Que se passe-t-il au contact ? ”

Le plan.

“ Il faut voir, dis-je, ce que c'est qu'un plan, et ce que peut un plan. Car vous disiez qu'il fait obstacle au mouvement horizontal ; mais cela n'a point de sens ; et dans le fait cela n'est pas ”.

“ J'ai passé beaucoup de temps, répondit le vieillard, à découvrir des vérités déjà trouvées ; mais je suis bien loin encore d'avoir refait tous les faux raisonnements des inventeurs. On cherche l'entendement, et voilà l'entendement. A le trouver, on le perd. Mais nous sommes maintenant à l'idée juste, c'est qu'un plan

La normale. n'est obstacle que contre ce qui butte directement contre lui. Ainsi mon effort horizontal doit être décomposé en deux ; l'un qui butte contre le plan et qui est fort petit pour un plan peu incliné, et l'autre qui, étant parallèle au plan, n'est en aucune façon gêné par lui. Voilà en quel sens je me heurte au plan incliné, en quel sens non ''.

“ Et c'est par là, dis-je, que Descartes, en un théorème célèbre, a expliqué la réflexion d'une bille lancée contre un plan et par lui renvoyée. Mais cette partie de votre travail n'est pas ce qui nous intéresse ici ; c'est la partie restante, celle qui transporte la voiture parallèlement au plan incliné ''.

“ On recommence, dit Lebrun. On distingue dans ce transport, deux transports ; l'un qui est horizontal et qui ne sert pas directement, si nous supposons que la fin est de gagner en hauteur ; l'autre est vertical, et relativement d'au-

E N T R E T I E N S

tant plus petit que le plan est plus incliné, j'entends plus rapproché de l'horizontale. Nous avons fait peu de chemin sur notre route vraie, et beaucoup sur la route inutile ; mais en revanche notre effort est, à l'effort de hisser directement, selon l'inverse proportion, c'est-à-dire relativement d'autant plus petit que la pente est moins forte. C'est ainsi que la route tournante de la vis a fait beaucoup de chemin en glissant obliquement contre le bois ; la pointe en a fait beaucoup moins, mais en exerçant alors un bien plus puissant effort que celui que vous employez à faire tourner la vis ”.

“ Il y aurait encore à dire, reprit le vieillard ; mais nous sommes sur le bon chemin ; et il nous suffit d'avoir rencontré encore ici nos idées géométriques, et d'avoir observé comment nous les substituons aux choses, ce qui est remplacer les qualités occultes, ou inhérentes, par

E N T R E T I E N S

Le coin. des formes, c'est-à-dire des longueurs et des angles ''.

“ Le coin, dit Lebrun, mettrait ces choses en meilleure lumière. Je pousse le coin sous ce meuble. Posant seulement que les solides conservent leur forme, je remarque que le coin ne peut s'avancer horizontalement que si le meuble, buté horizontalement, s'élève d'une hauteur qui, dans le coin utile, est une petite fraction du déplacement total ; et ainsi nous appliquons notre formule. Le coin ne fournissant aucun travail, notre travail de soulever se trouve seulement transformé. Et, faisant en poussant six centimètres, pour soulever le meuble de un, nous exerçons en revanche, le long de ces six centimètres, une pression six fois moins forte. Je néglige le frottement ''.

“ Que l'on pourrait, interrompis-je, mesurer en comparant l'effort calculé à l'effort réel ; et, du reste, ce frottement importe, car la pesanteur, qui ne cesse ja-

E N T R E T I E N S

mais d'agir, chasserait notre coin. Mais la poulie.
quoi de la poulie ? Le mouvement en est
plus aérien, sans l'embarras de ces frotte-
ments. En aucun cas, il me semble, notre
effort n'est plus clairement multiplié.
Mais qu'est-ce que la poulie ? ”

“ C'est, répondit le vieillard, un
levier continu, appuyé en son milieu,
comme est une balance ; seulement à la
balance se joint le miracle de la roue, qui
substitue aussitôt un fléau à un autre,
et nous permet d'élever sans fin l'un
des plateaux, en abaissant toujours
l'autre ”

“ Faut-il dire miracle ? interrompit
Lebrun. Ce mot sonne mal à l'entende-
ment. Il n'y a point de miracle si je dis-
pose en étoile des fléaux de balance tous
égaux, et très proches les uns des autres.
Et le frottement est accessoire, d'autant
que l'effort applique le câble ”.

“ Et, reprit le vieillard, j'aperçois
quelque chose qui importe aussi pour la

E N T R E T I E N S

Leviers. roue, c'est que le câble travaille sur le grand bras d'un levier, au lieu que l'axe ou moyeu frotte contre un petit ; et l'on peut en outre polir cette surface et la graisser ”.

“ Les choses, dis-je, étant ainsi représentées, quoi de plus clair que le moufle ? Le poids à soulever est suspendu au milieu d'un levier continu ; et les deux extrémités du levier ne portent évidemment chacune que la moitié du poids. On comprend aussi que, si l'on tire sur un des câbles supportants, on fait un chemin double de celui que fait le poids, ce qui nous ramène à nos formules ; mais on peut se passer encore ici des formules ; tout va par leviers combinés ”.

“ Tout va, reprit le vieillard, comme dans les engrenages sur roues inégales ; et le passage se fait aisément si l'on remplace la poulie par une roue dentée et deux crémaillères ”.

“ Le cric, dit Lebrun. Mais d'où cette

E N T R E T I E N S

nécessité, qui nous apparaît en ces machines simples ? ” Inertie.

Je répondis : “ Cela revient comme un refrain en toutes nos analyses. On y suppose toujours que le solide est inerte, c’est-à-dire qu’aucun genre de travail ne se fait dans son intérieur ”.

“ Inertie, dit le vieillard, ce n’est pas peu. J’ai souvent soupçonné que cette grande idée est suffisante pour exprimer cette existence sans égards qui nous tient si serrés. Et toutes les erreurs, si naturelles, que nous rencontrons dans l’analyse de la nature, viennent des volontés, ou disons travaux intérieurs, que nous supposons d’abord dans les choses heurtantes et heurtées. Par l’inertie, remarquex-le, nous effaçons dans les choses l’image de l’homme. Nous voulons penser que le destin d’une chose matérielle dépend seulement des mouvements et pressions qu’elle reçoit d’autres choses qui n’ont point non plus de nature inté-

E N T R E T I E N S

L'extérieur. rieuse et occulte. Et c'est par là que l'entendement a prise, retrouvant toujours le même travail. Mais cette idée veut encore quelque méditation. Nous avons passé une sorte de désert, en ce cabinet trop fermé aux choses ; mais il le fallait. Voici que le ciel s'éclaire. Ma foi je boucle ma courroie, ce moufle. Voyez comme j'imagine aisément un pouvoir de serrer, inhérent à cette sorte de nœud coulant ! J'admire cette puissance accrue ; mais qui donc remarque que la boucle fait moitié moins de chemin que la main qui tire sur la courroie ? Toujours, en toutes choses, nous croyons sentir nos élans et nos colères. Le poids est, me semble-t-il, dans mon paquet ; mais ce n'est que mon bras que j'y sens. Une heure de peinture va me laver de tous ces discours ''.

CINQUIÈME ENTRETIEN

CINQUIÈME ENTRETIEN

Un chaos de roches pointues, une mer rompue et déchirée ; mille reflets ; tourbillons, cercles d'écume ; des nuages dorés, qui semblent éternels, et qui sont autres l'instant d'après. Rien n'est ici par soi ; il n'y a pas une dentelure de roche qui ne dise l'action extérieure. Ce rivage n'a point sa forme à lui ; sa forme est de l'eau ; la mer est suspendue à la lune voyageuse. Déjà un nouveau mois s'avance ; le croissant a grandi derrière les nuages des jours passés ; de nouveau la lune pâle en demi-cercle suit le soleil à un quart de ciel. Le peintre fixait les cercles d'eau.

Reflets.

E N T R E T I E N S

Lune malade.

“ Les hommes, dit Lebrun, n'ont cessé de gagner contre mort et naissance. Ce n'est pas peu, de penser toujours la même lune, et ses phases par le mouvement. Les anciens peuples gémissaient de la lune malade, et se réjouissaient d'une autre lune qui grandissait. On ne peut pas dire ici que le mécanisme n'est pas le vrai ”.

“ Je ne sais, lui répondis-je. Et c'est peut-être parce qu'on le juge trop aisément vrai dans les cas les plus favorables, qu'on veut le dire faux lorsque les apparences s'y accordent plus difficilement. Pour moi, je veux me répéter à moi-même que la lune ne se meut point, qu'elle ne le peut ; que c'est notre esprit seulement qui pense toutes ces lunes ensemble sur une trajectoire ; enfin que le rapport d'une position à la voisine ne peut être un fait de la lune, puisque lorsqu'elle est ici elle n'est plus là. J'aime mieux penser quelque tourbillon frottant contre le nôtre,

E N T R E T I E N S

et dont la lune est le centre ; et encore *Orbite.* tourbillon c'est pensée. Il n'y a pas plus d'orbite lunaire qu'il n'y a de cercles dans cette eau. Les cercles sont une manière de lire le changement, comme l'orbite est une manière de lire le changement ”.

Le peintre leva les yeux sur nous. “ On pensait autrefois, dit-il, que le jour commence et finit, que la nuit commence et finit. Nous savons que le jour et la nuit ne cessent point, et que la terre glisse sans cesse de l'un à l'autre ”.

“ Toujours, dit Lebrun, le changement pensé par un mouvement. Mais, que la terre tourne, cela suppose un choix de points fixes, et le mouvement n'est qu'un rapport, que la terre seule ne peut porter ”.

“ Le soleil, dit le peintre, se joue de moi. L'art de peindre est de peindre peu chaque jour ; et l'emportement y est tout à fait contraire. Voyez, cette touche n'est pas de ce moment ”. Pendant qu'il

Douter. *grattait sa palette, il reprit: “ C’est une erreur bien naturelle que de supposer que le mouvement est dans les choses ; mais c’est une erreur de grande conséquence. Car nous pensons alors que l’ordre, la cause, la loi, sont aussi dans les choses. Une autre âme ainsi s’incorpore, et un Dieu qui a visage d’entendement. Nous voici au point difficile ; car il faut penser que la cause et la loi sont aussi de forme, enfin que ce sont des nécessités d’entendement auxquelles la nature n’est nullement soumise ”.*

“ Ce que vous dites-là, répondit Lebrun, je ne puis le comprendre. Du moins je l’ai toujours senti. La doctrine de l’induction m’a paru toujours basement scolaire, et simple mensonge d’académie. Rien ne recommence de même, et les lois sont des à peu près. D’où l’on est amené à douter de tout ; mais ce chemin non plus n’est pas bon ; je commence à m’en apercevoir ”.

E N T R E T I E N S

“ Il est académique, dis-je, de prêcher *Législateurs.* pour les autres, et de douter pour soi. Cet homme d'académie, qui annonçait que l'éruption de la Martinique arrivait à sa fin, pouvait-il se croire lui-même ? ”

“ Les hommes, dit le vieillard, sont si fortement persuadés que les lois politiques sont comme on les veut, qu'ils pensent gouverner encore l'eau et le feu d'après les précédents. Il y eut, n'en doutez pas, des prophètes qui marquèrent des limites à la Tamise, en ces fameuses marées d'équinoxe qui troublèrent tant de coutumes. Et pourtant c'est par la loi même des marées et des vents que l'on comprend que ce grand désordre était selon l'ordre. Il faut surmonter cette contradiction ”.

“ Par cette vue, demanda Lebrun, que nos lois ne sont qu'approchées ? Mais est-ce bien cela ? Je parle, et je ne saisis rien. ”

“ Il nous manque le courage, répondit

Induction. le vieillard. Ce n'est pas par les accidents, disons par accident, que l'induction est fausse ; jugeons-la d'après l'essence, et disons hardiment qu'elle est fausse la première fois ”.

“ Oui, dis-je ; ce qui est faux, c'est cette forme de loi, par mouvements, forces, solides résistants, qui est fausse si on l'applique, et quelle que soit la matière. Et c'est l'occasion de redire que le cordeau n'est pas plus une droite que la bordure du champ n'est une droite ”.

“ Ou plutôt, reprit le vieillard, ce qui est faux, c'est prendre la forme pour la matière, et, de ce que nos mouvements ont nécessairement une loi, ou pour mieux dire, ne sont qu'une loi, conclure que cette loi est la loi des choses ”.

“ Ne peut-on, demanda Lebrun, concevoir un mouvement sans lois ? ”

Le vieillard répondit : “ Vous posez cette question, et déjà la réponse s'offre à vous, d'après ce que nous avons as-

E N T R E T I E N S

sez expliqué. Car la droite n'est qu'une loi maintenue, on peut dire contre vents et marées ; et les parallèles aussi ne sont rien qu'une loi, un recommencement juré, une identité qui brave la distance et le temps. Et pareillement le mouvement est une loi tendue et tracée, et véritablement une référence pour juger du changement. N'avons-nous pas compris que chaque partie du mouvement est partie par le tout, comme chaque point de la ligne est point par la ligne ? Et voilà l'induction en son audace ; tout le trajet d'un mouvement n'est qu'un recommencement, ou pour mieux dire une suite absolument déterminée par ce qui a précédé. Mais aussi ce mouvement n'est point chose ; il n'existe point. L'existence est ce qui refuse d'être un mouvement, ou deux ou trois mouvements composés, enfin une composition sans dehors, sans accident, autant dire sans corps ”.

“ L'existence, dis-je, serait donc

Rapport. l'autre terme, l'antagoniste, celui qui refuse l'idée ? ”

“ Qui la refuse, répliqua le vieillard, mais plutôt qui l'achève. Ah ! mes amis, cette mer ne nous a pas encore instruits ; nous sommes fils de la terre, et marins par aventure ”.

Et, comme nous interrogeons du visage et du geste, il continua : “ Vous ne pensez pas que notre mécanisme, pas plus que notre géométrie, soit jamais suffisant. Mais il faudrait en juger par l'essence. Que la suite des nombres soit illimitée, ce n'est pas là une condition de fait ; avant que l'on pensât aux étoiles à dénombrer, il était clair qu'un nombre appelle le suivant, le nombre deux aussi bien ; tel est l'extérieur en son essence. Le changement, par l'opération propre à l'entendement, est exclu du nombre lui-même et transporté dans les relations ; le changement qui convient au nombre, c'est le rapport à son suivant, à son double, à son triple, à

E N T R E T I E N S

ses puissances, c'est cette nécessité de concevoir d'autres nombres à côté. De même entre les nombres, il faut d'autres nombres ; et cette fécondité est admirable. La nature, comme on dit, ne se lasse point d'offrir des différences ; mais l'entendement non plus ne se lasse point de penser. J'ai considéré d'abord l'exemple des nombres, qui est le plus abstrait de tous, parce qu'il nous offre l'idée nue de l'extérieur. Mais cette série des nombres est insuffisante non pas seulement par le bout. On ne sauterait pas d'un nombre à l'autre si l'on ne tendait comme un rapport immédiat de l'un à l'autre. Le nombre exige la droite ; et la droite, à son tour, veut d'autres points, d'autres droites ; elle cherche corps ; et elle le trouvera ample, présent, pressant : ce monde ”.

“ Le monde, dis-je, étranger aux productions de l'entendement ”.

“ Mais, ajouta le vieillard, étranger

Ascétisme. selon l'idée même de l'extérieur ; et je ne vois que Descartes qui ait aperçu cela. J'applique la règle, dit-il en souriant et après un court silence ; je commence par finir. Qui comprendra cette loi de l'extérieur absolu, qui rompt toute loi, et qui confirme toute loi, si ce n'est le géomètre, par cette énergique purification qui vient de nier d'abord et ensuite toute détermination interne ? Ici est l'ascétisme premier ; ici le jeûne Pythagorique. Maigre est cette droite, qui s'allonge hors d'elle-même, qui est toute hors d'elle-même. Maigre cette force qui ne peut rien, quoique l'imagination veuille y mêler encore le muscle, et ainsi une sorte d'espérance. C'est qu'il m'est interdit de lui donner un corps. Aussi plus d'un homme depuis Pythagore, développant cette richesse qui attend toujours, et qui promet hors d'elle-même, s'est dit en cette solitude : maigre entendement, que me veux-tu ? L'entendement ne répond jamais ; il montre

E N T R E T I E N S

l'Univers, et c'est l'Univers qui répond". Raison d'être.

Il se taisait, mais moi qui voguais à pleines voiles, sans savoir où j'allais, je demandai: " Que répond l'Univers ? "

" Faisons donc, répondit le vieillard, une sorte d'énigme. Je suis, dit l'Univers, un tout dont la loi est d'être partie. Chacune de mes parties n'est que soi ; mais chacune aussi n'est que les autres. Ce qui est, ce qui arrive, ce qui naît, ce qui meurt, tout dépend d'autre chose ; et cette raison d'être, qui est de l'autre, n'est pas une raison, car l'autre dépend encore de l'autre ; et il n'y a jamais d'autre raison pour qu'une chose soit telle qu'elle est, que ceci, qu'une autre chose est telle, ou fut telle. Et sachez que si jamais quelque raison suffisante se montrait quelque part, quelque raison dans la chose même, enfin une sorte de dieu pensant dans la chose, l'existence périrait aussitôt dans l'essence. Ainsi, comme l'a dit un de nos sages, nous vivons, nous autres poissons,

E N T R E T I E N S

Pyrrhus. oiseaux, vagues, rochers, algues, nous vivons la mort des dieux. C'est à peu près ainsi que l'Univers m'a appris l'art de peindre la Vénus marine ; car elle est toute en ces cercles d'eau, en ces sillages qui ne sont que sillages, en ces reflets empruntés, qui ne sont qu'empruntés ; elle n'est rien d'autre, et elle est toute belle. Ainsi le maigre entendement n'a pas fini de nous étonner, comme ces plages et ces caps, qui se suivent, se font et se défont. Mes amis, il n'y a point de raison ”.

“ Point de raison, dis-je, point de raison peut-être que la raison d'état. Mais vous nous ferez brûler vifs ”.

“ C'est la loi de l'entendement, reprit le vieillard, que l'entendement périsse par des causes étrangères. Pyrrhus est mort, à ce qu'on dit, d'un pot de chambre sur la tête ; cela est sans rapport concevable avec l'art stratégique ; mais cela même éclaire l'art stratégique ”.

“ Comme la mort d'Archimède, dit

E N T R E T I E N S

Lebrun, éclaire la géométrie et la mécanique ”.

La puce de mer.

“ Et de toute façon, ajoutai-je, il faudra toujours dire à cet homme d’entendement : c’est toi qui l’as voulu ”.

Les puces de mer faisaient leurs sauts tournants. L’une d’elles s’était posée sur la toile encore fraîche, et emporta sur sa tête un petit morceau du ciel. Que faisait là cette huile et cette pâte colorée ? Quelles suites étranges ! Le lin fleurissant, la graine broyée, le moulin à broyer ; le chimiste et ses oxydes ; la boîte, les pinceaux, le menuisier, l’arbre ; le peintre, le projet, le chemin de fer ; la maison et le maçon ; il ne fallait qu’une différence en ces travaux innombrables, sans compter les voyages aventureux des puces de mer, la marée, et le reste, pour que ce petit crustacé n’eût point sur la tête cet étrange chapeau bleu. L’un de nous avait montré du doigt la petite bête ; les autres la suivaient des yeux, et suivaient en même

E N T R E T I E N S

Le temps. temps de joyeuses pensées. Car le pur désordre, à qui sait le voir, fait naître une autre espérance ; et, par revanche, le pur extérieur est ce qui fortifie le pur intérieur. Mais ces pensées n'étaient pas encore mûres. Il fallait revenir aux chemins d'entendement. Il faut toujours revenir. Après un assez long silence, ce fut le Polytechnicien qui nous ramena.

“ Je comprends, reprit-il, la cause et l'effet ; je ne les sépare point du mécanisme, et, pour dire simplement, l'instant suivant d'un mouvement défini dépend de l'instant immédiatement précédent. Mais cette cause sans corps, pure relation, est-elle une cause ? Et cette succession dans l'idée est-elle le temps ? ”

“ Oui, ajoutai-je, le temps, qui est de l'Univers ; le temps, qui nous tient si bien. Ce moment-ci est unique et ne reviendra jamais ; déjà il n'est plus. Et que pouvons-nous, en arrêtant nos pensées, sinon rendre plus sensible ce passage à

E N T R E T I E N S

l'instant suivant de toutes choses ensemble, et ce mouvement qui n'est point mouvement ? ” *Vitesse.*

“ *Le temps, dit le vieillard, est le récif et le naufrage pour la raison. Appelons de nouveau l'entendement au secours* ”.

“ *Appelons-le, dis-je à mon tour. Que le temps n'ait point de vitesse et que le temps ne soit nullement une dimension, c'est ce qui est apparu à tous les esprits attentifs, par l'arrogance des nouveaux physiciens. Car, comme ils disaient que leurs étranges propositions étaient désormais incontestables, ce fut une occasion d'examiner, et de trouver qu'elles n'avaient point de sens* ”.

“ *Le temps, dit Lebrun, n'a point de vitesse. Deux temps ne pourraient être l'un plus vite et l'autre plus lent, que par le double rapport à l'espace et au temps, que suppose la vitesse ; il y aurait donc un temps commun à ces deux temps ; et ce temps commun est le*

E N T R E T I E N S

Dimension. *temps ; les autres sont des mouvements''.*

“ Le temps, repris-je, n'est nullement une dimension ; il ne suppose point un rapport de lieu ni un changement de lieu, ni une distance. Une chose, sans changer de lieu, passe nécessairement à l'instant suivant et encore au suivant, du même pas que toutes les autres choses ; et ces pas dans le temps ne sont que des métaphores ; le temps n'est ni loin ni près ; le temps de la nébuleuse d'Orion est ce même temps où nous voyageons nous-mêmes sans changer de place. Dire qu'un temps est éloigné, c'est une trompeuse métaphore ; car c'est le lieu qui est éloigné ; mais le temps où nous atteindrons ce lieu viendra que nous le voulions ou non, que nous allions ou non à ce lieu ; on ne peut le hâter, ni le retarder, ni par conséquent le parcourir''.

“ Voilà, dit le vieillard, en peu de mots un grand nettoyage. On peut tout dire sur le temps séparé et sans contenu,

E N T R E T I E N S

comme on peut tout dire sur l'espace séparé et sans contenu, car les mots permettent tout ; mais lorsque l'entendement est à son œuvre, et saisit l'expérience, le temps est une forme que l'on retrouve, qu'on ne peut penser autre ; et cela suffit ”. Formes.

“ Cela suffit, dis-je, pour qu'on sache que le temps n'est pas des choses, pas plus que l'espace, mais que les choses quelles qu'elles soient ne peuvent être connues que par l'espace et le temps ”.

“ Eh oui, reprit le vieillard. Découvrir ensemble l'esprit et le monde, et chacun par l'autre, cela comble l'homme ; il n'en demande pas plus ; il n'en cherche pas plus. Mais faute de rencontrer cette double résistance, qui l'assure de sa place, et même de tous ses devoirs, il part, tantôt à la conquête du monde par la raison, ce qui ne donne que raison sur raison, tantôt à la conquête de la raison par le monde, ce qui ne donne que mondes sur

E N T R E T I E N S

Universel. mondes, et une sorte de matière raisonnable. Et c'est toujours confondre forme et matière, ou bien, après les avoir séparées, ne pas comprendre qu'on ne peut les séparer. Connaître le monde par les idées, voilà l'entendement ”.

“ Négliérons-nous, dis-je, ceux qui prennent le temps comme un ordre propre à chaque être qui a conscience de soi, ordre de ses pensées et de ses sentiments, qu'il transporte au monde, et dont il habille le monde comme d'un vêtement étranger ? ”

“ Cela, répondit le vieillard, est hors de notre recherche présente. Mais il n'est pas difficile d'apercevoir que nous n'avons de souvenirs en ordre que par le temps commun. L'avant et l'après sont des vérités universelles, aussi pour le poète qui se souvient ”.

“ Voilà donc, conclus-je, le temps rétabli comme universel ; et admirez ce beau mot, si peu compris ; universel ce qui est nécessaire, et donc de l'univers, de

E N T R E T I E N S

quelque façon que je pense à l'univers ”. *Déduction.*

“ Trouver l'universel, ajouta le vieillard, ne pouvoir le plier à soi, s'y ranger, s'y reconnaître, c'est se connaître esprit. Aller au delà, c'est vouloir, comme dit l'autre, sauter par-dessus son ombre, car, en toute preuve, l'universel est présupposé ”.

“ Permettez-moi, dis-je, une remarque d'écolier. De ce que l'on ne peut rompre le temps, faut-il conclure que l'Univers se pliera au temps, que l'instant suivant dépendra du précédent par la seule raison que tout temps suppose un temps qui ait précédé ? Faut-il conclure que quelque chose demeure le même en tout changement, par la seule raison que le même temps nous porte d'un état à l'autre ? Faut-il conclure que quelque chose d'autre doit toujours arriver, par la seule raison qu'un temps suit toujours un temps ? Et enfin que ce qui est après ne peut être avant, par la seule raison qu'on

E N T R E T I E N S

Vase clos. ne peut renverser l'ordre du temps ? Cela me paraît creux. C'est une preuve moins forte que le fait qu'elle veut porter ”.

“ Dédution, répondit le vieillard, mal juridique. De ce que les citoyens doivent obéissance, on voudrait que les choses doivent obéissance. Mais si nous menons à bien ces entretiens, il apparaîtra peut-être que les choses n'obéissent à rien, et que l'espace, le temps et le mouvement sont des instruments qui nous permettront de saisir cela même ”.

“ Il y a des cas, remarqua Lebrun, où la nature répond trop bien. Tout le monde connaît le second principe de la thermo-dynamique ; on nous en a rebattu les oreilles, et personne n'a su dire si c'était seulement un fait de l'expérience que, dans un système fermé, jamais l'énergie ne s'élève et ne devient d'elle-même plus efficace, mais qu'au contraire elle descend toujours au plus bas niveau, tous les travaux se faisant, comme on dit, et la

E N T R E T I E N S

transformation de mouvement en chaleur *Le fou.*
*n'étant pas réversible pleinement. Et sans
doute nul n'aurait vu en cette condition
autre chose qu'une difficulté de plus dans
le maniement du monde, si le seigneur
Temps n'avait en quelque sorte attendu
ce changement irréversible, qui seul lui
donne un objet. Le temps ne peut revenir ;
voilà que le devenir naturel ne peut pas
non plus revenir. Cela n'est-il pas provi-
dentiel ? ”*

*“ Le monde est raison, reprit le
vieillard. Ainsi parlèrent les stoïciens ;
et cela est la source de toute résignation,
c'est-à-dire, à ce que je finis par croire,
de tout le mal possible, ou presque. Car,
pour un pieux sage qui s'abstient de tuer,
combien tuent, en ordre ou non, parce
qu'ils se disent qu'après tout c'est l'ordre
du divin Monde, et son invincible Volonté,
qui a décrété cela, et qu'enfin tout est bien,
tout est juste, tout est raisonnable en ce que
nous faisons par force ! Et, selon mon*

E N T R E T I E N S

Miracle. opinion, cette pensée poussée à bout est l'âme du fou. Sage entendement, entendement borné, conseille-nous le courage, d'après le spectacle de cette mer qui ne veut rien, où il est clair que la même vague qui nous noierait, et par le principe d'Archimède, nous portera aussi bien, et par le principe d'Archimède. Mais nous sommes ici au point où l'homme tourne les talons ; manière immémoriale et sûre de regarder les dieux ”.

“ Méfions-nous, dis-je, du miracle ; c'est la chose du monde la plus commune ”.

“ Je pense donc selon l'ordre, reprit le vieillard ; c'est le rôle de l'Ancien. Platon a voulu nous instruire, lorsqu'il nous montre le plus ancien pensant par ordre, et le plus jeune répondant seulement : “ Oui, c'est cela même, comment autrement ? ” Comme nous mettons des points et des virgules. Et, comme il me semble que, par notre prudence de géomètres, tout est pas-

E N T R E T I E N S

sablement en place, je puis me permettre *Mécanisme.*
d'abord une sorte de résumé. Premièrement il est vrai que la cause, telle que nous l'appliquons à l'expérience, s'accorde au temps ; mais non point sans des notions intermédiaires, qui sont droite et angle, mécanisme, composition des mouvements et des forces, atomisme formel, et enfin négation de tout ce qui est interne. Car le mécanisme définit la substance que j'appellerai formelle, c'est-à-dire la chose invariable qui se ment, aussi bien que le travail invariable qui se transforme, ainsi que nous avons compris par le clou, la vis et la poulie. Et ceux qui voudraient dire que le temps est antérieur selon l'ordre à nos constructions mécaniques et même géométriques, vont certainement trop vite. De même que le mouvement n'est pas encore réel, et qu'il ne le sera qu'appliqué au changement, de même le temps de la mécanique n'est pas encore le temps ; c'est plutôt une exi-

*Causes oc-
cultes.*

gence du temps, ou appel au temps, une place vide, quoique formellement dessinée ; et le temps, comme le mouvement, n'est pleinement ce qu'il est que lorsqu'il saisit la chose perçue dans l'expérience. Il y a donc un chemin vers le temps par nos pensées, quoiqu'ensuite nous prononçons, par retour, que nos pensées sont elles-mêmes dans le temps ; et cette réflexion est plus ou moins propre à nous faire saisir l'ordre de nos pensées, selon que notre idée du temps est plus près de se poser en quelque sorte sur l'Univers donné. Mais il ne faut point se hâter de se soumettre au temps. Et, si nous avons bien compris que rien n'arrive que par l'extérieur, les deux autres propriétés de la cause n'enfermeront plus guère de mystère. En somme il ne s'agit encore ici que d'éliminer les causes occultes, ou, si vous voulez, d'exposer le mécanisme en toute rigueur. Mais maintenant il vaut mieux interroger, afin que nos ponctua-

E N T R E T I E N S

tions ou respirations soient mieux mar- Pluie.
quées. Et que le plus jeune réponde ''.

*“ J’ai, dit Lebrun, une provision de
réponses. Le oui est un plaisir rare ”.*

LE VIEILLARD

*Ne dit-on pas que le nuage est cause
de la pluie ?*

LE PLUS JEUNE

On le dit.

LE VIEILLARD

Mais est-ce bien dit ?

LE PLUS JEUNE

*Je ne sais que répondre. Car je sais
que le nuage n’est en lui-même qu’une
pluie. Les gouttes d’eau ne peuvent cesser
de tomber. Regardez, voici là-haut une
pluie aérienne, et qui n’arrive point jus-
qu’à ce sable. Et si j’entends pluie comme
ce qui mouille la terre, nuage n’est point
cause de pluie.*

E N T R E T I E N S

Effet.

LE VIEILLARD

Bon. Mais si le nuage, par la grosseur des gouttes, par un vent froid, et enfin par toutes les circonstances, vient à toucher le sol, dirons-nous que le nuage est cause de la pluie ?

LE PLUS JEUNE

Il est pluie alors, il n'est plus nuage.

LE VIEILLARD

Jeunesse trop savante !

LE PLUS JEUNE

Hélas ! Déjà mûre.

LE VIEILLARD

Il faut prendre son parti de l'âge. Mais, dites-moi, le nuage n'est-il point dit cause ?

LE PLUS JEUNE

Oui.

LE VIEILLARD

Et la pluie effet ?

E N T R E T I E N S

LE PLUS JEUNE

Changeement.

Oui.

LE VIEILLARD

Tant que la cause est et que l'effet n'est point, peut-on dire que la cause est cause ?

LE PLUS JEUNE

Non.

LE VIEILLARD

Et quand l'effet est, peut-on encore séparer la cause de l'effet ?

LE PLUS JEUNE

On ne le peut point.

LE VIEILLARD

Disons-nous que la cause passe dans l'effet ?

LE PLUS JEUNE

Nous le dirons.

LE VIEILLARD

Aussitôt dans l'effet ?

E N T R E T I E N S

Gouttes.

LE PLUS JEUNE

Nous le dirons ; aussitôt que la cause est cause, la cause n'est autre que l'effet.

LE VIEILLARD

Nous ne pouvons donc garder ces deux termes séparés, pas plus que nous ne pouvions séparer un point et un autre, deux points et droite, droite et angle, position et mouvement ?

LE PLUS JEUNE

Non, pas plus.

LE VIEILLARD

Une goutte d'eau est d'abord très petite ?

LE PLUS JEUNE

Oui.

LE VIEILLARD

Et cette petitesse est cause que la goutte tombe très lentement ?

E N T R E T I E N S

LE PLUS JEUNE

Chute.

Oui.

LE VIEILLARD

Mais cela ne veut point dire qu'elle est d'abord très petite, et qu'ensuite elle tombe lentement ?

LE PLUS JEUNE

Non. De cela même qu'elle est très petite, elle tombe très lentement.

LE VIEILLARD

Mais si l'air se trouve refroidi, la goutte grossit ?

LE PLUS JEUNE

Oui.

LE VIEILLARD

Par cela même ?

LE PLUS JEUNE

Par cela même.

E N T R E T I E N S

Cause.

LE VIEILLARD

Et, autant qu'elle est plus grosse, elle tombe plus vite ?

LE PLUS JEUNE

Par cela même. La cause passe dans l'effet.

LE VIEILLARD

Il ne peut donc y avoir le moindre retard, ni le moindre écart de temps, entre le moment où la cause existe et le moment où l'effet commence d'exister ?

LE PLUS JEUNE

Cela ne se peut point.

LE VIEILLARD

Ainsi la cause ne peut nullement attendre, ni rester suspendue, comme grosse de possibles qui ne sont point ?

LE PLUS JEUNE

Elle ne le peut, si du moins elle est cause.

E N T R E T I E N S

“ Laissez-moi, dis-je, troubler le jeu. *Théologiens.* Cette cause qui figure en nos raisonnements scolastiques, cette cause qui attend, cette cause qui pourrait et ne fait point, c'est l'homme juridique. Cette erreur-là aussi vient de politique ”.

“ Et, au rebours, répliqua le vieillard, on verrait une politique nouvelle, si l'entendement s'en mêlait. Mais il doit se fortifier d'abord à des études plus faciles, et même, selon mon opinion, gagner ses lettres de noblesse. Toute la résistance politique fut toujours contre l'intelligence ; et j'estime que l'intelligence n'a pas encore combattu avec toutes ses armes. Veut-on que les théologiens, qui sont au vrai les politiques, la placent à son rang, quand elle se méprise elle-même ? ”

“ Au jeu, maintenant ”, répondis-je.

LE VIEILLARD

Ainsi, dans la chaîne sans fin des causes et des effets, bien vainement nous

E N T R E T I E N S

Condensation. voudrions conserver des causes qui ne font rien et des effets qui ne sont point causes ?

LE PLUS JEUNE

Bien vainement.

LE VIEILLARD

Mais sans arrêt la cause passe dans l'effet ?

LE PLUS JEUNE

Sans arrêt.

LE VIEILLARD

Ce nuage se grossit sans cesse en sa partie froide, par condensation ?

LE PLUS JEUNE

Oui.

LE VIEILLARD

Disons mieux ; la partie froide passe sans cesse du chaud au froid.

LE PLUS JEUNE

Disons-le.

E N T R E T I E N S

LE VIEILLARD

Héraclite.

Cette pluie ne cesse de tomber.

LE PLUS JEUNE

Elle ne cesse.

LE VIEILLARD

Mais dans la partie chaude, ou, pour mieux dire réchauffée, la pluie ne cesse de se sécher dans l'air.

LE PLUS JEUNE

Elle ne cesse.

LE VIEILLARD

Et c'est en ce sens que le nuage est limité par le dessous ?

LE PLUS JEUNE

En ce sens, oui.

LE VIEILLARD

Ainsi ce nuage ne cesse de couler, même quand il demeure ?

E N T R E T I E N S

Tout change.

LE PLUS JEUNE

Il ne cesse.

LE VIEILLARD

Certes, celui qui a dit il y a quelques siècles que tout s'écoule n'a pas dit une petite chose. Et le soleil d'Héraclite était passé en proverbe au temps de Platon ; preuve que l'Ionien n'avait pas considéré, seulement la fuite des choses qui fuient, chose facile, mais qu'il avait pénétré par la pensée au cœur même des rochers, et jusqu'à ce soleil aux fidèles retours. Je dis bien par la pensée ; car nous ne pouvons d'aucune manière penser le repos que par le changement, et le rapport de cause à effet ne vit que d'un continuel passage.

LE PLUS JEUNE

Il est vrai.

LE VIEILLARD

C'est ainsi que le temps se dessine dans

E N T R E T I E N S

nos pensées abstraites aussi, nous con- *Pensées.*
duisant toujours à l'instant suivant ?

LE PLUS JEUNE

Oui.

LE VIEILLARD

*Mais le mouvement traduit-il autre
chose que cette exigence de notre esprit ?*

LE PLUS JEUNE

Il me semble que non.

LE VIEILLARD

*Et la ligne droite elle-même, est-elle
pensée autrement que par une sorte
de course de ce qu'elle est à ce qui lui
manque ?*

LE PLUS JEUNE

Elle n'est pas pensée autrement.

LE VIEILLARD

*Le petit n'exige-t-il pas le grand, et
le grand le petit ?*

E N T R E T I E N S

Le tisserand.

LE PLUS JEUNE

Il l'exige.

LE VIEILLARD

Le tout n'exige-t-il pas la partie, et la partie le tout ?

LE PLUS JEUNE

Il l'exige.

LE VIEILLARD

Ainsi ne sommes-nous pas semblables au tisserand qui essaie sa navette avant de tisser ?

LE PLUS JEUNE

Nous le sommes.

LE VIEILLARD

Et toutes nos idées d'objet ne sont-elles pas tissées de fils entre-croisés, comme sont les vêtements ?

LE PLUS JEUNE

Elles le sont.

E N T R E T I E N S

LE VIEILLARD

Passage.

En voilà assez pour que nous puissions dire que la forme du mécanisme nous prépare mieux à saisir le changement que le repos.

LE PLUS JEUNE

Nous pouvons le dire.

LE VIEILLARD

Et qu'enfin la cause mécanique exprime à merveille cette condition que la cause passe dans l'effet ?

LE PLUS JEUNE

Nous pouvons le dire.

LE VIEILLARD

Sans que nous ayons à faire appel à la seule nécessité du temps ?

LE PLUS JEUNE

Je ne sais.

E N T R E T I E N S

Attente.

LE VIEILLARD

Il me semble que le propre de l'entendement est de s'en tenir à la nécessité d'une idée et puis d'une autre ; et qu'enfin la droite trace bien le temps, en un sens, et que le mouvement le trace encore mieux, sans qu'on puisse dire toutefois que ces tracés représentent le Temps ; mais plutôt ils le préparent ; car il faut que le temps soit nié comme dimension, mais d'abord pensé comme dimension.

LE PLUS JEUNE

Cela me semble à moi aussi.

LE VIEILLARD

Ainsi tout mécanisme nous dispose selon l'attente, l'attente de quelque chose qui va arriver, qui ne cesse d'arriver ?

LE PLUS JEUNE

C'est ainsi.

E N T R E T I E N S

J'interrompis encore une fois. “ L'idée, à ce que je crois, dis-je, s'amincit. Certes, il est bon de remarquer que notre dialectique tombe d'elle-même dans l'instant suivant, et que le mouvement est tel qu'on ne peut l'arrêter en pensée sans le continuer en pensée. Mais j'aime mieux porter mon attention sur une idée que je n'avais point jusqu'ici formée, c'est que l'idée de cause enferme en elle un changement continuel, une chute imminente et qui n'attend jamais. Arme abstraite, qui frappe toujours, et qui rompt les apparences ”.

“ C'est pourquoi, répondit-il, j'ai voulu insister là-dessus au delà de toute patience. Au reste l'entendement n'a point pour fonction de fonder absolument les nécessités ; il lui suffit de les éprouver de mille manières. Et je suis persuadé que l'erreur constante des politiques est de croire qu'il y a des causes qui attendent, et qui agiront plus tard, on ne sait quand,

E N T R E T I E N S

Entropie. *comme un canon chargé part à un moment déterminé. Au lieu qu'il faut savoir, par idée claire, qu'une maison ne cesse de crouler, qu'une montagne ne cesse de s'user, qu'une explosion ne cesse de se faire, et choses semblables ; et je crois que le sentiment de présence, qui nous tient en contact toujours avec la réalité, suppose cette sorte d'attente dialectique, plus clairvoyante que les yeux. Mais, ajoutait-il, les ombres s'allongent, le couchant déjà rougit et je voulais, en cet entretien déjà trop long, examiner encore, je ne dis pas résoudre, l'autre difficulté. Savons-nous si ce qui est après ne pouvait être avant ? Et comment le savons-nous ? "*

" Entropie, dit Lebrun, mystère ! "

" Mystère, oui, dans les abrégés, reprit le vieillard. Mais faisons sonner encore une fois cette idée du rapport extérieur, qui est sans doute l'idée de l'existence nue. Quand on s'étonne que, dans un système clos, tout descende au plus bas, n'est-ce pas

E N T R E T I E N S

parce que l'on oublie la règle des règles, Le point.
que le changement d'une chose, grande ou
petite, il n'importe, enfin le nouveau et
l'événement dans une chose, s'explique
toujours par le dehors, et enfin par ce
qu'elle n'est point ? Si l'explosif se con-
centrait de lui-même, et non par une ex-
plosion extérieure comme est un feu, il
faudrait dire que le mécanisme échoue là,
et qu'il se fait des changements à l'in-
térieur du point. Car le point, nous
l'avons assez dit, n'est pas petit ; il est
ce qui n'a de nature qu'extérieure, comme
position, ou choc d'un voisin. Et cette sou-
veraine idée d'entendement exige, il me
semble, qu'un système clos soit inerte,
j'entends par rapport aux systèmes voi-
sins ; en d'autres termes que tout s'y
achève, et que rien n'y commence ; ce que
la loi de dégradation exprime assez bien.
Ce qu'exprime cette loi, je le soupçonne,
c'est que tout ce qui se passe dans un sys-
tème clos est soumis lui-même au rapport

Système clos. extérieur, c'est-à-dire que les événements y sont la suite de différences, qui, par la clôture, ne peuvent donner un changement sans fin ; c'est donc encore par l'inertie des parties et des parties de parties que le système clos vient à l'inertie, entendez à ne plus changer tant qu'il est clos. Je suis bien loin de dominer cette idée difficile, mais j'en vois un exemple dans ces molécules en mouvement qui nous représentent la chaleur, et dont l'incessante circulation se traduit finalement par une température uniforme. Aussi ce n'est pas par hasard que l'on imagine un génie qui du froid ferait le chaud ; ce n'est que le retour des qualités occultes. Peut-être vaudrait-il mieux dire qu'un système clos n'a point de propriétés ; je suppose que telle est l'idée cachée, à laquelle on va en aveugle, et par la seule technique. Au lieu que l'entendement découvre ici l'indivisible existence, par l'indivisible relation ''.

E N T R E T I E N S

“ Je n'en demanderais pas plus, répondit Lebrun. Car présentement j'ai assez à réfléchir sur le point, qui n'est rien, et sur l'atome, qui n'est rien. Aucune chose ne fait que rendre et transmettre ; un soleil n'est qu'un centre de chute ou de contraction. Comment concevoir un soleil indépendant ? ” Soleil.

“ Montagne sans vallée, dis-je. Cette vieille comparaison trouve ici son logement, et ce n'est pas trop tôt ”.

Ces monologues s'échangeaient, si l'on peut dire, pendant le retour, sur la dune dorée et élastique au pied. Est-il chose au monde plus évidemment mouvante qu'une dune ? Le vent y sème un nuage de sable ; l'herbe se trouve parfois à demi couverte ; mais elle s'étale de nouveau en son sommet, formant le plus étonnant tissu, d'où ces vagues solides sur lesquelles nous marchions, solides pour notre poids et pour notre durée, mais qu'un demi-dieu moins éphémère pourrait voir rouler et s'écrou-

E N T R E T I E N S

La dune. *ler comme nous voyons les vagues d'eau. Un homme du pays nous décrivait, d'après les traditions, l'ancien estuaire, le port maintenant enseveli, et la rivière devenue l'humble source aux roseaux. Il ne suffit pas de percevoir le changement ; il faudrait le chercher et l'exiger, et, pour tout dire, ne penser le permanent que dans le changement. Pour moi, je n'en étais pas encore à cette grande idée ; j'étais assez content d'avoir compris à demi ; remettre au lendemain des pensées qui promettent, est-il fin de journée plus belle ?*

SIXIÈME ENTRETIEN

SIXIÈME ENTRETIEN

Nous sommes de nouveau prisonniers ; Copie. une fine pluie bouche toutes les vues. Silence partout. Est-ce l'image de nos pensées ? Le peintre copiait un de ses tableaux. Il disait : " Une copie de copie n'est rien. Quand je perçois les bosses et les dentelures d'une roche, la main suit naturellement le mouvement des yeux ; je saisis en imagination, je contourne, je m'accroche ; d'où un mouvement animal du crayon ou de pinceau. Mais un dessin d'après tableau n'a point ce pouvoir au même degré ; aussi le dessin du copiste revient aux formes de l'écriture ; le sinueux selon la main efface la nature ".

E N T R E T I E N S

Chaos.

“ C’est, lui dis-je, qu’il n’y a point de raison des formes naturelles, mais plutôt des causes, c’est-à-dire mille chocs de particules dansantes, brassées, heurtées, frottées, usées, sans aucun retour ni recommencement. Selon nos pensées, c’est la vague qui entraîne la goutte d’eau ; mais, selon l’existence, chaque gouttelette ignore la vague, et s’échappe, et glisse et se heurte. Cela fait un chaos que la main n’imite point si elle n’est heurtée elle-même ou menacée. La nature brise nos idées comme elle brise nos actions. On peut penser la droite, on ne peut la parcourir. Le monde est sans loi ”.

“ Cela même, dit le vieillard, est la loi du monde. Nos lignes se souviennent et s’imitent elles-mêmes ; la nature est sans mémoire. Il n’y a point deux vagues semblables. Or cette marque et cette griffe de la nature, la raison ne peut l’imiter. Les monades de Leibniz sont admirablement uniformes, et l’unité du monde qu’elles

E N T R E T I E N S

perçoivent toutes ramène l'identité dans la variété. L'existence se perd alors dans l'essence. Au contraire, enfonçant ici la pointe de l'entendement comme un outil, je me suis trouvé souvent sur le point d'apercevoir comment l'inertie, bien comprise et fortement tenue, explique assez la pure existence. Un atome, qui n'a point du tout de nature interne, qui n'est jamais autre que ce que le font les chocs d'autres atomes, et qui n'a d'autre communication que celle-là avec la lune ou le soleil, donnera une meilleure idée de l'existence pure. Sous deux conditions, que l'on est sujet à oublier. La première est que l'atome n'est qu'une idée, c'est-à-dire que toute partie réelle est elle-même un monde régi par la même loi extérieure, et que la nature, même intérieure, de toute chose est hors d'elle. La seconde, c'est qu'il faut bien faire attention que le choc d'une parcelle contre une autre dépend lui-même d'autres chocs, et ainsi indéfiniment. L'indéfini, qu'on

L'indéfini.

E N T R E T I E N S

Le choc. nomme quelquefois la fausse infinité, et qui n'est que l'insuffisance radicale, ou pure matière, est une grande idée contre les idées, et qui exprime justement l'antagoniste, la chose enfin. Peut-être, veux-je dire ; car cette idée nue étourdit ”.

“ Bon, dit Lebrun. Le monde serait donc brume, à ce compte, tel qu'il se montre aujourd'hui. Mais qu'est-ce que le choc ? Que se passe-t-il au choc ? Toute notre physique ici se casse le nez ”.

“ Je ne sais, dit le vieillard. Il n'y a sans doute pas plus de choc dans ce monde qu'il n'y a d'atome, ni de ligne droite. Le choc n'exprime que la nécessité extérieure ; et la nécessité extérieure, entendez bien ce mot, exige que la rencontre, comme dans le coin et le levier, ne déforme rien, et se traduise seulement par une déviation et une composition des mouvements, comme dans la réflexion contre un plan, selon Descartes. Et cette idée, hardiment suivie, est ce qui nous jette dans le monde lui-

E N T R E T I E N S

même, où tout est extérieur et pure ren- L'éternel.
contre. Seulement, j'avoue que l'idée de
moyennes et d'abrégés, qui est une idée de
praticien, me ramène aisément à penser
l'homogène où il n'est point, ce qui est
cause que la notion du monde réel se trouve
comme émoussée ”.

“ Le pyrrhonisme, interrompis-je, se-
rait le vrai des praticiens ”.

“ Au rebours, reprit le vieillard,
j'admire comment les idées d'entendement,
si méprisées, sont toutes orientées vers
l'existence, et contribuent toujours à
l'exprimer sans faute, par cette recherche
du dehors, et cette notion du solide, si
évidemment géométrique, par laquelle l'es-
prit se donne l'objet ”.

“ Idée inépuisable, dit Lebrun.
Croyez-vous qu'en revenant hier soir sur
cette idée de système clos, je remon-
tais jusqu'au triangle, système clos, qui
prend aussitôt son niveau éternel, qui est
tout ce qu'il peut, et qui ne s'enrichit que

E N T R E T I E N S

La bombe. par des déterminations étrangères ? ”

“ Mais, demandais-je, vous n'en restiez point là ; vous vous rapprochiez de la bombe calorimétrique, j'entends parfaite, c'est-à-dire définie ”.

“ Pour mieux dire, répondit Lebrun, je sautais dedans, fermant la porte à toute relation extérieure. Et je me disais que rien n'agit au monde que comme une chute, et sous la condition d'un trou, ou différence de niveau. Par exemple la chaleur uniforme ne fait rien ; un corps électrisé, sans communication avec aucun autre, il n'importe point qu'il soit peu chargé ou beaucoup, et ces expressions n'ont même point de sens. Or, dans ma bombe calorimétrique, je voyais bien que tous les trous se combleraient, soit de chaleur, soit d'électricité, soit de travaux mécaniques ; j'admettais encore un balancement, comme de vagues ; mais tout revenait sur soi, les parois, supposées parfaitement imperméables à tout, supprimant

E N T R E T I E N S

toute différence de niveau entre le dedans et le dehors. Ainsi, par ces limites, il me semblait que tout allait au repos, et que mon système clos n'en sortirait plus". L'événement.

" Ce qui revient à dire, ajoutais-je, qu'une chose, prise en soi, ne change jamais, et au contraire s'établit dans son être ".

" Disons, reprit le vieillard, qu'elle n'est qu'essence, et qu'elle n'existe point. Exister, c'est dépendre, c'est être battu du flot extérieur. Il n'y a point d'événement dans nos idées ; et cela ne définit pas mal l'événement ".

" L'événement, dit Lebrun, par l'infini du monde autour ? "

" Trop vite, répondit le vieillard ; il n'y a d'infini ici que par une imprudente abréviation. Simplement une chose pousse, elle-même poussée ; une existence en suppose une autre et une autre, et il n'y a point d'et cætera pour l'entendement. Les conditions autour ne perdent point d'importance à mesure qu'on s'éloigne, si

L'aventure. *ce n'est aux yeux du praticien obtus. L'existence toujours suppose l'existence, hors d'elle toujours et autre ; et voilà l'existence ''.*

“ Fluide, perfide, dit Lebrun. Je ne sais si l'homme moyen supportera cette idée. Si l'on en persuadait les gens, cela ferait un fameux mouvement de Bourse ”

“ J'ai cru cela, faute d'avoir observé l'homme, répondit le vieillard. Dans le fait, nous semblons vivre sur un ensemble de prévisions réellement ridicules, et auxquelles personne ne croit. César n'a pas prévu les poignards. Et qui donc a prévu le jour de sa propre mort ? Je me suis fait une sorte de règle pour l'histoire de mon temps, c'est que les événements qui arrivent ne sont jamais ceux qu'on avait prévus. Dans le fait les hommes traversent plus aisément un Océan qu'un continent. Ils vont alors à l'avenir tout proche, sans le connaître, mais forts pour le changer. Une traversée ne dépend

E N T R E T I E N S

pas, beureusement, du premier coup de barre ; le monde fluide nous lave de prévision. Ce qui effraye les hommes, et les rend tristes, c'est qu'ils imaginent que cet avenir, qu'ils ne savent prévoir, est néanmoins prévu ; idée confuse que l'entendement effacerait s'il étudiait les interférences, en se délivrant de penser un système clos, où rien n'arrive, comme vous disiez, Lebrun, où tout est déjà arrivé. Ne pas clore, c'est le salut de l'esprit ; et l'action passe aussi par cette porte-là".

Hypothèse.

" La nécessité, demandai-je, est pourtant d'entendement ? "

" Nécessité, répondit le vieillard, que l'entendement ne cesse de couper en deux. Car la nécessité des idées est hypothétique ; si je suppose un triangle, tout s'enchaîne nécessairement ; mais cette nécessité n'existe pas plus que le triangle. Et quant à la nécessité réelle, elle n'est que la dépendance d'une chose quelconque à l'égard des autres ".

Dépendance.

“ Ce qui, ajoutais-je, réalise l’hypothèse ”.

“ Regardons bien ici, dit le vieillard. C’est parce que le coin est un plan incliné indéformable que le meuble est soulevé ; mais un théorème ne soulève rien ; ce qui fait quelque chose, c’est la réunion ici et en ce moment, du coin, du meuble, du plancher, du marteau, de l’homme qui frappe ; et chacune de ces conditions dépend d’autres, maison bâtie, voyage fait, erreur d’aiguillage, outil fabriqué, arbre coupé et d’abord planté, et ainsi du reste. Les théorèmes permettent de lire cette dépendance, ils ne la font point ; ils en expliqueraient aussi bien une autre. Comme je disais, le principe d’Archimède est loi de toute navigation, mais de tout naufrage aussi. Ce n’est pas la nécessité des théorèmes qui nous tient ; celle-là au contraire c’est nous qui la tenons comme un outil. Mais l’esprit, je l’ai remarqué pour mon propre compte, glisse là, substituant à la

E N T R E T I E N S

nécessité des choses, qui est pur fait et simple rencontre, la nécessité des idées, contre laquelle il se dit qu'il ne peut lutter. Oui, ajouta-il, les hommes sont pris et repris à ce piège, saisis soudain de cette idée mortelle qu'il est aussi nécessaire qu'ils périssent ou soient sauvés en telle rencontre, qu'il l'est que les trois angles d'un triangle fassent ensemble deux droits, ou que le nombre Pi ait telle décimale après telle autre. Tout leur semblant calculé, mesuré, pesé, ils ne comptent plus leur active présence, ni leur propre action, et du jeu retirent leur courage, qui pourtant importe. Ce qui vient de ne pas savoir que le monde existe ; ce qui vient de ne pas savoir ce que c'est qu'exister. "

Nous écoutions en silence le petit bruit de la pluie, nous imaginions la mer proche, perpétuellement balancée. J'interrogeais même, pour ma part, cette pesanteur si sensible, et qui toujours menace. Nous nous sentions passagers pour

Voyage. *un voyage incertain. Après que j'eus rassemblé en quelques mots cette pensée, par elle-même assez éloquente, je poursuivis mes réflexions en ces termes : " D'après une expérience qui m'est maintenant familière, je sais que cette idée de voyage incertain, d'avenir inconnu, de luttes imminentes et imprévisibles, qui est une idée de marin, est bien loin de porter la marque de la tristesse. C'est la destinée, notion fantastique, qui nous accable dans les mauvais moments. Le monde nous accable souvent, et finalement nous chassera de l'existence, mais d'une tout autre manière, comme les vagues attaquent le bateau. Jamais, disiez-vous, l'événement n'est ce qu'on prévoyait ; cette vue de l'avenir est ce qui console et redresse. Remarquez que le bonheur continu et prévu ennuit. Mathilde, dit Stendhal, s'ennuyait en espoir. Cet avenir bien réglé, qui nous semble s'approcher tout chargé et arrimé, nous ne l'aimons point. Cette remarque,*

E N T R E T I E N S

si amplement vérifiée, éclaire à son tour Le cœur.
*nos chagrins ; c'est autant que nous les
imaginons en marche, tout chargés aussi
et arrimés, comme si nous lisions une
lettre de voiture, c'est par là qu'ils nous
accablent. Chacun, dans les mauvais pas-
sages, se représente toute sa vie selon
l'actuelle situation ; de ce qu'il est, il dé-
duit en géomètre ce qu'il sera ; l'ennui
n'est pas peu dans le chagrin ; il est presque
tout ; et l'ennui est purement imaginaire.
Et quand je cherche ainsi misérablement
à prévoir l'imprévisible événement, à
me prouver qu'il doit être tel, qu'il ne
peut être autre, n'est-ce pas une sorte
d'argument ontologique que j'essaie, cons-
truissant l'existence par raisonnement ?
C'est ainsi que nos peines se font un
avenir. Mais sois tranquille, mon cœur ;
il y aura autre chose, et encore autre
chose ; hâte-toi de jouir de cette tristesse,
car elle n'est qu'une ride sur l'eau. De
grands maux peuvent nous consoler. Ima-*

E N T R E T I E N S

Saisons. ginez un homme souffrant d'une déception ; cela est déjà derrière lui, mais il le voit devant lui. Supposons qu'un incendie mette en péril à ce moment-là ses biens et sa vie ; la déception est oubliée. ”

Pendant que je parlais, le ciel devenait plus clair à l'ouest ; un bon vent emportait ensemble la pluie et les nuages bas. Le soleil presque aussitôt fit briller les chardons comme des bijoux.

“ Ce ciel, dit le vieillard, devrait nous instruire ; car sa loi la plus claire est que nous n'y pouvons découvrir de loi ; tout y est importé, tout y vient d'ailleurs. Les saisons ne sont que des moyennes. Il ne semble point possible qu'un ciel bas soit jamais nettoyé ; mais rien n'est plus simple ; et on le comprendrait mieux si l'on apercevait le changement partout ; car nous disons abstraitemment que la pluie ne cesse pas ; en réalité toute pluie meurt, c'en est une autre qui renaît ; et, comme nous disions, un nuage

E N T R E T I E N S

ne cesse jamais de fondre. De même, dans nos tristesses, nous ne remarquons point qu'elles sont changées, effacées, consolées d'instant en instant ; nous travaillons vainement à les retrouver. Et cette obstination est métaphysique ; nous voulons penser comme essence ce qui n'est qu'événement. Les hommes sont tous philosophes ; bien peu d'hommes sont physiciens ”. Philosophes.

“ Bien peu de physiciens sont physiciens, dit Lebrun. Car ils en viennent presque tous à dire : voilà ce que c'est que la pluie et ce que c'est que la vague. Leur univers n'est qu'un abrégé, quelque chose d'égal à soi, sans aucun avenir. Ils sont même contents d'avoir tout réglé. J'ai remarqué une étrange préférence de ces hommes, qui se croient contemplateurs, pour l'éternel recommencement. C'est bien exactement oublier l'existence, et s'ennuyer en espoir, comme disait Stendhal, alors que cet admirable univers nous saisit déjà d'une prise neuve, et nous pro-

E N T R E T I E N S

Ravaillac. pose une continuelle aventure. Mais je vaincrai l'ennui physicien. Je me répète que ce n'est pas leur loi qui nous tient, mais la rencontre, et cette pensée m'éclaire à chaque fois. Ce n'est pas la loi de condensation qui me mouille ; si je suis chez moi au moment où il pleut, je suis au sec. Maintenant pourquoi suis-je chez moi à ce moment-là ? Parce que, à tel autre moment, j'étais dehors, où j'ai rencontré un menuisier, en compagnie de qui je suis revenu ; lui-même venait de tel lieu, par une autre rencontre, et j'avais un volet qui fermait mal, par l'effet d'autres pluies et d'autres vents. Si le poignard de Ravaillac s'était trouvé à un mètre plus loin de la poitrine de Henri IV, l'événement eût été autre ; cette idée a été suivie mille fois, mais on n'en tire point ce qu'elle contient ; tout au contraire on en tire que tout est inévitable, et que l'avenir nous aborde tout fait. J'y suis toujours pris ”.

E N T R E T I E N S

“ Ici, dit le vieillard, nous nous heurtons au possible, qui est une étrange idée. Nous pensons communément plusieurs possibles, en affirmant en même temps qu’il n’y en a qu’un qui soit possible, ce qui efface le possible. Et voilà ce que c’est que de transporter dans l’événement une idée qui convient seulement à l’essence. Il se peut qu’un triangle ait deux angles égaux, il se peut que non ; c’est comme il me plaira, et ces deux possibles ne cessent jamais d’être également possibles ; mais c’est qu’il n’y a pas ici d’existence. Au contraire, dans l’existence, le possible est réellement impossible ; par exemple je dis qu’il serait possible qu’il plût maintenant ; mais je sais bien que non, puisqu’il ne pleut pas. En revanche cet impossible dans l’existence n’est pas impossible au sens où il est impossible que le calcul de Pi soit achevé ou qu’un triangle ait trois angles droits. Les impossibles du monde sont aussi des pos-

Les possibles.

Le fait. sibles du monde ; nous raisonnons alors du réel au possible toujours, disant que Ravailiac manquant son coup cela était impossible ; mais quelle est notre preuve ? Elle est de fait. Cela était impossible, et la seule preuve, et suffisante, c'est que Ravailiac n'a point manqué son coup. Et voici comment cette idée se développe ; il aurait fallu un autre état de l'Univers avant celui-là ; mais cette manière de dire est trop abstraite ; il aurait fallu une autre position du couteau, ou de la cuirasse, ou du carrosse, ou des gardes ; ce qui suppose d'autres conditions du même genre, au sujet de chacune desquelles nous dirons toujours qu'elle était la seule possible puisqu'elle a existé. C'est ainsi que nous poursuivons le possible et l'impossible dans les faits, ne trouvant jamais que l'existence, seule possible, et d'autres possibles, que nous jugeons aussitôt impossibles, parce qu'ils ne furent pas ”.

“ Et par cette recherche, reprit Le-

E N T R E T I E N S

brun, nous ne trouvons jamais cette néces- L'impossible.
sité de l'essence, qui réglerait tout
d'avance, et qui, à vrai dire, supprime
le temps ; rien n'existe alors, mais toutes
les conséquences sont vraies ensemble. Au
lieu que, selon l'existence, il n'y a de pos-
sible absolument que ce qui est réel ”.

“ Nous sommes, dis-je, au centre des
difficultés. Regardons de près. Quand je
pousse ce coin sous ce meuble, il me semble
que ces solides ainsi taillés obéissent à la
loi de l'essence. Par exemple il est im-
possible que le meuble fasse verticalement
autant de chemin que ce coin en fait ho-
rizontalement, et cela résulte de la valeur
de l'angle d'attaque du coin. N'est-ce pas
là une impossibilité de l'existence aussi ? ”

Le vieillard se taisait ; et tous, ainsi
que lui, nous rassemblions les idées en cet
exemple fort simple ; et cela ne rendait
pas la réflexion plus facile, bien au con-
traire. Lebrun osa transporter l'examen
sur ce terrain étroit.

Raisonner. “ Je nie, dit-il, que le mouvement vertical dont vous parlez, égal au déplacement du coin dans le sens horizontal, soit une impossibilité de l'existence. Supposons un soulèvement du sol à ce moment-là ”.

“ Mais, dis-je, nous supposons tout égal, à l'exception des deux mouvements que nous avons définis ”.

“ Vous n'avez pas le droit, répondit Lebrun, de limiter l'existence à un système clos ; il n'existe point de système clos. L'armoire et le coin tournent ensemble avec la terre ; qui sait comment ils sont transportés ? Il faut choisir un axe supposé immobile, comme ce mètre, ce qui est substituer l'essence à l'existence ”.

“ Peut-être, dit le vieillard, l'idée la plus claire de l'existence est qu'on n'y peut rien négliger ”.

“ Ce qui, ajoutai-je, nous ramène à cette condition de constater au lieu de raisonner. L'existence ne reçoit le possible que dans l'existence ; ou, si vous voulez,

E N T R E T I E N S

les possibles dans l'existence sont des réels possibles, c'est-à-dire des possibles bien plus que possibles. La terre peut trembler dans un moment ; mais entendons que c'est l'événement qui le dira". Sagesse.

" Ne retrouvons-nous point ici, dit le vieillard, sous d'autres mots, cette difficulté concernant la cause, et qui nous occupait hier ? Si la cause est, l'effet est non seulement possible, mais réel. Si la cause n'est point, l'effet n'est nullement possible. Mais, ajouta-t-il, cela n'est que dialectique. Il faut examiner en quel sens on peut dire que l'événement obéit aux lois de l'essence " .

Nous attendions. La lumière ne pouvait nous venir, en ce détour de notre chemin, que d'une somme de sagesse. Car en ce point périssent nos pensées d'occasion. Après un silence, le vieillard reprit, comme s'il parlait à lui-même : " Je vais dire quelque chose qui semble d'abord ridicule. Un coin parfait serait un coin

E N T R E T I E N S

Conditions. indéformable, c'est-à-dire tel que les surfaces, les angles, les volumes seraient invariables. Or qu'est-ce que j'élimine par là ? Une nature du coin, qui serait cachée en lui, et qui pousserait en quelque sorte du fond de lui, comme il me semble que ma main pousse quelque objet ou presse contre quelque chose. Ce que je nomme ici la loi d'entendement, c'est la négation d'un changement qui ne résulterait point des circonstances extérieures. Je réduis le changement à des conditions invariables ; et, autant que j'y réussis, bien loin de manquer l'objet existant, au contraire je le trouve. Ce qui existe, c'est l'effet sur une chose de toutes les choses environnantes, qui la heurtent, la poussent et la déplacent. Tous ces rapports, disions-nous, sont pensés, et nous n'y trouvons jamais que ce que nous y avons mis. Penser le coin d'après une valeur d'angle, et dire qu'il soulève d'un millimètre sa charge pour un centimètre de

E N T R E T I E N S

déplacement, c'est penser la même chose. *Moufle.*
Ce mouvement n'a point de mystère, parce que les choses mues n'y ont point de dedans, ou, si vous voulez, n'y ont point de mouvements secrets. Un coin qui ne soulèverait pas selon la loi de sa forme, serait un coin usé, ou déformé par le choc. En vain j'essaie de penser une poulie régulière, sans glissement, à corde inextensible, et de concevoir en même temps que l'un des bouts du fil ne fait pas le même chemin que l'autre. De même pour le moufle je ne puis penser les conditions invariables que je disais, et penser en même temps que le chemin parcouru par ma main qui hisse n'est pas le double du chemin parcouru par la chose hissée. Ici, un redoublement d'attention est nécessaire. Si je veux penser que le moufle n'obéit pas seulement à la loi du moufle, ou le coin à la loi du coin, il faut que j'aie cherché quelque changement non compris dans cet inventaire de formes invariables. Car,

E N T R E T I E N S

Hume. pour le coin, le chemin parcouru verticalement ne peut être raccourci que par un creux du coin, ou allongé que par une bosse du coin ou bien par quelque séparation du coin et du meuble qu'il soulève. Je ne puis penser une distance déterminée comme inégale à elle-même. Donc quand je veux dire, à la manière de Hume, que l'effet du mouvement du coin sur le mouvement du meuble va être pur caprice, encore faut-il que je dise quelque chose que je pense, et non pas seulement des mots. C'est comme si je voulais supposer qu'un mouvement déterminé peut se continuer n'importe comment ; pour penser cela il faut que j' imagine quelque cause interne, c'est-à-dire que je me jette en dehors des conditions d'existence. Et quant aux causes externes, que je sais innombrables, je me les représente selon la géométrie et la mécanique, ou bien je ne pense rien. Ainsi pensant ce coin selon l'existence, j'entends deux choses en-

E N T R E T I E N S

semble ; d'abord qu'il n'existe pas de coin parfait ou de système clos et indéformable, et aussi que ces écarts, par rapport à la règle du coin, dépendent eux-mêmes d'autres formes, ce qui exclut le caprice, c'est-à-dire toujours la nature interne, autrement dit, la qualité occulte. Un corps tombe ; je ne puis penser que, par la loi de la chute, il manquera à cette même loi ; ce clinamen que Lucrèce suppose, qui est une disposition interne à s'écarter de la trajectoire mécanique, n'est absolument rien qu'on puisse connaître ; mais, d'un autre côté, je sais bien aussi qu'un corps existant qui tombe dans le monde ne suivra jamais la trajectoire pensée ; seulement je ne l'explique jamais que par la rencontre, frottement ou choc ou comme on voudra dire, d'autres corps existants, eux-mêmes déviés par d'autres. En sorte que la loi de l'existence, qui frappe d'insuffisance ma géométrie, en même temps enferme que la géométrie est

Lucrèce.

Inbérance. *reine du monde. D'où il vient que, devant toute exception, c'est-à-dire devant toute apparence d'action mystérieuse, je recherche aussitôt quelques éléments indéformables et déplacés les uns par les autres. Je ne pense jamais que l'atome, et dans l'atome encore des atomes ; par exemple ce coin est un atome, autant que je le pense indéformable et inusable. Et à son tour cette déformation ou usure supposera d'autres atomes indéformables, soumis eux aussi à la loi extérieure. Et pourquoi ? Parce que cette manière de chercher exprime la loi même de l'existence nue. Dans les changements d'un objet quelconque, je suppose toujours que l'objet n'y est pour rien ; je vais à la recherche de l'objet qui est seulement poussé par d'autres, car cela, c'est l'objet. Pardonnez en ce long discours une obscurité que je ne sais pas éviter. Je voudrais dire, en d'autres termes, que la relation est la loi de l'existence, ou bien*

E N T R E T I E N S

que l'inhérence nie la loi de l'existence. Le dehors. Songez que l'inhérence, c'est ce qu'un objet possède par lui-même et quand il serait seul ; supposition qui efface l'existence ''.

“ Et qui efface l'essence aussi. ” interrompis-je.

“ C'est là le point, répondit le vieillard. L'essence, autant que nous en formons l'idée, par exemple l'essence du triangle, ou l'essence du cercle, se résout en rapports extérieurs ; je dirais que l'essence cherche l'existence. Par exemple la droite ne se définit pas par l'inhérence ; une droite a toute sa vertu hors d'elle ; et, c'est en cela qu'elle est la plus simple des formes de l'existence ; elle nous porte au monde. Et pourtant, comme nous disions, nous ne pouvons pas la faire exister. Tracer une droite est impossible. Et vous ne direz cependant pas que les lois des distances ne sont pas des lois du monde ''.

Constater.

“ Oui, dit Lebrun, autant qu'on suppose des points ”.

“ Et, ajouta le vieillard, l'intérieur du point, puisqu'il n'est jamais un point, sera figuré par un système de distances et ainsi sans fin ”.

“ En sorte, dis-je à mon tour, qu'il ne se présentera jamais un cas où les choses n'obéiraient point aux lois ”.

“ Précisément parce que, dit le vieillard, il ne se présentera jamais un cas où les choses obéiraient aux lois ”.

“ L'exception, dit Lebrun, est prévue par la règle même ”.

“ Et, dis-je, c'est par l'essence qu'on sait qu'il n'y a qu'événement. Il me semble que j'aperçois ici quelque idée d'importance ”.

“ Tout l'entendement, dit le vieillard. L'idée dont nous cherchons les racines se montre par les effets en toute recherche du monde. Il n'y a que les esprits géomètres qui sachent constater. Le sys-

E N T R E T I E N S

tème de nos preuves éclaire un système de faits. Et en somme, bien comprendre que les choses obéissent à la loi extérieure, c'est la même chose que comprendre que les choses ne sont pas gouvernées et n'ont point de loi. Un homme tombe à l'eau ; un requin se trouve là. On voudrait dire que l'homme est dévoré parce que le requin a de fortes mâchoires ; mais cela exprimerait seulement que l'homme est éternellement la proie du requin. La cause existante, c'est que le requin se trouvait là ; et ce n'est pas seulement par sa nature de requin qu'il se trouvait là à cette minute, mais par une suite d'actions et réactions, bancs de poissons, courant, marée. Et de même pour l'homme qui tombe à l'eau. Pourquoi à l'eau en ce lieu et à ce moment ? Certes ce n'est pas parce qu'il est plus faible que le requin, qu'il tombe à l'eau à ce moment-là. Tout dans l'événement est selon les lois, mais les lois n'expliquent pas l'événement ; bien plu-

Le requin.

E N T R E T I E N S

Mythologie. tôt elles le font paraître, inexplicable par l'essence, et tout accident, comme il est. L'esprit qui n'est pas géométrique ne pense jamais l'accident. Vous voyez donc que la géométrie exclut la mythologie, c'est-à-dire volonté, destin, et choses semblables, et que c'est par cette élimination que l'on conquiert la connaissance du monde. Mais cette sévère idée échappe toujours ”.

“ Il faut, dis-je, avoir patience, et y revenir plus d'une fois ”.

“ Il me semble, dit Lebrun, que je me suis vu quelquefois étalant l'univers, jusque dans la moindre partie, par le seul scrupule du géomètre. Certes je ne me passais pas de points donnés, je dis perçus noir sur blanc, mais toute la loi de ma recherche était de n'avoir pas égard à ces petits paquets de nature, dont l'inventaire n'était pas encore fait et étalé. Or le sens de ces opérations abstraites n'apparaît qu'au physicien et au chimiste, qui

E N T R E T I E N S

toujours dépouille les éléments, autant Darwin. qu'il peut, de tout être distinct qui ne serait pas une forme. Mais encore mieux paraît cette géométrie essentielle, qui correspond à ce que Descartes nommait l'étendue, notion bien cachée, encore mieux paraît cette géométrie en deçà de l'essence, dans la recherche biologique. Darwin est un homme dont on ne connaît pas encore la proportion. Son idée est presque cachée par une masse de discussions où l'on se perd. C'est que les faits ne décident pas. Et cette remarque ne peut nous étonner maintenant, au point où nous en sommes. Il s'agit de constituer des faits, c'est-à-dire de rendre l'Univers observable. Or l'Univers des vivants selon Cuvier ou selon Lamarck n'est pas encore observable. Un lion n'est pas un fait. Un requin n'est pas un fait. Un lion semble se suffire à lui-même et se produire de lui-même par le dedans. Et l'on dit souvent que ce genre de production définit la bio-

Coniques logie ; à mes yeux, et après ce qui a été dit et redit dans ces entretiens, ce n'est toujours que l'inhérence qui revient, comme elle revient à l'esprit du physicien naïf qui soupèse l'or, et y sent un poids en quelque sorte interne, que le morceau d'or porte avec lui comme une nature. Et l'inhérence revient même en l'esprit du géomètre fatigué, lorsqu'il arrive à considérer ses triangles et ses cercles comme des êtres complets et suffisants, d'espèce différente, et remarquables par les propriétés qu'ils portent en eux. Au vrai, et devant le géomètre actif, celui qui pousse sa géométrie du côté du monde, le triangle et le cercle ne sont point des êtres par eux-mêmes ; leurs propriétés sont des relations à autre chose ; par exemple le cercle retrouve une meilleure naissance, et j'ose dire une famille plus naturelle, lorsqu'on le rencontre parmi les coniques, courbes qui naissent toutes de la rencontre formée, de toutes les manières possibles, entre un

E N T R E T I E N S

plan et les deux nappes d'un cône. Et il L'oiseau.
me semble que Darwin a tenté d'esquisser une génération du vivant par une sorte d'intersection de toutes les choses, sol, eau, air, rochers, boue ; l'insecte aux ailes fortes et l'insecte aptère exprimant l'un et l'autre la force des vents ; le loup massif exprimant sa proie, le buffle ; et le loup lévrier exprimant sa proie, l'antilope. En suivant cette idée, il faudrait décrire l'oiseau comme exprimant l'air et la pesanteur, par la forme du corps et des ailes ; et enfin toute la nature d'un vivant comme extérieure à lui. Seulement nous n'avons encore qu'une esquisse de cette difficile analyse. J'ai souvent réfléchi à ce moyen auxiliaire, tiré de la variété présumée des individus naissants, parmi lesquels quelques-uns sont conservés, à savoir ceux qui expriment le mieux le milieu même où ils ont à vivre. N'est-ce pas là une sorte d'axiome par lequel nous subordonnons l'inhérence à la relation ? Ce

E N T R E T I E N S

Sélection. *qui fait que telle forme survit, ce n'est point elle, c'est-à-dire sa convenance à elle-même, mais c'est elle plus ou moins portée par le vent, nourrie d'une certaine proie, protégée par une certaine forme de cachette, poursuivie par une certaine forme d'yeux et de griffes. Certes ce n'est pas par ces conditions que l'animal avait de hasard une petite différence de forme, à lui avantageuse ; telle est la part de l'inhérence, qu'aucune recherche jamais n'élimine. Mais c'est bien par des conditions extérieures à lui et étrangères, tel ennemi, telle proie, tel milieu fluide, qu'il l'emporte sur d'autres, c'est-à-dire qu'il se maintient dans l'existence. Par cette sévère méthode, où je reconnais l'entendement, il est clair que l'inhérence sera éliminée autant qu'on pourra ''.*

“ C'est ainsi, reprit le vieillard, que dans mon exemple du requin, j'ai dû considérer d'abord le requin comme apporté à la manière d'une algue et formant

E N T R E T I E N S

pour sa part l'événement que je décrivais. L'avare.

Mais cette méthode annonce aussi que la forme même du requin sera analysée d'après les mêmes vues, tel requin n'étant qu'un événement, nu tourbillon plus dense, plus stable, et conservé requin, comme il est porté, par des circonstances qui ne sont point lui. Là-dessus les objections s'élèvent comme des nuées de mouches ; et nous serions vaincus s'il y avait ici quelque disputeur. J'aime mieux reconnaître encore une fois l'effort de l'entendement, qui braque toujours sur l'objet sa prise géométrique, déterminant le dehors, éliminant le dedans ''.

“ N'est-ce pas ainsi, interrompis-je, que l'on connaît l'homme ? Car la vaine science qui suppose un caractère et en suit le développement, par exemple l'avare et l'ambitieux, ne découvre rien d'existant, par l'absence de liaison entre l'homme et toutes choses ; au lieu qu'on s'instruit mieux en remarquant comment l'argent

*Les pas-
sions.*

fait l'avare et comment le succès fait l'ambitieux ''.

“ Vous dites volontiers, ajouta Lebrun, qu'un homme assis n'a pas les mêmes désirs ni les mêmes pensées qu'un homme debout, et autres remarques, qui sont mieux jugées, remarquez-le, par ceux qui agissent ou ont agi, industriels, militaires, marins, que par ceux qui voudraient deviner l'intérieur des hommes. Et j'ai connu un général qui ne méprisait point une théorie du commandement, ainsi fondée sur les alentours de l'homme, groupe, armes, costumes. Où je retrouve encore l'entendement ''.

“ Le fait, est, répondis-je, que je suis Darwinien plus que je ne puis dire, même Darwinien en action, essayant toujours et par préjugé d'expliquer les passions et les actions par le rapport extérieur. Mais encore une fois le succès ne prouve rien. L'entendement, comme nous l'avons assez dit, ne cesse de chercher le monde ; et

E N T R E T I E N S

aussi bien quand il cherche l'homme. Courage.
Voilà sa preuve ; il passe à l'existence, formant le roi selon le costume et selon le cortège, et ne faisant pas beaucoup de cas de ce qui resterait du roi s'il devenait mendiant. C'est prendre l'homme comme un objet. Et qu'est-ce qu'un querelleur sans un autre querelleur ? Que peut-on dire d'un homme si on ne le connaît dans le texte du monde ? Dira-t-on que le courage est inhérent au héros, quand un changement de boisson ou de nourriture, la privation de sommeil par l'effet de la boue et du froid, et tant d'autres causes, changent si promptement la valeur d'une troupe ? Des remarques de ce genre ne sont jamais contestées ; l'étude de l'homme est une sorte de refuge où la paix s'établit promptement. Mais dégagez l'entendement, tirez-le au dehors, éclairez-le par une imposante suite de victoires, aussitôt l'on se moque et l'on méprise ''.

“ Il me semble, dit Lebrun, que j'en

E N T R E T I E N S

Liberté. vois la cause. L'homme calcule et pèse l'homme ; mais où est l'homme qui se traite lui-même ainsi ? L'inhérence trouve son dernier refuge dans le sujet peut-être ”.

“ Et la liberté, dit le vieillard, est peut-être la seule qualité occulte ”.

Mais, sur le point de raisonner encore là-dessus, nous trouvâmes, d'un commun accord, que nos raisonnements sentaient un peu le renfermé. L'éclaircie nous invitait, et l'Univers, nous baignant de toutes parts, eut bientôt nettoyé nos pensées de toute dispute.

SEPTIÈME ENTRETEN

SEPTIÈME ENTRETIEN

Du haut de la falaise, nous avons sous les yeux la mer comme un grand miroir. “ Désespoir du peintre, dit le vieillard ; nous distinguons ici le fond à travers la masse translucide ; d'où ces nappes et traînées de couleur, qui n'ont point la forme de l'eau. N'essayons point de nommer ; composons, sans aucune pensée, par des essais et des retouches ; dès que le peintre sait comment sa couleur est faite, sa couleur est fausse ”. *Par concept.*

J'aurais pu faire mon profit de ces remarques, car ce jour-là je tenais, moi aussi, palette et pinceaux. Et je remarquais que je ne posais jamais une couleur

Langage. sans la nommer ; je peignais par concept, et mon petit panneau n'était qu'un discours de couleurs. A quoi il n'y avait plus de remède, car le beau moment s'effaçait. Aussi, j'avais pensé tout haut, en pliant mon bagage.

“ Oui, dit Lebrun ; la couleur est alors un langage ; on peut le comprendre, et se plaire à le comprendre ; et nous avons vu d'étranges procédés, qui font une espèce de vérité propre à la peinture ”.

“ Comme il y a, ajoutai-je, un genre de vérité propre à l'idéalisme, un autre genre propre au mysticisme, et aussi une palette des psychologues, qui change tous les vingt ans ”.

“ A ce compte, dit le peintre, la couleur de la mer serait de mode, comme celle des robes. Mais mon plaisir ici n'est pas de plaire. Heureux si je ne pensais pas plus aux systèmes, devant cet univers, que je ne pense aux couleurs en mon pa-

E N T R E T I E N S

tient travail de peintre. Mais on ne peut *Iphigénie.*

“ On ne peut, interrompis-je, puisque, par des chemins qui me semblent assez neufs, nous tombions pourtant sur des problèmes de concours ”.

Lebrun riait: “ Comment, dit-il, la liberté est-elle conciliable avec le déterminisme des phénomènes ” ?

“ Et cet autre, dis-je, qui est comme le sacrifice d'Iphigénie pour le peintre d'idées: de l'existence du monde extérieur ” !

“ Il ne faudra pourtant point rougir, dit le vieillard, si l'on reconnaît aussitôt ces vieux problèmes par nos couleurs neuves. Et, d'abord, il faut que le monde paraisse dans nos discours comme il est ; après quoi je prévois que la liberté paraîtra aussi dans nos discours comme elle est ”.

“ Et tel est je crois, ajouta Lebrun, le meilleur ordre ; car chacun sent bien que

E N T R E T I E N S

Berkeley. *la liberté ne s'exerce que contre un objet pur ; et, pour ma part, je crois que je le sais ''.*

“ C'est le ciment armé, dis-je, qui vous a appris cela. A ce monde, donc ; et il me semble que nous n'étions pas loin de le saisir ''.

“ Ce qui, ajouta le vieillard, est la preuve. Bien clairement, j'aperçois que, dans ces efforts à prouver l'existence du monde, ce qui manque c'est le monde lui-même. On nous propose des fantômes, et l'on voudrait ajouter à l'un d'eux ou à tous l'existence qui leur manque ; mais, parce que l'existence leur manque, la preuve manque. Il faut penser ici à Berkeley, à ses ancêtres innombrables, et à la multitude de ses enfants. L'immense succès de cette doctrine sceptique fait voir que l'attention à la preuve nous fait oublier aisément l'objet, comme dans les plaideries. Mais qui donc va plaider ? ”

E N T R E T I E N S

“ Je veux bien plaider, répondis-je. Et je vais donc vous proposer par ordre tout ce qui se présentera comme candidat à l'existence. Qu'y a-t-il dans cette apparence ici ? D'abord des couleurs, des bruits, des odeurs, des contacts et choses de ce genre. Mais faut-il dire la suite ? C'est bien facile, et trop connu ”.

Hallucination.

“ Il faut, dit le vieillard, revoir bonnêtement les preuves, jusqu'à découvrir le défaut, et le défaut du défaut ”.

“ Je prouve donc, repris-je, en faisant varier une couleur du modéré au vif, un contact de même, et ainsi du reste, que ces objets, si l'on peut dire, participent de la douleur et du plaisir, même dans les plus faibles degrés, ce qui fait voir qu'ils ne sont rien d'autre que des modifications de moi-même ”.

“ Et nous pouvons, dit le vieillard, économiser sur les vieilles preuves, du rêve, de la mémoire, de l'hallucination ”.

“ J'ai lu, dit Lebrun qu'il n'y a plus

E N T R E T I E N S

Idéalisme. *d'hallucination, mais seulement des discours d'hallucinés ''.*

“ C'est un beau trait de notre temps, dit le vieillard, et un grand moment du progrès, que l'on ait pris le parti de ne plus croire les fous. Au reste nous n'avons pas besoin des preuves de ce genre, et la première remarque suffit. L'éblouissement n'est pas en ce reflet de soleil, pas plus que la douleur dans le bistouri ''.

“ Aussi, dis-je, ne vous ai-je pas donné cette preuve comme étonnante ; c'est le total de ces preuves faciles qui est étourdissant. Ayant donc rappelé à moi toutes ces qualités qui me piquent plus ou moins, et me révèlent seulement quelque chose de mon être, je vous invite à considérer ce qui reste, qui est l'étendue vide ''.

“ Objet connu maintenant de nous, et qui n'est point objet '', dit Lebrun.

“ Et voyez, dit le vieillard, comme le sort de l'Univers est promptement

E N T R E T I E N S

réglé. Forme, ou étendue, mouvement et choses de ce genre, qui ne sont nullement choses, mais qui sont des pensées. Matière ou contenu, c'est-à-dire qualités. En tout une étoffe qui est l'étoffe de nos songes. Et qu'y a-t-il derrière ? Déchirerons-nous l'étoffe ? Preuves.

“ Un trou à l'étendue ? ” dit Lebrun.

“ Un zéro des qualités ? ” dis-je.

“ Deux impossibles ”, dit le vieillard.

La marée attaquait les rocs ; les barques dansaient. Les baigneurs au loin criaient et riaient sous le choc écumeux. L'Univers aussi riait de nos preuves. Les philosophes savent-ils assez qu'on ne les prend point au sérieux ? Mais nous étions tournés vers le vieillard, qui s'était levé, qui tendait ses mains au vent, saisi et saisissant. Il dit, après un moment : “ Je ne me laisse plus tromper. Ce qu'on cherche, sous le nom d'existence, ce n'est nullement une présence de

E N T R E T I E N S

Transport *qualités, ni un tissu géométrique qui les étale. Tout cela est de nous ; et nous cherchons ce qui n'est point de nous. La nécessité extérieure, objet et appui du travail, voilà ce que nous appelons le monde. Ces qualités s'imposent à leur place, et les distances ne peuvent être changées que par un pénible mouvement. Cette eau-ci n'existe point tant qu'elle n'est que couleur, fraîcheur, bruit. Mais essayez, mes amis, de mettre la couleur du sable à la place de cette couleur de mer. Il faudra digue et transport de pierres. Une qualité ne change que par une autre, celle-là par une autre ; et à force de travail ; il faut tirer, comme font ces chevaux. Mais nous pensons trop sur des exemples imaginaires. Dirait-on pas que nos propres états sont plus maniables que ces pierres ? Mais non. Si je veux changer l'aspect de cette lande en un aspect de maison, il faut des journées de charroi et des journées de maçon. Il a manqué à Berkeley de manier*

E N T R E T I E N S

la pelle et la pioche ; tout lui venait Liaisons.
*comme un dîner d'évêque. Or ce monde
n'est pas un jeu d'images ; et enfin tout
s'y tient et tout me tient. Le corps du bai-
gneur déplace l'eau, mais l'eau déplace en
retour le corps du baigneur ; et le meilleur
nageur ne peut pas faire que ces efforts liés
soient autres qu'ils ne sont. Il n'y a pas
de distance, il n'y a pas de forme, qui ne
soit liée à toutes les distances et à toutes
les formes. Et cela, cette dépendance de la
moindre partie par rapport à tout le
reste, c'est cela qui est le monde, ou l'exis-
tence, car ces deux mots ne sont pas sépa-
rables ; l'existence, disions-nous, c'est le
lien, c'est la dépendance même. Ce n'est
pas parce qu'une chose est rouge qu'elle
existe ; c'est parce que ce rouge est lié à
toutes les lumières et à toutes les couleurs.
Ce n'est pas parce qu'une chose est ronde
ou carrée qu'elle existe ; mais c'est parce
que ces formes sont aussi exactement en-
castrées dans toutes les formes que sont*

Balancement. les unes dans les autres les pièces d'un carrelage ”.

“ Idée commune, dis-je, familière à tous, mais que le raisonneur oublie toujours ”.

“ C’est, dit le vieillard, qu’il ne la cherche point par une continuelle élimination des autres, et selon la démarche de l’entendement. Quand on dit que les qualités occultes n’existent pas, il faut savoir bien ce qu’on dit, et savoir tout ce qu’on dit. Ce que peut une chose par sa seule présence, cela n’est pas existence ; mais dès que ce que peut une chose se réduit à ce qu’elle reçoit des autres, dans le balancement serré de toutes, comme de ces vagues, c’est alors que l’existence paraît. L’existence n’appartient pas à telle chose ou à telle autre ; elle n’est que le rapport extérieur, d’après lequel il n’arrive rien en aucune chose que de ce qui n’est pas elle. Et, par l’application de ce rapport, qui nous jette toujours à autre chose, et sans

E N T R E T I E N S

fin à autre chose, nous explorons l'exis- *Le rêve.*
tence. Dont la mer est une meilleure
image que la terre des hommes, où l'on
croirait souvent que les choses existent
chacune par soi ''.

“ Oui, ajoutai-je. Ce qui n'existe pas,
c'est ce qui change n'importe comment, par
exemple un mètre cube de pierre que je
déplacerais en y appuyant ma canne,
ou même en soufflant dessus ; ainsi sont
nos rêves ”.

“ Ainsi sont-ils, poursuivit le vieil-
lard ; mais peut-être faut-il serrer de
plus près ce qui n'est pas, afin de s'assu-
rer que ce n'est rien. Car finalement le
rêve bien perçu serait quelque chose. Ce
qui n'est rien, c'est la pierre portant en
elle son poids, c'est le nuage portant en
lui sa couleur, c'est le bois par lui-même
flottant et le fer par lui-même coulant à
fond, c'est la nuit qui naît d'elle-même et
meurt, c'est l'éclipse maladie de la lune,
c'est le printemps réveil de la terre, c'est

E N T R E T I E N S

Dialectique. enfin ce monde même tel qu'il est connu par l'ignorant, où le volcan est un être qui soudain se réveille, et où le nuage lance la foudre. Cet univers-là n'est pas. Mais ne disons jamais que cet univers-là est une simple apparence, qui n'existe pas ; car ce n'est pas une apparence. L'apparence est pleine et ajustée ; elle annonce ce qu'elle enferme. Observez cette bordure fine de l'eau mouvante, comme exactement elle exprime la forme du rivage et le moindre caillou, et en même temps la marée, la lune, le soleil. L'apparence n'est jamais en faute. Ce qui n'existe pas c'est l'inhérence, c'est l'indépendance, c'est le changement interne, c'est le dieu ; et ce n'est rien ''.

Lebrun rêvait ; quelque chose s'éclairait pour lui. " Je vois bien maintenant la faute, dit-il, qui est de chercher les preuves de l'existence, c'est-à-dire de passer des raisons d'exister à l'existence même. On n'y réussit point ; le débat est

E N T R E T I E N S

iugé ; c'est ici toujours la preuve ontologique, accrochée à ceci que, quand toutes les raisons d'exister seraient rassemblées, cela ne fait point une existence. Seulement il me semble que je vois mieux maintenant pourquoi nous ne devons jamais réussir. Jamais l'existence d'une chose ne se définit par la nature ou l'essence de cette chose, mais toujours au contraire par des conditions étrangères. Archimède meurt par une épée qui ne le connaît point ; cette légende est belle. Mais serrons bien l'idée, car elle échappe. L'ordre de l'existence est exactement ce qui n'a point de raisons. Quand un marin périt en mer, il nous semble que nous pouvons expliquer cet épisode capital d'une existence par l'intérieur de cet homme, qui n'aimait que voyages et qui ne craignait point. Mais s'il meurt en chemin de fer, et par l'absurde coutume d'enfermer les voyageurs, alors nous admirons une incohérence étonnante "...

Incohérence.

Hamelin. “ *Qui est, interrompis-je, admirable cohésion. L’existence paraît là avec un visage extraordinaire, qui est son visage ordinaire. Ce qui nous égare, c’est un semblant de raison quelquefois dans l’existence ; mais on ne veut pas remarquer qu’un homme qui meurt par son courage, comme le Beauchamp de Mérédith, se sauverait aussi bien par son courage, si la rencontre était autre. Ainsi il n’y a point du tout de raison, mais des choses poussant et poussées, et ainsi sans fin* ”.

“ *Très bien, dit le vieillard ; cuisez et recuisez cette idée, ce qui est penser l’Univers même par elle, selon les leçons de l’incorruptible entendement. Mais observez comme nous jugeons. Nous disons d’un accident mortel, comme de cet Hamelin à barbe neptunienne, qui mourut dans un trou d’eau, le long d’une plage, voulant sauver une femme, nous disons que cela devait être ; et nous pensons à l’essence de cet homme pensant, tirant de grand*

E N T R E T I E N S

esprit bonté et courage, et de courage, mort. Brutus.

Et si la mort en tel lieu et à tel moment était de l'essence de tel homme, oui assurément il serait vrai de l'attendre là, comme il est vrai d'attendre une décimale après l'autre dans un calcul. Mais ce n'est pas ainsi ''.

“ Spinoza, repris-je, a montré avec force qu'il n'est point de l'essence d'un homme qu'il meure jamais, ni qu'il soit malade jamais. Et j'ai admiré souvent comme cette idée est saine. L'homme ne se tue point ; il est tué ; oui, dit le philosophe, même s'il tourne lui-même son épée contre sa poitrine ; car ce n'est point lui qui la tourne ; il ne veut que vivre. Mais il est chassé de l'existence, et par des choses entre-choquées qui n'ont point de mesure avec ses raisons d'être, au contraire qui sont profondément étrangères à lui, même quand elles lui semblent parentes. Brutus semble né pour tuer César ; mais imaginez Brutus retenu au lit par la

*Prédestina-
tion.*

fièvre, ou César ayant une angine, ou seulement un fruit écrasé sur une marche, un pied glissant ; voilà ce qui fait que César meurt ou ne meurt point, je dis à cet instant-là, et de cette manière-là ”.

“ Ici, dit le vieillard, passe la prophétie, qui revient à croire qu’un événement arrive par une suite d’idées. Ce n’est toujours que la preuve ontologique, que nous essayons encore une fois en sa nudité ”.

“ Prédestination ” dit Lebrun.

“ Attention, dit le vieillard. J’ai entrevu quelquefois que la prédestination signifie autre chose, qui est de l’ordre moral seulement ; comme si un homme jurait d’être lui-même, et de ne jamais céder aux choses de hasard. Or nous viendrons à dire que les choses existantes sont tellement indifférentes, et pour ainsi dire flottantes comme cet Océan, que l’homme obstiné finira bien par trouver un destin en rapport avec ses pensées. Mais, en vérité, la

E N T R E T I E N S

prédestination va se confondre avec le Zadig. libre arbitre. De cela plus tard ”.

“ Car, ajoutai-je, nos actions mêmes, dès qu’elles sont tombées de nous, roulent comme des pierres. Bonnes ou mauvaises, il n’importe ; le bienfait ne change pas la physique ; le bienfait roule comme une pierre. Et ce monde est le lieu des faits accomplis, je le vois bien ”.

“ Faits accomplis, reprit le vieillard ; il n’y a peut-être pas de formule meilleure, si l’on veut comprendre comment nos projets réussissent ; toujours déformés, absolument déformés. Tel est le monde où Zadig nuit en voulant servir et sauve ceux qu’il veut perdre. Mais l’ironie ici n’a point de lieu. Il s’agit, pour l’homme, de savoir qu’il existe, et le sens exact de cet attribut. Voilà ce qu’il apprend toute sa vie, et ce qu’il ne sait jamais assez. Ai-je rencontré un homme qui ait joué le jeu ? ”

“ Ce pêcheur, dis-je, qui tend sa toile,

Ontologique. joue le jeu ; car il ne cherche point si la vague lui veut mal ou bien. Il la prend comme chose de nulle valeur et de toute puissance, par laquelle rien n'est dit ni prédit ”.

“ Savoir, dit le vieillard. Qu'il pense seulement, ce qui est penser qu'il pense, et le voilà qui cherche un sens à ce qui n'en a point, qui rentre au port pour un présage, et choses de ce genre. Où donc le pêcheur, où donc l'homme, en toute aventure, qui ne se dit jamais que tout est perdu, et, encore plus rare, qui ne se dit jamais que tout est sauvé ? Cet homme saurait que le monde existe ”.

“ Mais, demandai-je, n'avons-nous point conduit à bien une sorte de preuve ontologique ? Car, pensant l'essence selon l'entendement, et même, si j'ose dire, l'essence de l'essence, n'avons-nous point prononcé que la pure essence, celle qui est mesurée, comptée et prouvée, c'est la loi même de l'existence ? Par exemple la

E N T R E T I E N S

vérité du point, c'est que toute situation est absolument hors d'elle-même ; et la vérité de l'atome, c'est que ce qui arrive à un être est absolument hors de lui ''. *Le juste.*

“ Le monde, répondit le vieillard, serait donc bon et juste, étant exact géomètre ; et, si dangereux qu'il soit, en accord toujours avec nos meilleures pensées, ce qui serait récompense. Mais nous glissons encore là. La géométrie n'est ni juste ni injuste ; elle a les mêmes formules pour le meilleur et le pire. Et redisons que les choses n'obéissent point à la géométrie, car la géométrie n'exige rien d'elles et n'attend rien d'elles, mais tout au contraire nie toute nature des choses comme telle ou telle, en dépouillant tous les points, toutes les lignes, toutes les surfaces, de conditions attachées ; et puisque nous sommes toujours renvoyés d'un être qui n'y peut rien à un être qui n'y peut rien, la proposition que le monde est bon, ou juste, ou préparé pour notre géomé-

Géométrie. *trie, n'a point de sujet. Il n'y a pas au monde de support pour un attribut ; et cela même c'est le monde ''.*

Lebrun reprit : " Ce qui me semble le plus difficile et le plus important c'est de comprendre, peut-être, ce vide et cette indifférence de l'entendement impartial. La géométrie réussit ; mais quand on cherche par où elle pourrait manquer, on ne trouve rien ; ce n'est qu'un réseau, qui est bon pour tout, qui mesure tout, qui saisit tout. Et c'est encore plus évident pour les nombres, qui ne prescrivent rien ''.

" Plus difficile, dis-je, de comprendre que la mécanique ne prescrit rien ''.

" Toutes ces études, dit le vieillard, semblent avoir pour fin de nous dépouiller et de nous mettre nus. Qui n'a pas senti le vide géométrique, celui-là ne peut sans doute point comprendre en quelle sorte de jeu nous sommes engagés. C'est comme nous voulons, mais aussitôt ce n'est nulle-

E N T R E T I E N S

ment comme nous voulons. Nécessité nue. La barque.

Ce que je conçois dans le triangle, c'est ce qui arrive de la position des choses et nullement de leur nature. Voici une barque. Coque, gouvernail, mâts, voiles, comme vague, courant, brise, toutes ces choses peuvent être pensées comme bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles ; mais ce ne sont que de vains possibles. Le mât est assez lourd pour me casser la tête ; mais c'est par changement de position que cela arrivera ; la voile est bonne si elle est tendue comme il faut ; offerte autrement, dans une brise trop forte, elle peut noyer l'homme ”.

“ N'ai-je pas entendu conter, dit Lebrun, que le plus fort nageur est perdu si, quand il chavire, il est pris sous la voile ” ?

“ Toute notre vie, reprit le vieillard, est un problème de positions ”.

“ Étrange erreur des hommes, dis-je à mon tour. Car je les vois soucieux tou-

E N T R E T I E N S

Cromwell. jours de savoir si une chose par elle-même leur est bonne ou mauvaise ; et si l'on regardait bien, on verrait que toute l'idolâtrie possible est nichée là. Au lieu que les choses ne sont bonnes ou mauvaises que par une certaine situation et un certain mouvement entre nous et elles. Une tuile peut tuer, mais une tuile est bonne à sa place, et indifférente dans la poudre du chemin. Une voiture te peut broyer, mais, passant à un mètre de toi, elle est toute bonne. Un poison, dans sa bouteille, il y peut rester mille ans sans mort d'homme. Le fameux grain de sable, comme dit Pascal, qui changea toute l'histoire en tuant Cromwell, était seulement mal placé ”.

“ Si je ne me trompe, ajouta Lebrun, nous tenons ici les qualités occultes ; nous les tenons à la gorge, si j'ose dire. N'est-il pas étrange qu'une idée si simple nous sollicite longtemps, comme un grand et beau secret, sans que nous en puissions rien

E N T R E T I E N S

faire ; et nous passons comme à côté de *Projets.*
quelque dieu Terme ”.

“ *Dieu Terme, dit le vieillard ; le seul dieu peut-être. Oui, la qualité occulte, c’est la qualité prise hors d’une situation déterminée* ”.

“ *L’or, interrompit Lebrun, n’est point jaune ; éclairé d’un autre soleil, il serait noir* ”.

“ *L’homme n’est point mauvais, reprit le vieillard, si tu ne te trouves dans son chemin. Et lui-même, de debout à couché, c’est un autre homme* ”.

“ *D’où je comprends, dis-je, que trop peu d’hommes sachent que le monde existe. Mais faisant leurs projets pour un monde possible, c’est-à-dire impossible, que peuvent-ils alors, sinon cacher une cause en chacun des êtres auxquels ils pensent, et composer l’événement d’après ce concours ou ce conflit ? Car rien ne remplace l’existence ; rien ne remplace ce balancement réel où choses petites et*

E N T R E T I E N S

L'imprévu. grandes, estimées et méprisées, connues et ignorées, sont toutes d'égale importance. Souvent, je l'ai remarqué, l'homme, attentif à son univers séparé, qui n'est rien et qui ne fait rien, se répond à lui-même que la situation n'a pas d'issue ; amour trompé, crise d'argent, menace de guerre, c'est tout de même. Il pèse donc son malheur, il l'élève et le suspend au-dessus de lui, car, pense-t-il, les êtres sont ce qu'ils sont. Et quand ? Dans le moment même où le malheur est déjà passé, où la crise se dénoue, où la solution se fait par le grand flux autour de lui ; et quand souvent un autre mal s'approche par derrière, qu'il ne voit point. Tel grand politique interroge une Europe qu'il a composée, attend vainement réponse, et meurt d'un rhume ”.

“ Ce sont, dit le vieillard, des oppositions de tragédie. Serrons l'idée, tenons-la bien. Ce n'est pas assez de craindre l'imprévu ; il faut l'aimer.

E N T R E T I E N S

Rien n'est perfide en ce monde ; un *Prophètes.*
rhume n'est pas une sorte d'être qui nous
guette. Cet homme qui navigue là-bas
glisse d'un coup de barre, et évite la
risée ; il ne fait qu'ajouter le poids d'une
main au mouvement qui le sauve, car cette
grande voile attaquée le tourne déjà. C'est
dans le moment critique que le salut est
sous la main ; et le plus important secret
de la vie est que toutes nos prévisions sont
fausses. Folle politique, qui fait le geste
préparé ! Parce qu'il était préparé, il est
hors de lieu. Mais non ; percevoir, et sentir
en même temps où le monde nous conduit ;
y aller, mais non pas tout à fait ; com-
poser de l'homme et du monde un pas-
sage pour chaque instant. Nous n'avons
pas assez ri des prophètes. Nous aimons
un destin tracé, dont nos temples et nos
dieux nous proposent l'image ”.

Lebrun interrompit. “ J'aime à par-
ler, dit-il, des militaires, parce que je les
ai bien connus. Ils passent leur temps à

L'illimité. encercler et à écraser des positions non occupées, et ils n'aiment point ceux qui le leur disent. Les grands, au contraire, se défient de ce qu'ils croient, et se tiennent dans la situation convenable à l'homme, et presque inexprimable, qui est d'attendre ce qu'ils n'ont point prévu. Le plaisant est que l'on dit d'eux qu'ils sont fatalistes, et qu'ils le disent d'eux-mêmes. Comme si le destin, au contraire, n'était pas chose que l'on pense inhérente à l'homme, et toujours réalisée quelles que soient les causes ''.

“ Et c'est proprement cette idée, ajouta le vieillard, que l'entendement dissout, par cette impossibilité, qui est sa constante pensée, de terminer l'événement et de mettre des limites au monde. Et le géomètre, comme nous disions, ne fait que tendre des antennes vers l'absolu extérieur, lui-même mù et conformé par l'extérieur. Oui, pour le vrai géomètre, ce qui arrive n'arrive point d'un monde calcu-

E N T R E T I E N S

lable, quand ce serait pour un Dieu ; mais *Esprit pur.*
au contraire, la porte étant toujours ou-
verte, et le point ayant ouverture sur un
monde qui en appelle d'autres et encore
d'autres, le voilà préparé à comprendre
qu'il n'y a de règles que de méthode. Sa
pensée sans corps reçoit l'événement sans
le déformer, et passe libre d'un moment à
l'autre par cette merveilleuse transparence
qu'il assure en lui-même. A esprit pur,
matière pure ''.

Je rassemble ici en discours pressés ce
qui n'était que remarques, et courts mo-
nologues coupés de grands silences et de
regards aux choses. Le soleil avait glissé
derrière les arbres de la pointe. Déjà la
lune à son premier quartier illuminait par
instants la bordure liquide. Et la grande
mer montrait assez qu'elle n'avait point
de couleur à soi. Autre sans cesse en son
apparence irréprochable, elle effaçait,
bienfaisante, toutes les pensées que nous
formions d'elle, non pas en vain. Les

E N T R E T I E N S

Poètes. *hommes aiment tous d'un amour inexplicable cette nature qui refuse l'idée. Ils voudraient bien mettre leur espoir en ce qui ne promet rien. Les yeux humains sont beaux par ce refus. Mais qui sait ce qu'il aime ? Ainsi, revenant, et environnés de ce jour périssant, nous nous reposons aux poètes, et à ce voyage incertain, la seule chose au monde qui plaise.*

HUITIÈME ENTRETIEN

HUITIÈME ENTRETIEN

*L'équinoxe n'est pas loin ; une tem- Crayon.
pête a brassé les fonds ; des hommes re-
cueillent la moisson d'algues, lançant leurs
grands râteaux. Ces choses n'ont pas
changé depuis le temps où les soldats de
César abordaient ici. Notre pensée s'éta-
lait sur une longue suite de travaux, et
cela nous disposait assez bien pour exa-
miner enfin ce que l'entendement laisse
de l'homme. Le vent du sud-ouest em-
portait des nuages en lambeaux ; ce
n'était point le temps de peindre. Le
crayon de l'artiste voulait seulement
fixer quelques-uns de ces mouvements de
danseur par lesquels les hommes sau-*

E N T R E T I E N S

Goémon. *vaient leur conquête en évitant le flot.*

Lebrun regardait ces choses, semblable à un homme qui est rentré chez lui après une longue absence, et qui mesure ensemble les travaux des hommes, des bœufs et des chevaux. “ Vaincre en obéissant, dit-il, voilà une grande parole. Tout est imposé ici ; les moindres gestes suivent la vague ; les yeux guettent, et le corps se glisse par un étroit passage, d’un instant. Quelquefois un homme jeune manque le goémon, risque un pas de trop, et ruiselle. L’outil même a la forme et l’angle de la chose ; ces dents inclinées du râteau, c’est la plage même qui les a dessinées. Ces hommes roulent au vent, comme la vague, l’algue et le nuage. Tout est nature ”.

“ Mais, répliquai-je, tout est inventé. La forme humaine se sauve, et conforme à elle-même ce qui la peut servir, laissant le reste au tourbillon. Cet outil est autant de l’homme que de la chose, et mesuré exacte-

E N T R E T I E N S

ment sur ce jet oblique et sur cette course en arrière, qui assurent la conquête. Et ces tas de goémon eux-mêmes sont préparés pour la fourche. Quand cette plage serait déserte, ils diraient que l'homme vient de passer, aussi clairement qu'un pied nu marqué dans le sable ''. *Dessin.*

Le peintre, cependant, suivait des yeux et de la main la vivante frise ; il la fixait d'un geste prompt et léger. En sa main, autre frise à cinq personnages, les travaux à forme d'homme prenaient forme de main ; les lignes couraient.

“ Merveilleuse chose, dit-il, qu'une ligne juste ! Elle suffit ; elle dit tout. Ce blanc du papier qu'elle enferme est aussitôt rempli comme un vase. Et pourtant la ligne n'est point ''.

“ Trace d'action elle-même, interrompis-je, et encore plus clairement que ces tas réguliers. Action nue, règle pensée d'avance et qui enferme fin et moyens. Rien n'exprime mieux ce qui est de l'homme ; et ici

*Libre pen-
seur.*

le peintre est vaincu. L'homme peint refuse l'homme. L'homme peint n'est rien que nature ''.

“ Après la peinture de l'homme, répondit le vieillard, c'est donc le dessin de l'homme qui nous reste à faire ''.

“ Le même entendement, dit Lebrun, qui nous montra l'objet nu, y pourra-t-il suffire ? Je prévois que, sous l'œil géomètre, l'homme sera toujours chose et objet, remous seulement et tourbillon parmi remous et tourbillons. Nœud et centre d'énergie, explosion, soleil d'un moment ''.

“ Peut-être non, dis-je à mon tour. Je lisais hier soir Lucrèce, poète de l'entendement pur. L'homme n'y est point ; le poète l'a oublié, et cela est arrivé à d'autres. Mais, parce que l'homme n'y est point, l'homme aussi n'y est point déformé. Comme derrière le lecteur, et l'éclairant, je sens le libre penseur, sans aucune faute. Car il est assez clair que, ce système

E N T R E T I E N S

d'atomes, la nature ne peut point le porter. Une somme d'atomes n'est d'aucun d'eux ; la rencontre seulement de deux atomes n'est ni de l'un ni de l'autre. Ainsi sur ce poème parfait il me semblait voir projetée l'ombre de l'homme, sans aucune faute ”. Métaphysique.

“ La chose, dit le vieillard, refuse l'homme ; mais l'homme, par ce même mouvement, refuse la chose et se trouve pensant. La géométrie prouve aussi le géomètre. Car, pour qui est soumis aux preuves, il n'y a plus de preuves ”.

“ Oh ! Oh ! dit Lebrun ; cela est trop vif pour moi. Doucement s'il vous plaît, Maître. Une fois de plus j'aperçois cet étroit terrain de métaphysique, solide, à ce que je crois, mais sans dimension aucune. Pur trône d'esprit, tant de fois manqué. Cet autre terme, insaisissable et saisissant ! Une fois en sa vie, disait Descartes, l'homme doit s'assurer de l'homme ”.

E N T R E T I E N S

Idoles. La Muse interrompit : “ Il disait de Dieu ”.

Le vieillard leva le doigt : “ De Dieu plus tard, dit-il. Il y a abondance de faux Dieux. On ne voit que cela. La terre ici derrière nous et partout est couverte de temples et d'idoles. Cela aussi il faut le surmonter ; et toute puissance doit être vaincue. C'est le premier travail, et je soupçonne que c'est le seul ”.

“ A l'esprit pur, interrompit Lebrun, à l'esprit pur revenons ; j'ai cru l'apercevoir. Mais, ô mon maître, comment pouvez-vous dire qu'il n'y a plus de preuves si l'on se soumet aux preuves ” ?

Le vieillard rêva un moment, puis il répondit en ces termes : “ Concevez seulement une preuve sans demande, une preuve qui s'impose, qui force, qui lie ; une preuve sans recours ; une preuve qu'on ne puisse considérer sans s'y laisser choir ; une preuve vertige, une preuve trou ; ou, autrement dit, une somme déjà

E N T R E T I E N S

faite et proposée seulement comme une *Machine à*
addition à l'écolier. N'est-ce pas machine, *compter.*
et chose du monde ? ”

“ Force en effet, dit Lebrun, et étrange ; fait de l'homme, mais de l'homme objet. C'est ainsi que compte la machine à compter ; mais aussi ce n'est point compter ”.

“ On sait beaucoup, interrompis-je, et peut-être tout, si l'on comprend que la machine à compter ne peut faire un seul nombre, et que jamais les unités n'y sont liées que par des chocs de roues. Ecoutez comme elle compte : encore un et encore un, comme on m'a dit qu'un berger ignorant comptait ses moutons ”.

“ Il vaut mieux, dit le vieillard, méditer sur un seul exemple que courir d'une preuve à l'autre ; et je dirais même que les preuves sont maintenant nos ennemies. Bien loin de chercher la preuve des preuves, nous pouvons comprendre à présent, et nous le devons, qu'il n'y a point

Croyance. de preuve des preuves. Mais attention. Doubter de tout n'est pas une pensée. Car qu'est-ce que tout ? L'entendement refuse cette pensée sans objet, et proprement dialectique. Doubter c'est refuser l'objet et le refaire, comme c'est refuser la preuve et la refaire. L'avons-nous assez dit ? Mais cela ne sera jamais assez dit. De ce point de refus, enfin, nous connaissons le monde comme il est ; et, récompense, nous le voyons paraître comme il paraît. Car il est vrai que tout nous trompe ; sens, inhérence, existence, cause, loi, tout nous trompe ; mais par cette faute, de nous coucher dans la croyance comme dans un lit ; et c'est la même faute, de croire que la pesanteur est dans l'or, et de croire que la preuve est dans la preuve. Ce que je vois maintenant, c'est que ce dont on ne doute point ne peut être assuré. La géométrie en est un exemple, la géométrie, qui ne se tient en sa certitude que par un doute appliqué ''.

“ J’ai observé, dit Lebrun, que les *Choix.*
apprentis géomètres manquaient souvent
la preuve parce qu’ils ne savaient pas dou-
ter. La vraie droite n’est peut-être que
doute sur la droite ”.

“ L’esprit libre paraît, dit le vieil-
 lard, et aussitôt disparaît, comme l’ar-
 tisan se retire de l’œuvre, par ce prudent
 mouvement de l’outil. Mais il nous suffit
 d’entrevoir. Le monde mécanique enferme
 l’homme, il ne l’efface point ”.

“ Je demande encore grâce, ajoutai-je,
 pour une remarque qui m’a toujours paru
 forte contre tous les genres de preuves dia-
 lectiques, c’est qu’on ne peut être libre par
 force, ou autrement dit que pour être libre
 il faut le vouloir ”.

“ Oui, dit Lebrun ; la liberté ne peut
 choisir que si elle est elle-même choisie .

Le vieillard l’arrêta du geste : “ Choi-
 sit-on ? Ces conquérants ont-ils choisi ?
 J’ai souvent pensé que le choix n’est ja-
 mais entre un parti et un autre, mais plu-

E N T R E T I E N S

Outils. *tôt entre vouloir et ne vouloir pas. Car le choix est de nature, et nous sommes embarqués ''.*

“ Choix de nature, dit Lebrun, qui n'est point choix. Faisons ici revenir, pour le jugement de tant d'analyses creuses, nos possibles impossibles ''.

“ Qui délibère et décide, ajoutai-je, celui-là ne fait rien au monde. Agir est d'autre sorte, car tout est commencé et le monde n'attend pas ''.

“ Cette vague, dit le vieillard, n'a pas attendu. Ingrats que nous sommes ! Cette puissance de l'homme, et même de penser, comment ose-t-on la décrire en oubliant la longue suite des travaux et des outils ? Ce râteau fut fait ; ce bateau fut fait. L'invention y brille encore à chaque nœud de bois. Voiture, cheval, champ de blé, routes, maisons, usines, ports, machines à feu, et jusqu'à la police de ces choses, qui barre pour faire passage, tout cela est œuvre et outil, que l'apprenti ad-

E N T R E T I E N S

mire et que l'homme prend en mains, faisant revivre à l'extrême pointe de son action toutes ces réelles et puissantes pensées ''. Ulysse.

“ Deux appuis, dis-je, deux appuis donc au travail, le monde et l'outil ''.

“ Et sans doute, ajouta le vieillard, est-ce seulement le travail qui nous fait connaître les deux, impuissance et puissance. Et remarquez comme, par le seul entendement, nous gagnons sur la Raisonneuse. Car il ne s'agit point de chercher entrée dans un monde clos pour la liberté qui gratte à la porte ''.

“ Le monde n'est point clos '', dit Lebrun.

“ Et, ajoutai-je, l'homme est au monde ; il n'a pas à s'y faire une place ; il y est ; il y nage. Ulysse, tout en nageant, écoutait le ressac et regardait du haut de la vague ; et son cadavre encore aurait divisé les eaux. Etre un corps, avoir droit de choc, c'est le départ de la

L'inachevé. puissance ; et nos moyens sont tous en mouvement et déjà à l'œuvre. Mais que d'analyses faibles, en ces penseurs retranchés ! Fin, moyen, motif, faibles idées. Vase clos où tout s'équilibre ''.

“ L'univers, reprit le vieillard, n'est point clos. Et puisqu'il nous renvoie toujours à un autre, toujours, par la notion même de l'existence, il est clair que je puis, au moment même où je vais le considérer comme un être suffisant, et qui renferme en lui tout son avenir, redresser cette vue de sauvage, et concevoir au contraire cet univers quel qu'il soit comme un atome battu de toutes parts, ou bien comme un système dont les limites sont aussitôt crevées en tous sens par pression et dépression autour. Et pensez bien à ceci que c'est la notion même d'un être existant qui me conduit là, et non pas une imagination incapable de vide. L'Univers quel qu'il soit n'est pas seulement lui, mais encore autre chose ; il n'est jamais

E N T R E T I E N S

ceci ou cela ; il n'est pas achevé, il n'est pas fini ; l'existence de n'importe quoi, grand ou petit, consiste en cela même qu'elle est extérieure absolument, ou bien que l'être est insuffisant absolument ; que l'existence, par la notion même, le déborde, comme l'espace toujours autour de nos figures et au delà des limites, par la notion même de limite. Or cette position de l'entendement, qui toujours regarde autour de l'objet et encore autour, faisons-y grande attention ''.

Comme il se taisait, Lebrun pensa tout haut : " Je vois bien, dit-il, qu'il est absurde de chercher une existence absolue. Je la voudrais finie, et en soi suffisante. Mais aussitôt, par cela seul, ce n'est plus qu'une idée ''.

" Nous déplaçons, si je ne me trompe, ajoutai-je, quelque centre de dignité. Car il est admis, d'après les célèbres antinomies, que l'antithèse, qui est d'entendement (après la limite encore l'espace,

Kant. avant une cause encore une cause, autour d'une circonstance, encore une circonstance), que l'antithèse n'est qu'une antithèse, qui ne peut satisfaire, qui laisse l'esprit en ignorance et suspens, et qui fait que l'existence ne peut naître, faute d'un premier parent. Et au contraire l'orgueilleuse thèse, que tout est fini, puisque quelque chose existe, la thèse, si forte, que je l'ai prise jusqu'à ce jour pour invincible, la thèse donne seule la raison d'être, et justifie enfin l'existence. Mais maintenant mes yeux s'ouvrent, et j'aperçois que ce qui est ainsi justifié, et clos, et suffisant, ce ne peut être l'existence. J'aperçois pourquoi nous manquons l'existence par ce chemin, et que ce n'est pas elle que nous cherchons, mais l'essence. Et, reprenant un argument célèbre, je dirais que nous changeons de place notre monnaie, mais vainement, car c'est toujours monnaie et toujours nôtre, et que les raisons d'être ne nous approchent nullement de l'exis-

E N T R E T I E N S

tence. Je dis reprenant, et je dis mal ; car *Limites.*
*en vérité je ne fais que comprendre enfin
cette étonnante critique, par quoi toute
preuve ontologique est coupée dans sa ra-
cine. L'existence ne peut naître d'un rai-
sonnement. Le bord de notre esprit, le
flot battant, cela ne peut être que donné
et reçu par une autre voie, qui est l'expé-
rience même. Et Kant a dit cela aussi,
sommairement, mais assez. Pardonnez
ce mouvement d'avoir voulu dépasser un
maître. Je le sais pourtant, pour l'avoir
tant de fois éprouvé ; ce n'est pas hors
d'une limite qu'on dépasse le maître,
mais au dedans de sa pensée, et par une
préparation, je ne dis pas meilleure, mais
autre, et plus convenable à chacun ''.*

*“ C'est ainsi, reprit le vieillard, c'est
bien ainsi que nous tentions de dépasser
Euclide ; en arrière de lui, non en avant
de lui. Toutes ces remarques éclairent
notre chemin. Maintenant, tenant ferme,
non point sur des positions insuffisantes,*

E N T R E T I E N S

Virgile. mais sur l'insuffisance même de toute existence prise en ses limites, nous pouvons vaincre le massif argument, tant de fois revenant, si nu et si puissant en des pages célèbres de Léquier. Ce monde pris à un moment quelconque du passé, gaz bouillonnant, nébuleuse, ou comme on voudra, est comme il est, et absolument comme il sera, par la loi même d'entendement ; et qui saurait toutes les molécules ou tous les atomes, et leur mouvement à ce moment-là, pouvait calculer l'assassinat de Séravéjo, et l'obus qui emporta la tête du pilote d'avion, rencontre éternelle, mort éternelle, comme celle de Marcellus :

Tu Marcellus eris, manibus date lilia plenis.

Il y a quelque chose d'effrayant, et toute la poésie du désespoir, en cette perspective Virgilienne. Avant la naissance, déjà les funérailles ! Et il faut, car il le faut, briser par force ce monde cristallisé, ce Spinozisme où tout est réglé et fait. C'est

E N T R E T I E N S

en apparence humilier l'entendement ; Déserteurs.
mais c'était, nous le savons, et, je le
sais maintenant tout à fait, c'était trahir
l'entendement que de fermer le monde ;
la faute était faite, et ce n'était pas la
noble faute, par quoi nous nous voulons
libres contre nous-mêmes, c'était la
faute honteuse, je dis la faute par honte,
et, sous l'apparence de la rigueur, se hâter
de penser sans rigueur, et, dans toute la
force des termes, ne point savoir ce qu'on
dit. C'est une mode de société, c'est une
politesse, c'est une précaution de parvenu
que de passer à la Raison d'État avec
armes et bagages ''.

“ Déserteurs, interrompit Lebrun.
J'ai connu leur sourire, en vérité con-
forme au foie gras ou à la timbale de
poulet ''.

“ Rompons, dit le vieillard, rompons
l'argument. Que cette grande mer nous
lave de lâcheté. Un univers à un moment,
égal à lui-même, fermé sur soi, et con-

Avenir. *tenant tout ce qu'il développera, c'est un univers auquel nous ne pouvons attacher l'existence ; elle ne s'y accroche pas ; cela ne se peut, si nous savons ce que nous pensons. Ce n'est que vase clos, comme le triangle ; et en effet tout ce qu'enferme le triangle semble y être déjà contenu. Mais nous avons mieux regardé ; il n'y a point d'intérieur du triangle ; tout y est extérieur ; c'est comme un avertissement de l'existence, et une expérience qui cherche contenu. Revenons à notre Univers ; rien n'y est fait d'avance, rien n'y est prédit, et chaque instant est neuf ''.*

“ Ainsi, ajoutai-je, le Temps trouve son contenu propre, et ne se perd plus dans l'Éternel. Car l'avenir déjà fait, ce n'est pas l'avenir ; et rien n'arriverait ''.

“ Et, dit Lebrun, il arrive continuellement quelque chose de neuf, par toute la richesse extérieure. Et le fatalisme a péri. Je le vois bien. Mais l'homme n'est pas encore libre par là ; son corps existant

E N T R E T I E N S

est soumis aux conditions des corps ; il n'est point par soi ; il subit ; il reçoit tout du dehors, et même ses actions, comme le volubilis qui grimpait hier autour d'une canne oubliée ''. Bacon.

“ De toute façon, dit le vieillard, l'homme sauve sa propre foi et se sauve lui-même. Nous ne cessons point d'écarter, de parer, de construire, d'aménager ; nous ne cessons point de gouverner. Et la position humaine est telle que l'homme ne se sent jamais plus libre qu'au moment même où il se glisse au plus près dans la grande mer de toutes parts secouée. Et au contraire l'homme qui se retire en ses projets et en ses pensées sent alors le poids du monde, et se trouve en attente de ce qu'il ne peut changer ; hors du monde, il n'y peut plus rentrer. Je dirais, imitant un mot célèbre, que l'homme est libre à son poste. J'entends en un point de cette chaîne des travaux humains, soutenu de provisions et d'outils, aidé et aidant. Ce

E N T R E T I E N S

Marin. qui revient à décrire cette victoire qui est en même temps obéissance, selon le mot de Bacon, mot justement fameux dont on ne peut se détourner, et qu'on ne peut sans doute éclairer tout à fait. L'homme qui est spectateur ne peut rien contre la tempête ; il attend ; telle est la position fataliste. Mais le pilote ne cesse point de gouverner en cédant ; et toutes les fautes qu'il peut faire, et qui le ramènent en éclair à la position du spectateur, viennent toujours de ce qu'il n'a point suivi le mouvement de tourbillon qui l'emporte ; je dis qu'il ne l'a point suivi d'assez près ; il s'agit de passer la vague, et sur la vague même, et de s'accorder à l'instant ; c'est ainsi que cet homme navigue là-bas ; et s'il prend mal le temps de tourner le nez de sa barque, c'est alors qu'il cesse d'aller où il veut aller. Or cette intrépide foi n'est rompue que par l'idée fataliste ; et vous connaissez le piège. Tout homme ici

E N T R E T I E N S

est métaphysicien ; tout homme se dira Fatalisme. que tout est écrit et dit et déjà fait, soit qu'il doive se sauver par industrie, soit qu'il doive périr par attention détournée au sort. Et, comme on répète depuis les âges anciens, pourquoi chercher le médecin ? Car s'il est écrit que je mourrai faute de médecin, je n'irai pas ; et s'il est écrit que je vivrai par le médecin, j'irai au médecin. Ce raisonnement étourdit. Mais chercher le médecin et le remède, ou, en notre autre exemple, faire au mieux selon le tourbillon et la vague, c'est justement secouer de soi ce raisonnement, ce mortel raisonnement. Nous l'avons secoué de nous. Vouloir, c'est ne point croire que tout est dit. Vouloir, c'est saisir sa chance ; c'est savoir que la chance n'est pas encore chance toute seule, et qu'elle n'est chance que par le vouloir ; j'entends l'action toujours, car je ne sais ce que c'est que vouloir sans faire. Telles sont les pensées saines

Sauveteurs. auxquelles l'entendement nous range. Et je ne sais ce qu'on demande encore."

"On demande, dis-je, le pourquoi de cette autre pensée, pour laquelle tout est fait et arrivé. Trop tard, toujours trop tard, c'est peut-être la pensée fataliste, non plus seulement dialectique, mais percevante, et éclairée d'une sorte d'horreur diffuse. C'est ainsi que l'homme tombe, la pensée en retard sur la chute."

"Voici, dit le vieillard, ce que je puis dire de mieux là-dessus. Qui n'a tardé, par l'idée même d'un retard sans remède ? Ce sont les jeux du temps. Par cette idée du changement continuel, il se trouve que le moindre regard en arrière, sur ce qu'il fallait faire et que l'on n'a pas fait, nous met devant une porte fermée ; une autre s'ouvre, car rien n'est dit ; mais on ne la voit point ; fermée encore, aussitôt fermée par le changement de toutes choses. Le politique comme le militaire connaissent ce sentiment, et souvent même

E N T R E T I E N S

*le développent en discours ; mais admirez Métier. les pompiers au feu, et tous les genres de sauveteurs ; en vérité je les vois secouant le passé proche, et par leur geste même, qui est le plus beau geste humain, effaçant ce qui n'est plus possible. Mais celui pour qui l'action n'est pas travail et métier ne peut franchir cet étroit passage. Le vrai banquier aussi, dans la crise, se tient sur le bord de l'avenir, par cette assurance de métier ; l'autre, qu'il faut nommer l'amat-
teur, périt sur la funeste idée : “ Il aurait fallu ; comment n'ai-je pas compris ? Trop tard ” ! L'outil alors se porte toujours en un point imaginaire, et s'use contre l'irréparable. C'est vouloir refaire un avenir déjà fait. Et voilà sans doute l'objet par quoi la pensée fataliste croit saisir quelque chose. Non pas le souvenir refait et contemplé, mais l'immédiat souvenir, comme est la résonance rétinienne ; c'est, comme disent les maîtres d'escrime, attaquer sur la parade. Il n'y a*

Agir. *que l'homme de métier qui frappe juste "*

" J'ai vu, remarqua Lebrun, dans les romans vrais, que le passionné délibère toujours sur une situation qui n'est plus. Comment sortir de là ? se dit-il. Il en est sorti, et il ne le sait pas ; un monde nouveau ne cesse de naître, et jamais le héros de roman n'arrive à s'y jeter comme il faudrait, toujours le regard en avant, comme le guetteur de proue "

" C'est, dis-je, ce que signifie le romanesque ; mais le roman l'oublie souvent, exposant des délibérations raisonnables et des actions efficaces ; et rien n'est plus froid ; car l'aventure est ce qui garde toujours un peu d'avance sur nos pensées. Il faut que le Temps mène le jeu, et que l'homme suive. Années d'apprentissage "

" Malheureux, dit le vieillard, celui qui agit en pensée ! Que pourrait-il ? Comment pourrait-il quand il ne trouve point devant lui le double appui de la résistance

E N T R E T I E N S

et du changement ? Mais, ajouta-t-il après Fantassins. avoir rêvé un peu, si la réflexion n'est pas un remède aux passions, elle n'est rien. Et penser n'est pas un métier. L'entendement résout les problèmes en même temps qu'il les pose ; et la géométrie prouve assez la géométrie. Mais celui qui n'a pas souffert de passions insupportables ne connaîtra jamais le vrai visage de l'erreur. Coutume est un mauvais chemin ; et toutes ces froides analyses par accumulation, que l'on respecte certainement trop en Hume, sont entièrement à côté de l'homme. L'homme n'est pas assujéti à recommencer ni à se recommencer ; au contraire l'Univers le balance et le déporte sans cesse. Nous avons vu et revu ces baigneurs ; c'étaient des hommes sauvages, nus au soleil, ou jouant dans l'eau comme des marouins. Qui aurait reconnu le chef de bureau, le juriste ou le marchand ?”

“ Et, ajouta Lebrun, qui aurait reconnu l'arpenteur ou le marchand de cra-

Le méchant. *vates dans ces fantassins boueux ? C'étaient les légionnaires de César, chargés comme des mulets, et méditant quelque massacre des chefs. Un peu de vin les détournait ''.*

“ Je croirais assez, dis-je, que le vrai visage de la coutume est fanatisme, ou coutume jurée ; coutume irritée ; irritée parce que la nature la défait. On ne peut être d'un parti ; voilà pourquoi on est d'un parti. En cette année, qui fut pour moi une année de dispute, j'ai vu plus d'un visage sourire, et plus d'une amitié se nouer soudain dans la querelle même ; ce sont des choses que l'on ne se pardonne guère, et l'homme se jure d'être méchant. Tel, et de mauvaise foi, mais c'est encore foi, tel, on peut l'aimer ''.

Le vieillard m'interrompt, prompt et vivace comme d'une jeunesse jurée. “ Il faut l'aimer, dit-il. Il s'indigne d'être ; il commence par là. Ce n'est pas qu'il ait coutume d'accuser la chose ré-

E N T R E T I E N S

sistante ou le nœud rebelle ; bien plutôt je le vois offensé et tragédien, oui, quand il pèse l'or et qu'il sent le poids au bout de ses doigts comme quelque chose qui coulerait de l'or dans ses doigts ; non pas dans ses doigts seulement, mais jusqu'à son cœur, jusqu'à ses cheveux, jusqu'à la plante de ses pieds ; seulement ce sont des passions sans pensée. C'est ainsi qu'Hercule sentit l'amour, et il ne s'en put sauver. O tremblant cœur humain ! Mais celui qui a dit cette parole plus valable que l'or était un poète, délivré et délivrant. Le fanatique, c'est l'homme qui écrit que l'éternuement occupe toute l'âme. Car il ne peut comprendre qu'on éprouve toute la terreur possible en un moment pour une porte qui frappe, et enfin que toute la perception n'est qu'indignation diffuse. Et c'est de là, partant de cette vie qui veut être toute d'esprit, et qui est toute de corps, c'est de là qu'il s'indigne jusqu'à ne pas vouloir vouloir ''.

Hercule.

Les mains.

“ J’ai observé, dis-je, en toutes les discussions sur la liberté, une fureur de nier dont je commence à découvrir la source. Et ce qu’on nomme raison pourrait bien n’être que le sublime herculéen. C’est ici le combat des dieux ; pour nous ou contre nous, ils courent comme dans l’Iliade ; et le Scamandre enlace toujours les jambes d’Achille. Tourbillons pensants ”.

“ Tourbillons dansants, reprit le vieillard. Voyez, cette grande mer ne pense rien et ne veut rien. Vénus marine n’est que ceinture d’eau, perpétuellement nouée et dénouée. Ces marsouins, qui tournent là-bas comme des roues, conservent leur orme ornementale. Et l’esprit douterait de soi, servi par ces mains, qui ont trouvé le temps de sculpter tant de marsouins, et tant d’autres formes, et tant de dieux ! Mais la dernière folie est sans doute de vouloir mouvoir ces mains par une pensée ; une pensée qui bondit du ciel à la

E N T R E T I E N S

terre, et ces mains ! Comment joindre ? L' Achille.
Mais on ne peut joindre le tout de tout à la partie comme une partie à la partie. Le sage entendement nous sauve encore ici par le refus. Penser en agissant, et laisser faire les mains ''.

“ Ce qui revient à dire, ajoutai-je, qu'on ne change que ce qui est commencé. Et quel étrange effort, et toujours perdu, de vouloir commencer par une pensée ! ”

“ C'est vouloir sauter, dit Lebrun, comme on explique le saut. Mais on ne saute pas en deux fois ni en trois ''.

“ Pas plus, reprit le vieillard, qu'on ne pense la ligne droite en deux fois ni en trois. Nous voilà de nouveau à l' Achille, je dis celui de Zénon. Et lui dépasse la tortue ; mais l'entendement aussi. Il n'y a qu'un mauvais mélange, de l'objet où tout se fait de partie à partie, et du sujet, où tout commence par finir, il n'y a que ce mauvais mélange qui arrête l'indivisible saut. Et nous tombons, par ne point sé-

E N T R E T I E N S

Beauté. parer l'esprit et le corps et ne point nous fier à l'un comme à l'autre. Descartes, en tout homme pensant, refait la coupure et rassemble tout l'homme autour de l'espérance nue ''.

Que signifierait cette beauté du soir ? Que signifierait ce monde changeant s'il n'était le lieu de notre salut ? Pourrions-nous l'aimer ? Un ciel gris orné de violettes s'étendait sur une mer irisée et dormante ; au loin les caps brumeux s'allongeaient. Le soleil invisible ressortait du sable. Cet équinoxe renouait le pacte. Et quel pacte ? Non point d'un dieu caché et secourable, mais d'une nature purement ignorante d'elle-même, étalée absolument hors d'elle-même, extérieure même en son dedans, sourde aux prières, fidèle aux mains. Comme nous revenions, le phare s'alluma, jetant son cri de lumière.

NEUVIÈME ENTRETIEN

NEUVIÈME ENTRETIEN

C'est le temps des manteaux ; c'est le *Dimanche.*
*temps du retour. Nous marchons sous un
soleil blanc, le long de la grande plage
maintenant déserte que j'ai nommée
Plage de la Création. Pourquoi ? Parce
que le flot roule sur un long banc de sable
qu'il refoule, barrant un petit ruisseau,
autrefois fleuve, et construisant, avec l'aide
du vent et du gazon maigre, cette grande
dune aux ondulations arrêtées. Ici le flot
ne cesse de faire une terre immobile à son
image, sur quoi les hommes ont bâti des
maisons, et cette petite chapelle si élo-
quente. C'est Dimanche. C'est le jour des
choses qui ne changent point.*

E N T R E T I E N S

Jupiter. “ Voici, dis-je, en montrant le pâturage, voici la vache Io, soudainement folle, on ne sait pourquoi ; la queue tendue, et essayant un galop boiteux. Piquée par quelque mouche, ou seulement lasse de son métier ”.

“ Et, dit le vieillard, l'éternel Prométhée, en ses liens, contemple cette image de la liberté qu'il a perdue. Mais le voilà qui passe, coiffé de son grand chapeau. Il va à la messe. Il assommera très bien ceux qui n'y vont point ”.

“ Voilà donc, ajouta Lebrun, voilà donc la paix des champs. Ici les forces, sur la mer et autour des caps. Et là règne le Dieu politique, le Jupiter qui change de nom tous les mille ans ”.

“ Ne ferez-vous point grâce à la maison, dit la Muse. La forme humaine a grand besoin de ce moule en creux ”.

“ Pensée du soir, dit le vieillard. Mais ce piquant matin nous conseille mieux ”.

E N T R E T I E N S

“ Ces feuilles déjà rousses, dit la Io. Muse, et ce soir des saisons, ce soir qui vient ? ”

“ Le froid, répondit le vieillard, c’est le temps des pensées ”.

“ Et non, et non, poursuivis-je, je ne ferai pas grâce à cet ordre terrible. C’est ici le pays des fantassins d’élite, ceux qui accompagnaient les chars d’assaut. Et le prêtre qui va redire le message de grâce a béni toute l’obéissance. Message de force, si je comprends bien, et Mauvaise Nouvelle cent fois redite depuis le temps où l’on vendit Esope au marché ”.

“ La colère, dit la Muse, est force encore ; et la guerre des esclaves avait ses généraux aussi ”.

“ Et soit, dit le vieillard. Cette vache Io est folle, et de plus ridicule, qui galope dans son entrave. Sans doute vaut-il mieux obéir à l’ordre tel quel, sans attendre le rappel de la corde. Mais voici

*L'amour es-
clave.*

que nos pensées bourdonnent comme des guêpes irritées ''.

“ Pardonnez, dis-je, pardonnez, Muse, à des hommes qui refusent d'adorer la corde ''.

Lebrun rêvait. “ J'accepte la corde ; je sais qu'à tirer dessus l'on s'étrangle. Je suis un bon citoyen ; je veux l'être. Je compte les galons de l'aumônier militaire, et je salue. Qui demande plus ? A-t-on jamais demandé plus ''.

Le vieillard interrompit : “ Ceux qui nomment Dieu, dit-il, demandent bien plus. Car cette irrésistible puissance, on l'achève sous ce nom redouté ; et la dure politique se mêlant à la nature aimée, voici qu'il faut aimer le Maître et lui dire merci. Se sentir dans la main de quelqu'un. L'amour va tout droit là, car il faut bien orner l'obéissance ''.

“ Mais, dis-je, le code secret des amours méprise l'amour esclave. Il y veut quelque chose de libre, de fier, d'indomp-

E N T R E T I E N S

table ; nul n'aime par force, aussi c'est la faiblesse qui est aimée ''. Puissance.

“ *Mais redoutée aussi, ajouta Lebrun ; redoutée par cette fine corde qu'elle tient, que nous lui avons donnée, et qui nous étrangle. L'homme se tire de là comme il peut. C'est encore industrie. Il n'y a point un seul mouvement ni un seul effet des passions qui ne s'explique comme la marée, le remous et la dune. L'amour fait présages, statues et temples. Dieu n'est pas secret ''.*

“ *Dieu n'est pas secret, interrompit le vieillard ; mais Dieu est composé ; composé de puissance et d'une autre grandeur. Toutes les preuves, si l'on regardait bien, reviennent à deux ; ou bien partir de la puissance et prouver qu'elle est digne d'amour ; ou partir de ce que tous aiment et respectent et vénèrent, et prouver que le bien a puissance. De la chose à l'esprit, ou de l'esprit à la chose, voilà le saut. Et la raison raisonnante nous fait faire le saut*

Stoïciens. de toute façon, par cette ancienne preuve, nue en Parménide, que l'être est un ''.

“ Seulement, dit Lebrun, l'entendement discipliné, l'entendement qui saisit quelque chose, nous répète, en chacune de ses démarches, que l'être est deux, et nous maintient sur cette opposition, d'où naissent et renaissent toutes nos pensées ''.

“ Et, ajouta le vieillard, poussant ce travail aussi honnêtement qu'il nous fut possible, nous avons contemplé la puissance nue, d'où nous avons retiré âme, préférence, décret, tout ce que l'esprit enfin y mettait de lui-même. Et en revanche, cet esprit, avec toutes ses armes, fut sauvé de naufrage, et même pour toujours, car nous l'avons juré ; et le voilà maître au moins de ce qui lui est propre dans tout destin, comme les stoïciens voulaient ''.

“ Hommes étranges, dis-je, et admirables, et toujours au-dessus d'eux-

E N T R E T I E N S

mêmes ! Car ils enseignaient que le monde est dieu, mais aussi que le sage est l'égal des dieux. '' La croix.

“ C'était, ajouta le vieillard, fuir au donjon en laissant le reste. Mais il ne faut point fuir. Archimède était mieux réfugié, et plus que stoïcien, sans le savoir ''.

“ Peut-être, dit Lebrun, peut-être le savait-il. J'ai observé une ou deux fois, dans un vrai géomètre, une attention religieuse plus valable que la vertu. Mais n'est-il pas vrai que tout homme méprise la force ? ''

“ Ce qui effraye, dis-je, n'est point beau. C'est le courage qui est beau ''.

“ C'est le courage, dit le vieillard, c'est le courage qui est Dieu ''.

“ C'est donc faiblesse qui est Dieu ; conclut Lebrun, car, qui a force, il n'a point courage ''.

“ Cette croix, dit le vieillard, sculptée sur ce vieux puits, ne rappelle-t-elle pas un illustre supplice ? Les hommes ont

E N T R E T I E N S

L'oblique. trouvé ; il ne leur reste plus qu'à savoir ce qu'ils pensent ''.

“ Et à en appeler, dis-je, de la chose à l'esprit, ce qui est prier ''.

“ Jupiter, ajouta Lebrun, est passé et dépassé. En toute prière passé et dépassé. Mais on ne le dit point. Les prêtres sont comme des ministres de chair, qui s'appliquent à masquer le grand refus, qu'eux-mêmes enseignent. Et tous les sermons sont ambigus. Car je sais bien qu'il faut mourir, obéir et mourir, et ils le disent trop ; mais je sais bien aussi qu'il ne faut pas mourir à l'esprit, et cela ils ne le disent guère ''.

“ C'est, dit le vieillard, qu'ils meurent eux-mêmes à l'esprit, portant livrée d'Archimède, et disant encore : je suis Archimède ! D'où ce bâtard arrangement, et ces vils traités, que le Redresseur dénonce ; mais il en conclut d'autres. Ainsi la croix est trahie, et par nous tous ; mais le signe reste, et dessine, voyez,

E N T R E T I E N S

quatre angles égaux sur cette Nature oblique ''. Jansénisme.

“ *Oblique, dit Lebrun, c’est diabolique. Cette théologie n’a point cessé d’être divine. Alors il faut donc croire ? ''*

“ *Qu’est-ce que croire ? demanda le vieillard. Croire n’est que terre et chose, si l’on ne sait ce qu’on croit ''.*

“ *Croire, repris-je, croire que le monde nous aidera si nous ne nous aidons, c’est cela qui est défendu. Ne pas croire, mais changer. Au contraire, à l’égard de l’esprit, croire, et ne point changer ''.*

“ *Muse, dit le vieillard, il me semble que vous devez reconnaître ici votre jansénisme. On peut admirer comme l’histoire arrive à tout démêler ; il se peut que les rivalités et les querelles rendent à la fin l’équivalent de la dialectique intérieure. Toujours est-il que nous voyons le jésuite adorer cérémonie et chercher puissance ; et le jansénisme s’est purifié par l’opposition ''.*

Dieu. “ N’est-ce pas l’esprit de la Réforme ? ” demanda Lebrun.

“ Non pas tout à fait, répondit le vieillard. Car la Réforme a changé l’ordre ; et l’ordre, peut-être, n’en valait pas la peine ; et changer l’ordre c’est encore adorer l’ordre, et chercher force ; au reste les guerres religieuses ont jugé l’un et l’autre parti. Ce qui est janséniste, c’est une résignation devant l’ordre, sans aucun respect, c’est le refus d’un Dieu des choses comme elles vont, et une profonde défiance à l’égard de la justice que l’on nomme divine ; ce qui ne change pas le culte, mais ce qui va à le purifier d’idolâtrie. Après cela, que le janséniste se réfugie en un Dieu caché, de pur amour, ou de pure générosité, comme disait Descartes ; en un Dieu qui n’a rien à donner que d’esprit ; en un Dieu absolument faible et absolument proscrit, et qui ne sert point, mais qu’il faut servir au contraire, et dont le règne n’est pas

E N T R E T I E N S

arrivé, voilà le fond de la religion, je dis de la vraie et de la seule religion. Ici j'en appelle à tous contre tous ; car tous sont idolâtres, et mécontents de l'être ''. *La messe.*

“ *Pascal, dis-je, est peut-être de tous les théologiens le plus lu ''.*

“ *Pascal, répondit le vieillard, Pascal, en qui les raisons d'obéir font scandale d'abord et aussitôt lumière. Mais pesez bien cette manière de répondre à la messe par un refus de la messe ; seulement pour refuser la messe il faut y aller ''.*

“ *Et, interrompis-je, vous n'y allez pas ; ni moi ''.*

“ *Ni moi ''*, dit Lebrun.

“ *Ou, peut-être, dis-je, tout le monde y va. Vous me rappelez mon grand-père, qui était un paysan d'importance en son village, et qui tous les dimanches se mettait en marche avec son grand chapeau et me tenant par la main. Seulement, toutes*

E N T R E T I E N S

Pascal. conversations finies, et après quelques bouteilles, il se trouvait devant l'église à l'heure où les femmes en sortaient ; presque tous les hommes entendaient la religion comme lui. Au reste il payait des messes selon le convenable, et il traitait honorablement le curé, donnant le pain bénit à son tour, et ainsi du reste. L'usage est plein de pensées ; l'usage mesure merveilleusement le respect. Tout homme donne beaucoup à l'ordre de police, et peut-être sent-il qu'il ne faut pas y donner trop. La femme, moins disposée toujours à accepter la nécessité étrangère, par cela même se devrait un peu plus à la cérémonie ; elle serait plus religieuse que l'homme en un sens, et en un sens moins, comme chacun le peut remarquer ”.

“ La politique, dit la Muse, serait donc votre messe. Au reste voici mon missel, et c'est Pascal ; et je ne regrette pas cette messe d'aujourd'hui, que j'ai oubliée, car bien des choses se trouvent éclairées.

E N T R E T I E N S

L'entendement est donc subtil au delà du cœur '' ? Refus.

“ Accord, dit le vieillard ; paix des champs et des villes. Mais l'esprit ne veut point d'accord ; il faut que la paix soit défaite et refaite, comme notre géométrie défaite et refaite ”.

“ Obéir en refusant, ajouta Lebrun ; il y a un point de résistance, qui est sans doute le départ de toutes les querelles théologiques et de toutes les querelles monastiques. L'homme se soumet, mais il garde toujours une arme. ”

“ Contre l'individualisme, dis-je, et au nom des droits sacrés de l'individu ; on lit ce jargon partout ; l'homme porte allègrement cette contradiction ”.

“ Vaincre en obéissant, reprit le vieillard. Il y a des forces invincibles, et la volonté invincible. Il y a les faux dieux, et il y a le vrai Dieu, qui n'est que le refus, le doute sacré, le scrupule. Et cela est sans fin, comme on voit que la

Astronome. moindre action, par exemple de ce pêcheur qui maintenant vire et prend le vent d'autre côté, fait aussitôt une vague parmi les vagues, et une donnée aussi étrangère à nous que l'attraction entre terre et lune. Tout devient chose et objet ainsi en nos pensées ; et c'est dans ce sens que toute pensée est un fait du corps ''.

“ Une ennemie ”, dit Lebrun.

“ Refuge en mouvement, dis-je. Mais n'est-ce point penser ? N'est-ce point cela même qui est pensé ? Cet horizon, cette perspective, ce ciel courbé et refermé, que faisons-nous d'autre que de les refuser, ce qui est les connaître ? Et la distance de la lune, comment la connaître, si ce n'est par refus de ce que j'en crois ? Aussi bien dans l'astronome, qui sait encore mieux que moi que ce n'est pas exactement cela que j'en pense qui est le vrai. De toute chose, cela que j'en pense ce n'est pas encore ce que j'en dois penser. Je refuse mes

E N T R E T I E N S

pensées faites, je les juge et c'est cela penser ''.

L'étroit passage.

“ *Exactement Descartes, répondit le vieillard. Et chacun pense ainsi ; et cette réflexion, toujours mouvante, n'effraie que ceux qui oublient le monde, toujours résistant ; assez et trop résistant. Comme ceux qui craignent les révolutions ; c'est qu'ils ne diffèrent point tant de ceux qui les espèrent ; les uns et les autres croient que l'on change par décret ce qui ne plaît pas, comme le prix du beurre et des légumes. L'idée qui manque ici est celle même de cette mer qui revient toujours, qui ne se lasse point de ne rien vouloir, et de pousser comme elle est poussée. Contre quoi il reste à l'homme l'étroit passage et le faible changement, qui ne compte jamais pour l'instant suivant que comme chose à son tour, et à son tour balancée* ''.

“ *Travail de mer, dis-je, et travail de terre. Voici un carré de jardin qu'on laissa inculte peut-être pendant une demi-*

E N T R E T I E N S

Caligula. saison ; ici les plantes sauvages reviennent ; plus loin la pluie et le vent ont refait un désert de sable. Tout retrouve équilibre, et le monde recommence comme il était. Cette maison là-haut semble sans maître ; et, faute du travail recommencé, elle est déjà ruine. Il faut faire et refaire. Et le doute trouve ici sa place ; le doute, qui fait paraître le monde, le monde toujours recouvert de rêve, toujours marqué d'incertitude dès qu'on y croit. ”

“ Et le pouvoir, ajouta Lebrun, le pouvoir, aussitôt marqué de folie, dès qu'on y croit. Caligula est de demain, si nous permettons. Un cheval sera consul. Et qu'est-ce que le pouvoir, sinon le chef du chantier et l'ordonnateur des travaux ? Il le sait, il le dit ; il traduit en ses ordres la nature des choses ; et jusque-là tout est bien, comme sur le navire. Mais le doute est le sel de l'obéissance. Comment mesurer l'extravagance d'un chef qui se voit adoré ? A la lettre, il est Dieu. L'idolâ-

E N T R E T I E N S

trie se reforme sans cesse ; et vous ne savez peut-être pas assez que l'industrie se règle aussitôt sur la manie, dès que le chef s'admire ''. L'enfer.

“ *L'idolâtrie, reprit le vieillard, qui trouve aussitôt ses preuves, si fortes, si touchantes. Car l'aveugle croyance fait aussitôt des exécutants sans peur et presque sans besoins ''.*

“ *A la guerre, interrompit Lebrun, il s'agit premièrement de vaincre la peur. C'est pourquoi le pouvoir trouve ici un supplément de puissance à s'admirer lui-même. Et c'est bien par ce mouvement si naturel que ce genre d'ordre produit aussitôt un enfer de maux exorbitants. Heureusement il y a les routes, les convois, les machines, les poids, aussi inertes que cette mer ''.*

“ *Et l'enfer même, reprit le vieillard, l'enfer des croyants, n'est-il pas en leur pensée l'effet d'une puissance infinie, développant le mal selon la loi du bien ?*

Mourir. *Espérer n'importe quoi conduit à craindre n'importe quoi. L'enfer vrai est ce monde même, qui si fidèlement nous renvoie notre flèche, et nous punit par nos actions. Certes rien ne nous est pardonné, mais rien non plus n'est sans remède, et notre faute n'a point de privilège sur la masse flottante des faits accomplis ''.*

“ Mais, dit la Muse, il faut pourtant mourir ''.

“ Il ne faut point mourir, dit le vieillard. Ou bien il faut dire que nous mourons à chaque heure, en ce sens que l'ordre tel quel, à qui nous voudrions nous fier, s'efface par le concours de conditions non dénombrables. Il faut toujours se démettre de ce qu'on est ; et demain nous partons. Mais, comme on l'a toujours pensé, l'esprit ne peut mourir à soi que s'il renonce ; sa fonction même est de tenir contre tout ; elle n'est pas plus difficile, ni moins, à l'âge que j'ai qu'à l'âge d'enfance. Et croire à l'instant qui

E N T R E T I E N S

suivra, tout neuf, et tout lavé par le grand univers, c'est vivre toujours. Au delà de toute limite, et par la limite même, nous poussons notre vie comme nous poussons la ligne droite. Et le dernier instant est aussi absurde à penser que le plus grand des nombres ''.

L'espérance.

Le vieillard se tut un moment. Puis il reprit: " Telle serait cette théologie d'entendement, que j'ai souvent rêvé de mettre en forme ; mais chacun suivra aisément les conséquences. N'avons-nous pas suffisante provision maintenant pour reprendre le travail de ville ? Heureux paysans ! comme on dit. Et plus heureux marins, pour qui l'instant suivant est toujours neuf '' !

Le soleil chauffait déjà le sable ; l'air chaud revenait au visage. Au loin quelques voiles ; plus près les rondes des marsouins. Un vol de mouettes s'éleva. La terre qui porte les moissons poussait ses dernières herbes au-dessus de la mer,

E N T R E T I E N S

Adieu. cherchant dans ce grand miroir, infidèle et fidèle, le secret des temples. Avant de reprendre le chemin des choses muettes et refermées, nous jetâmes à cette belle nature encore un regard de reconnaissance.

Le Pouldu, Août-Septembre 1929.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER ENTRETEN

Universités populaires, p. 9. — *Le peintre*, p. 11. —
L'apparence vraie, p. 12. — *Terre et mer*, p. 15.
— *Raison et Entendement*, p. 18. — *La roue*, p. 19.
— *Le cercle et l'angle*, p. 21. — *La ligne droite*,
p. 24. — *L'ordre*, p. 26. — *Spinoza*, p. 27.

DEUXIÈME ENTRETEN

Le mètre pliant, p. 31. — *Le triangle*, p. 33. — *Quelques
platoniciennes*, p. 34. — *La grandeur angulaire*, p. 37.
— *L'idée et l'image*, p. 40. — *L'idée et la nature*,
p. 43. — *Postulats*, p. 45. — *L'espace*, p. 48. —
Propriétés p. 50.

TROISIÈME ENTRETEN

Couleurs d'été, p. 53. — *Zénon et le mouvement*, p. 54.
— *L'Achille*, p. 57. — *La muscade*, p. 59. —
Relativité, p. 60. — *L'objet*, p. 62. — *De l'es-
sence à l'existence*, p. 64. — *Le principe d'Archi-
mède*, p. 65. — *L'hypothèse*, p. 68. — *Compter*,
p. 70. — *La goutte d'eau*, p. 72. — *Qualités occultes*,
p. 74. — *L'Univers nu*, p. 76.

E N T R E T I E N S

QUATRIÈME ENTRETIEN

Sujets de thèse, p. 80. — Le creux de l'homme, p. 82. — L'ornement, p. 85. — L'empire de la femme, p. 86. — Le clou, p. 87. — L'égal et l'inégal, p. 91. — Forme et matière, p. 93. — La vis, p. 94. — Solide et liquide, p. 97. — Abrégés, p. 99. — La route en pente, p. 100. — Le plan, p. 102. — Le coin, p. 106. — La poulie, p. 107. — Inertie, p. 109.

CINQUIÈME ENTRETIEN

Cercles d'eau, p. 113. — La lune malade, p. 114. — Lois, p. 116. — L'induction, p. 118. — La nature, p. 120. — Le jeûne Pythagorique, p. 122. — L'Univers répond, p. 123. — La puce de mer, p. 125. — Le temps, p. 126. — L'esprit et le monde, p. 129. — L'universel, p. 130. — La déduction, p. 132. — Résignation, source de mal, p. 133. — Revue du mécanisme, p. 135. — Dialogue sur la cause, p. 137. — La cause passe dans l'effet, p. 139. — Le continuel changement, p. 143. — L'erreur des politiques, p. 151. — L'entropie, p. 153. — Sur la dune, p. 155.

SIXIÈME ENTRETIEN

Le chaos, p. 160. — Inertie, pure existence, p. 161. — Le choc, p. 162. — Le système clos, p. 163. — Qu'est-ce qu'exister ? p. 165. — Prévisions ridicules, p. 166. — Deux nécessités, p. 167. — Le voyage incertain, p. 170. — Consolation, p. 171. — Ravailas, p. 174. — Les possibles, p. 175. — Constater, p. 178. — Encore les qualités occultes, p. 180. — Géométrie, reine du monde, p. 183. — Les rapports

E N T R E T I E N S

extérieurs, p. 185. — L'homme et le requin, p. 187. — Darwin, p. 189. — L'homme par l'extérieur, p. 193. — Liberté, p. 196.

SEPTIÈME ENTRETEN

Peindre par concept, p. 199. — D'abord le monde, p. 201. — Berkeley, p. 202. — L'Univers rit de nos preuves, p. 205. — Explorer l'existence, p. 206. — L'inbérence, p. 209. — La preuve ontologique, p. 211. — L'évènement, p. 213. — Les faits accomplis, p. 215. — Les choses n'obéissent point, p. 217. — Savoir que le monde existe, p. 221. — Le coup de barre, p. 223. — Le destin dissous, p. 224. — L'apparence irréprochable, p. 225.

HUITIÈME ENTRETEN

Les pêcheurs de goémon, p. 229. — Le dessin, p. 232. — L'homme pensant, p. 233. — La preuve, p. 234. — La machine à compter, p. 235. — Le doute, p. 236. — Le choix, p. 237. — Le travail, p. 239. — L'indéfini, p. 240. — Kant, p. 243. — Briser le Spinozisme, p. 244. — L'avenir, p. 246. — L'homme en action, p. 247. — Le Fatalisme, p. 249. — Les sauveteurs, p. 251. — Les fantassins, p. 253. — Disputes p. 254. — Les passions, p. 255. — L'esprit et le corps, p. 256. — Beauté du monde, p. 258.

NEUVIÈME ENTRETEN

La paix des champs, p. 262. — La vache Io, p. 263. — Faut-il adorer la corde ? p. 264. — Le dualisme,

E N T R E T I E N S

p. 266. — *Le signe de la croix*, p. 267. — *Les prêtres*, p. 268. — *Le jansénisme*, p. 269. — *La messe*, p. 271. — *Le vrai dieu*, p. 273. — *Le refus*, p. 274. — *Caligula*, p. 276. — *L'idolâtrie*, p. 277. — *Il ne faut point mourir*, p. 278. — *Théologie d'entendement* p. 279. — *Adieu*, p. 280.



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer

le 10 Janvier 1931

sur les presses de l'imprimerie R. et P. Deslis

à Tours.